LES
ŒUVRES
DE
M. DESMAHIS:
PREMIERE ÉDITION COMPLETTE.

LES ŒUVRES DE M. DESMAHIS,

PREMIERE ÉDITION COMPLETTE,

Publiée d'après ses Manuscrits, avec son Eloge historique,

Par M. DE TRESSÉOL.

TOME SECOND,

CONTENANT

LES PIECES DE THÉATRE.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue Saint-Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


PERRIN
Ministre

LA VEUVE COQUETTE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTEURS.

BÉLISE, Veuve Coquette.

GÉRONTE, Beau-Pere de Bélise.

DAMON, Neveu de Géronte, Amant de Clarice.

CLARICE.

DORSAN.

CLÉON.

LISETTE, confidente de Bélise & de Clarice.

FRONTIN, Valet de Damon.

La Scene est dans la maison de Géronte.

LA VEUVE COQUETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BÉLISE, LISETTE.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ? Tout le monde
vous aime.

BÉLISE.

Je ne ſais quel poiſon, au ſein du bonheur même,
Trouble tous mes plaiſirs, par mille ennuis ſecrets?

LISETTE.

Ma foi, c'eſt votre faute ; avec beaucoup d'attraits,
De jeuneſſe & d'eſprit, vous n'êtes point heureuſe !
Votre poſition par vous ſeule eſt fâcheuſe :
Ne vous point adorer, c'eſt vous mettre en courroux ;
Vous faites enrager ceux qui n'aiment que vous ;
Et vous êtes ſans ceſſe à vous-même contraire.
Pourquoi vous tourmenter, quand vous pouvez
 mieux faire ?
Avec vos vrais amis, vivez tranquillement ;
Choiſiſſez, comme une autre, un établiſſement.

BÉLISE.

Veuve depuis un an, ſonger au mariage !
M'impoſer de nouveau ce cruel eſclavage !
Perdre ma liberté dans l'âge de jouir ;
Et vendre ainſi le droit d'aimer ou de haïr !
Paſſe quand on eſt fille, & qu'un devoir auſtere
Vous retient ſous les yeux d'une importune mere ;
De deux tyrans alors on choiſit le plus doux ;
Mais ſi-tôt qu'on eſt libre, à quoi ſert un époux ?

LISETTE.

On en tire parti, c'eſt une foible chaîne.
Dans ce ſiecle, Madame, eſt-ce qu'un mari gêne ?

Damon eſt jeune, aimable, il a beaucoup de bien.

BÉLISE.

Géronte a le projet d'unir mon ſort au ſien.

LISETTE.

Feu ſon fils, votre époux, ſans fortune vous laiſſe;
Votre beau-pere, épris d'une vive tendreſſe
Pour Damon ſon neveu, le fait ſon héritier;
Et ce ſecond mari vaudra bien le premier.
Madame, profitez d'un ſi grand avantage;
La liberté ſans bien, eſt un mince apanage.

BÉLISE.

Peut-être as-tu raiſon? mais je ne prétends pas,
En formant cet hymen, enterrer mes appas,
Dans ces ſociétés, timides, ignorées,
De ces femmes de bien, qui toujours déſœuvrées,
N'aiment que leurs maris, vous accablent les gens
Du ſoin de leur maiſon, de leurs marmots d'en-
fans,
Des bons mots qu'ils ont dits, de mille autres
ſottiſes
Qu'on ne ſçauroit entendre, & qui ne ſont admiſes
Que par de plats Bourgeois, bien faits pour végéter;
Ils me ſont odieux.

LISETTE.

On peut s'en écarter.

BÉLISE.

En époufant Damon, j'y ferois enterrée.
Il faut dans le grand monde être confidérée :
Damon me plaît affez ; mais il n'eft point titré,
Lifette ; & j'ai befoin d'un amant décoré.

LISETTE.

Je vous entends ; Dorfan a fçu toucher votre ame.
Mais quel fera le but d'une fi belle flamme ?

BÉLISE.

De rendre un petit-maître, époux, même conftant.

LISETTE.

Ce triomphe eft douteux.

BÉLISE.

Il feroit éclatant.
J'ai fubjugué fon cœur.

LISETTE.

La conquête eft brillante.
Il eft bien à la Cour, fa figure eft charmante ;
Mais je crains que fon goût ne foit pas d'époufer :
Un efpoir fi flatteur pourroit vous abufer.

BÉLISE.

L'amour qu'il a pour moi, fera ma deſtinée,
Et peut le diſpoſer ſans peine à l'hymenée;
Mais ſi mon ſort au ſien ne pouvoit me lier,
Et que Géronte enfin voulût me marier;
A l'hymen de Dorſan ne pouvant plus prétendre,
Je rabats ſur Damon, heureux de me reprendre.

LISETTE.

Quand on fait trop languir, on riſque de laſſer.
Quoique Géronte à vous ſemble s'intéreſſer,
De Clarice on l'entend faire ſouvent l'éloge :
Ainſi que vous, chez lui le bon homme la loge;
Et, comme ſon tuteur, deſire l'établir.
S'il vous la préféroit, & vouloit, pour punir
Votre humeur à ſes vœux par fois trop indocile,
Offrir à ſon neveu la main de ſa pupille;
Cela vous fâcheroit.

BÉLISE.

Non, il n'en fera rien.
Des procès, de Clarice embarraſſent le bien.
Il craindroit qu'à Damon ce projet ne pût nuire;
Et d'ailleurs ce jeune homme à m'épouſer aſpire,

LISETTE.

Mais Damon à vous voir ne s'empresse plus tant.

BÉLISE.

J'en conviens ; craindrois-tu qu'il ne fût inconstant ?

LISETTE.

Il me semble qu'il voit avec plaisir Clarice.

BÉLISE.

C'est, ou par habitude, ou plutôt par caprice.
Entre-t-il sous les sens de me la préférer ?
Ce secret m'inquiéte, il faut le pénétrer.
Voilà l'occasion de me prouver ton zele.

LISETTE.

A Madame Géronte attachée & fidele,
Après sa mort, hélas ! pour me récompenser,
Géronte, en sa maison, voulut bien me laisser.
Tantôt à vous, Madame, & tantôt à Clarice,
Suivant l'occasion je rends quelque service.
Celui-ci pour vous deux me paroît important.
Mieux qu'un autre, je sais démasquer un amant.

BÉLISE.

Lisette, à cet affront je ne dois point m'attendre.
Tu prétends que Clarice oseroit entreprendre
De m'enlever Damon !

LISETTE.

Ne vous y trompez point ;
La femme la plus ſimple eſt friponne en ce point.

BÉLISE.

J'arracherois l'ingrat à cette foible chaîne.

LISETTE.

Si vous ne l'aimez pas, en prendriez-vous la peine ?

BÉLISE.

Sans doute ; ah ! que ne puis-je attacher à la fois,
Vingt rivaux à mon char, ſans jamais faire un choix !
Entre tous ces captifs conſerver un cœur libre ;
Maintenir leur eſpoir dans un juſte équilibre ;
Aux femmes que l'on hait enlever leurs amans ;
S'en faire chaque jour de nouveaux courtiſans ;
C'eſt l'art de notre ſexe : oui, le ſiecle où nous ſommes,
Veut qu'on ſoit à la mode ; & la plûpart des hommes
Jugent nos agrémens ſur ce qu'on leur en dit.
Un petit-maître ſert à nous mettre en crédit ;
Un homme plus prudent qu'on attache à ſa ſuite,
Procure les dehors d'une ſage conduite ;
Le choix d'un bel eſprit fait croire qu'on en a ;

L'amour d'un Philoſophe ajoute à tout cela
L'air d'un jugement sûr; leurs talens ſont les nôtres;
Et c'eſt s'approprier le mérite des autres.

LISETTE.

Il faut donc qu'une femme au-deſſus du commun
Ait quinze ou vingt amans.

BÉLISE.

Sans en aimer aucun.
Se livrer à l'amour, eſt un ſort trop à plaindre.

LISETTE.

Mais la coquetterie eſt encor plus à craindre.

BÉLISE.

J'eſſuîrai les propos des femmes ſans beauté;
Laiſſons-les abuſer de cette liberté
Qu'elles ont achetée aux dépens de leurs charmes,
Et qui leur a ſouvent fait verſer bien des larmes.
Qu'on parle mal de moi, je l'aime cent fois mieux,
Que ſi l'on s'en taiſoit; ce ſilence eſt affreux:
Pour occuper le monde, il faut être enviée;
Je ne ſais rien de pis, que d'en être oubliée;
Mais on vient; c'eſt Dorſan.

SCENE II.

DORSAN, BÉLISE.

DORSAN.

JE ſuis vraîment comblé,
Je vous trouve enfin ſeule; & j'étois déſolé
De ne pouvoir ſaiſir un moment favorable.
Savez-vous qu'aujourd'hui vous êtes adorable?

BÉLISE.

Et vous, bien ſéduiſant.

DORSAN.

J'ai pourtant de l'humeur.
Permettez qu'à vos pieds je vous ouvre mon cœur.

BÉLISE.

Volontiers.

DORSAN.

Mon chagrin vient d'une maladie,
Dont vous vous moquerez; je meurs de jalouſie.

BÉLISE.

Vous plaiſantez.

DORSAN.

Non pas ; Damon me déplaît fort.

BÉLISE.

Vous le craignez ?

DORSAN.

Sans doute.

BÉLISE.

Enviez-vous ſon ſort ?

Il eſt ſacrifié.

DORSAN.

Tout le monde l'ignore.

Eſt-il juſte après tout, lorſque je vous adore,
Qu'on l'imagine encor retenu dans vos fers ?
Il faut rompre avec lui devant tout l'univers.

BÉLISE.

Eh ! que prétendez-vous ? Quoi ! pour vous ſatisfaire,
Moi, rompre avec Damon, neveu de mon beau-pere !
Je ne puis m'y réſoudre, & je n'en ferai rien ;
Je mettrois un obſtacle à notre heureux lien :
Banniſſez loin de vous cet injuſte caprice.

DORSAN.

Il faudroit que Damon ſe tournât vers Clarice.
Sa beauté paſſe encor ce qu'on m'en avoit dit.
Savez-vous qu'elle eſt bien, mais très-bien?

BÉLISE.

Peu d'eſprit,
Les yeux morts, l'air commun, ſans phyſionomie;
La voilà trait pour trait; du reſte elle eſt jolie.

DORSAN.

Vous ne la flattez pas: a-t-elle quelque amant?

BÉLISE.

Il faudroit ſavoir plaire, a-t-elle ce talent?

DORSAN.

Dès-à-préſent je crois qu'elle a droit d'y prétendre.

BÉLISE.

Vous êtes ſingulier; il ſemble, à vous entendre,
Que plus qu'une autre elle ait le ſecret de charmer.

DORSAN.

Mieux qu'elle, vous avez l'art de vous faire aimer;
Chaque jour, je l'éprouve; enfin, ce qui m'enchante,
C'eſt que Clarice en eſt tout-à-fait mécontente;

Mais il faut la laiſſer s'arracher les cheveux,
Crier à l'inconſtance ; elle a de très-beaux yeux,
Ils verſeront des pleurs, je ne ſaurois qu'y faire ;
C'eſt ſa faute après tout : quand on ceſſe de plaire,
Peut-on n'avoir pas tort ?

BÉLISE.

Pour la déſeſpérer,
Dorſan, il faut enſemble en tout lieu nous montrer ;
Peut-être de colere elle en ſera malade ;
Et fera par dépit quelque bonne incartade ;
Cela ſera divin : oui, Clarice ſe croit
Admirable, charmante ; à la voir, on diroit
Qu'elle prétend à tout : concevez-vous ſottiſe.....

SCENE III.

GÉRONTE, BÉLISE.

GÉRONTE.

Il eſt inconcevable, en vérité, Béliſe,
Ce goût que vous avez pour les frivolités,
Pour ces froids complimens, pour ces riens répétés,
Ces ſpectacles, ces jeux, ces bals, cette allégreſſe,

Ces futiles plaiſirs qui renaiſſent ſans ceſſe
Dans le tableau mouvant que le monde offre aux
yeux.
L'amour de la vertu vous conviendroit bien mieux;
Dans Dorſan qui vous plaît, puiſqu'il faut vous le
dire,
Je n'ai jamais trouvé qu'une idole de cire.
Il préſente toujours un viſage glacé;
Il a, dans ſon abord, un air embarraſſé :
Pour ennuyer les gens une heure il s'étudie;
Et je ne l'ai pas vu produire une ſaillie.
Savez-vous le projet que j'ai formé?

BÉLISE.

Mais non.

GÉRONTE.

Je veux vous marier à mon neveu Damon;
Cléon épouſera notre jeune Clarice.
Il faudra que bientôt mon deſir s'accompliſſe.
Oh! je ne ſuis pas neuf dans ces affaires là.

BÉLISE, *d'un ton moqueur.*

Je ne plains pas Clarice; outre que Cléon a,
Sans crainte de partage, un bien conſidérable,
Il eſt fait de maniere à lui paroître aimable.

L'air dont il ſe préſente, & ce ton réſervé,
Annonceront toujours qu'on l'a bien élevé.
Les nobles ſentimens, la raiſon, la décence,
Tout ſemble réparer le tort de ſa naiſſance :
Il joint aux dons du cœur les talens de l'eſprit ;
Et c'eſt de lui ſur-tout qu'il peut bien être dit,
Que l'éducation, pour d'heureux caracteres,
Eſt le premier bienfait que l'on reçoit des peres.

GÉRONTE.

Ce ſoir, dans ma maiſon, ils viendront pour ſe voir ;
Il faut reſter, Béliſe, & les bien recevoir.

BÉLISE.

Je ne puis demeurer ; on m'attend chez Valere,
Cet homme ſi vanté, dont le talent de plaire,
N'eſt pas ce vain jargon, ſottiſe circulaire ;
Mais, cet art de parler, de ſe taire à propos,
D'être doux, prévenant, de ſupporter les ſots.
J'entends lire chez lui les brochures nouvelles,
Odes, drames, romans, couplets faits pour les
Belles.
Dans ſa ſociété, je goûte un vrai plaiſir ;
Et nul motif ici ne peut me retenir.

SCENE IV.

GÉRONTE.

Qu'une femme à la mode eſt un être bizarre!
A ſuivre ſon humeur, moi-même je m'égare.
Béliſe a de l'eſprit, j'en ſerois enchanté,
Sans ſon inconſéquence & ſa légereté.
Mais, qui n'a des défauts ? elle eſt vive, volage;
La jeuneſſe le veut, on n'eſt que trop tôt ſage.
Sans doute qu'un époux réglera ſa raiſon :
Je veux très-promptement l'unir avec Damon.
Depuis long-tems pour elle il ſent de la tendreſſe;
Avec quelques égards & beaucoup de ſageſſe,
De cette ame inconſtante il fixera les vœux;
Elle m'amuſera, ſi je vis avec eux.
Pour égayer mes ans, il faut quelque faillie.
La vieilleſſe s'endort ſans un peu de folie.

SCENE V.

DAMON, GÉRONTE.

DAMON.

A Quoi rêvez-vous là ſeul ?

GÉRONTE.

A vous rendre heureux.
Je ſais tout, mon neveu ; vous êtes amoureux.

DAMON, *à part.*

Auroit-il deviné que j'adore Clarice ?

GÉRONTE.

Et je veux qu'au plutôt votre peine finiſſe.

DAMON.

Quoi, vous approuveriez ?....

GÉRONTE.

Je l'approuve ſi bien,
Que je vais travailler à former ce lien.

DAMON.

Je vous dois tout, mon oncle, & ma reconnoiſſance...

GÉRONTE.

Pour elle il faut avoir quelque peu d'indulgence :
Son goût pour les plaiſirs vous cauſe du dépit ;
Mais, quoiqu'un peu coquette, elle a beaucoup
d'eſprit,
Et ſe corrigera.

DAMON.

Vous plaiſantez, je penſe.
On ne peut ſe conduire avec plus de décence ;
Sa figure eſt modeſte, ainſi que ſon maintien.

GÉRONTE.

Moi, j'en ſuis fort content, ſi vous la trouvez bien.
Mon fils ; vous le ſavez, fut heureux avec elle.
Il ne tiendra qu'à vous de ſuivre ce modele.

DAMON.

Que parlez-vous, mon oncle, & de fils & d'époux?

GÉRONTE.

Je parle de ma brû que j'unis avec vous.

DAMON.

Ciel !

GÉRONTE.

Vous l'aimez.

DAMON.

J'en ſuis plus loin que l'on ne penſe.

GÉRONTE.

Je ne comprends plus rien à tant d'extravagance.
Elle aſſuroit tantôt, devant Clarice & moi,
Que l'amour le plus vif vous rangeoit ſous ſa loi.

DAMON, *à part.*

Même devant Clarice !

(*Haut.*)

Ah ! Ciel, quelle impoſture !
Je vais la détromper, oh ! je vous en aſſure !

GÉRONTE.

Quand elle l'auroit dit, eſt-ce un ſi grand malheur ?
Elle avoit juſqu'ici regné ſur votre cœur :
C'eſt vous, qui le premier, devenez infidele.

DAMON.

Si-tôt que je la vis, ſans époux & ſi belle,
De ſes brillans attraits, tous mes ſens pénétrés
Deſiroient d'obtenir ſa main que vous m'offrez.
Mais le tems me fit voir, avec trop d'évidence,
Que nos cœurs n'avoient point entr'eux de convenance.

Son caractere enfin à mes yeux ſe montra ;
Le penchant m'aveugloit, la raiſon m'éclaira.

GÉRONTE.

Non ; je crois que Dorſan vous tourne la cervelle ;
Et les amans jaloux cherchent toujours querelle.
Pourquoi contr'elle enfin prenez-vous de l'humeur ?
Elle eſt légere au fond, mais vous avez ſon cœur.
L'amour guérit ſouvent de la coquetterie.
Chez les femmes d'ailleurs c'eſt une fantaiſie :
En voyez-vous beaucoup agir d'autre façon ?

DAMON.

Oui, j'en connois : Clarice a bien plus de raiſon.
Béliſe a des attraits, elle eſt jeune, elle eſt vive ;
Mais elle effleure un cœur, Clarice le captive :
L'une allume des feux plus prompts, mais moins
conſtans ;
L'autre ſe fait aimer plus tard, mais plus long-
tems.
Que de goût dans l'eſprit, d'agrément, de juſteſſe !
Dans tous ſes ſentimens que de délicateſſe !
Senſible ſans foibleſſe, & ſage ſans fierté,
Elle plaît même encor par ſa ſévérité.
Raiſonnable avec grace, & vive avec meſure,

Son eſprit, de ſon cœur a toute la droiture ;
Et la même toujours dans ſa ſimplicité,
Elle a tout l'agrément de la variété.

GÉRONTE.

Oui, vous l'épouſeriez plus volontiers peut-être ;
Mais n'y penſez jamais, je n'en ſuis plus le maître.
D'ailleurs, je ne veux pas qu'héritier de mes biens
Vous les perdiez un jour pour défendre les ſiens.
Ils lui ſont conteſtés par Cléon qui la plaide ;
Lui-même de ce mal nous offre le remede ;
Il veut bien l'épouſer.

DAMON, *à part.*

Quel coup affreux pour moi !

GÉRONTE.

Nous ſommes fort heureux qu'il lui donne ſa foi ;
En l'acceptant, Clarice en un moment termine
Des procès qui pouvoient entraîner ſa ruine.

DAMON.

Mon oncle, ne peut-on !......

GÉRONTE.

Cet hymen eſt conclu
De façon qu'il ne peut par rien être rompu ;
Ils ſe verront ce ſoir.

DAMON.

Et Clarice ſait-elle
Qu'il demande ſa main ?

GÉRONTE.

Non, mais cette nouvelle
Doit lui faire plaiſir, je vais l'en informer.

DAMON.

Ne leur donnez-vous pas le loiſir de s'aimer ?

GÉRONTE.

Non, je les marierai, le reſte eſt leur affaire.
Je vais la voir; adieu.

DAMON.

Comment puis-je me taire ?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment, tu ne veux pas me rendre ce ſervice !

LISETTE.

Pourquoi veux-tu ſavoir ce que penſe Clarice ?

FRONTIN.

Pourquoi ? C'eſt que je ſuis au fond très-curieux.

LISETTE.

Mais parle, eſt-ce Damon qui t'envoie en ces lieux ?

FRONTIN.

Moi, je ne te dis rien.

LISETTE.

En ce cas je te laiſſe.

L'ennui me gagne auprès des gens de ton eſpece.

FRONTIN.

Je t'ennuie !

LISETTE.

A bâiller : ſi-tôt que je te voi,
Je voudrois de bon cœur plaiſanter avec toi;
Mais le moyen ! tu n'as jamais le mot pour rire;
Tu ne ſais ni mentir, ni cauſer, ni médire.
Un valet amuſant a toujours attrapé
Quelque conte ou bon mot d'une table échapé:
Il ſait que Monſieur tel quitte Madame telle,
Que Mélite à Mondor, qu'Eraſte eſt infidele :
Contre la Préſidente on fait une chanſon;
Damis prête à Chloé ſa petite maiſon;
Il le ſait, & ſur l'heure il vient nous en inſtruire:
Il invente au beſoin, s'il n'a rien à nous dire;
Sur les maîtres alors on s'égaye à loiſir;
Gloſer ſur leur conduite, eſt mon plus grand plaiſir;
Et j'abhorre un valet qui, ſur ce qui les touche,
Affecte d'être aveugle, & n'oſe ouvrir la bouche.

FRONTIN.

Je te connois trop bien, pour me fier à toi.
Dérober un ſecret, eſt ton premier emploi;
Le divulguer ſur l'heure, eſt ton unique affaire :

Tu voudrois tout ſavoir, & tu ne peux rien taire.
Feu madame Géronte, à qui Dieu faſſe paix,
T'occupoit tout le jour plus que tu ne voulois.
Mais pour toi, ſon époux trop plein de complai-
ſance,
De nous faire enrager te donne la licence.
Dupe de ton babil & de ton œil fripon,
Il ſe plaît à te voir trotter dans ſa maiſon.
Chez Béliſe tu dis ce qu'on fait chez Clarice;
Tu vas de l'une à l'autre exercer ta malice;
Et trouvant le ſecret de plaire à toutes deux,
Tu ſais les amener à tout ce que tu veux.
Ces Dames ont, chacune, une fille ſuivante :
Auprès d'elle tu prends le rang de confidente;
Mais tu n'es pas la mienne, & je t'aſſure bien
Que je vois ton manege, & que tu ne vaux rien.

LISETTE.

Eſt-ce avec ces couleurs que tu prétends me peindre?
Va, mon mérite ſeul m'empêche de les craindre.
Apprends que Damon fait fort peu de cas de toi,
Et que ſur ſa conduite il s'en rapporte à moi.
Je le quitte, il m'a dit qu'il adoroit Clarice;
Pour payer cet aveu, je lui rendrai ſervice.

Je l'honore à préſent de ma protection,
Et te donne à jamais ma malédiction.

FRONTIN.

Mon maître eſt confiant, & ſans doute il eſpere
Que tu pourras pour lui changer de caractere.

LISETTE.

Oui, mon cher, & je veux que Damon, en ce
jour,
Obtienne de Béliſe un congé ſans retour.

FRONTIN.

En a-t-elle donné jamais un en ſa vie?

LISETTE.

Elle aime depuis peu Dorſan à la folie.

FRONTIN.

Eh! qu'importe! elle eſt femme à ne pas négliger
De conſerver Damon, pour le faire enrager.
Mais Clarice bientôt à Cléon ſe marie;
Pour parer cet hymen, il faut de l'induſtrie.

LISETTE.

Sortant d'avec Damon, Clarice ingénûment
Me dit, ſans le vouloir, qu'il étoit ſon amant.
Envain elle cherchoit à cacher ce myſtere;

Heureux ou mécontent, l'amour ne peut ſe taire.
Béliſe pourra bien en ſentir du dépit,
Mais j'en aurai près d'elle encor plus de crédit.
Peut-être elle viendra me raconter ſes peines,
Je paroîtrai la plaindre en détachant ſes chaînes.
L'une voudra par moi conſerver ſon amant,
L'autre le recouvrer, ce manege eſt charmant.
Crois-tu que je voudrois employer tant d'adreſſes
A ſervir, à ramper auprès de mes maîtreſſes?
Non, à ce vil emploi je ne puis me borner;
Je viſe au grand, Frontin, je veux les gouverner.
Béliſe *eſt très-coquette*, & Clarice ſenſible;
Leur foible m'eſt connu, tout me ſera poſſible.

FRONTIN.

Les ſoubrettes, ma foi, ſont heureuſes en tout;
De renverſer le monde, elles viendroient à bout.
Quoi, faudra-t-il toujours ſe fier à des filles?
Du moins c'eſt demi-mal quand elles ſont gentilles.

LISETTE.

Nous ſommes en crédit, tant que l'amour va bien.
Les amans s'en vont-ils? nous ne ſommes plus rien.
Béliſe vient, va-t'en.

SCENE II.

BÉLISE, LISETTE.

BÉLISE.

TA frayeur étoit vaine ;
Clarice se marie, & je suis très-certaine
Que, si Damon l'aimoit, il ne souffriroit pas
Que Cléon aujourd'hui dérobât ses appas.

LISETTE.

Cet hymen n'ira pas si vîte que l'on pense.

BÉLISE.

Pourquoi ?

LISETTE.

J'ai mes raisons.

BÉLISE.

Dis donc.

LISETTE.

En conscience,
Vous croyez que Damon soupire encor pour vous !

BÉLISE.

S'il ſoupire pour moi ! le compliment eſt doux:
Penſes-tu que Clarice ?....

LISETTE.

Il l'adore, Madame ;
Je ne puis plus douter de leur commune flamme ;
Ils ont juré cent fois d'être toujours conſtans.

BÉLISE, *piquée.*

Elle ſe rend juſtice, il lui faut des ſermens.
Que les hommes ſont ſots ! me voir ainſi quittée
Pour..... je ne puis parler, tant je ſuis irritée.
Une femme ſans ton, ſans graces, ſans eſprit....

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ?

BÉLISE.

J'en creve de dépit.

LISETTE.

Vous n'aimiez plus Damon.

BÉLISE.

Il devient imbécille ;
Je lui croyois du goût, il n'eſt pas difficile.
Mais pourquoi m'allarmer ? ſans doute il eſt jaloux ;

Dorſan que je reçois, excite ſon courroux ;
Il vient, pour ſe venger, feindre d'aimer Clarice....
Tu te trompes, Liſette, & ce n'eſt qu'un caprice.

LISETTE.

Il l'aime à la fureur, je n'en rabattrai rien ;
En amour, croyez-moi, je me connois fort bien.
Vous avez un amant, vif, brillant, petit-maître ;
Vous prétendez l'aimer, il vous aime peut-être.
Mais que leurs entretiens ſont bien plus amoureux !
Vous paroiſſez de glace & de marbre auprès d'eux.
Lorſque Dorſan vous dit qu'il pleure, qu'il ſoupire,
Si je ne me tenois, je pâmerois de rire.
Mais Damon ſe plaignoit d'un air ſi pénétré,
Que d'attendriſſement moi-même j'ai pleuré.

BÉLISE.

Je ne ſouffrirai point cette injure mortelle.
Quoi qu'il m'en coûte, il faut ramener l'infidele.

LISETTE.

Vous n'aimez plus Damon, laiſſez donc déſormais
Ces deux tendres amans ſe voir, s'aimer en paix.

BÉLISE.

Que je l'aime, Liſette, ou que je le haïſſe,
Je ne ſaurois ſouffrir qu'elle me le raviſſe.

LISETTE.

Un peu plus d'équité ; laiſſez-lui cet amant,
Elle n'en a qu'un ſeul, & vous en avez tant !

BÉLISE.

Que peut faire une femme ? elle eſt dans la nature
Pour fixer tous les yeux ou pour y vivre obſcure.
Plaire, eſt l'unique but de notre ambition :
Des hommes, nos tyrans, telle eſt l'intention.
La route qui par-tout mene à la renommée,
Ouverte pour eux ſeuls, par eux nous eſt fermée.
L'un fait voir aux combats ſon intrépidité,
L'autre brille au barreau par ſa capacité ;
Un ſot avec du bien devient un perſonnage ;
La nature à pluſieurs ſut donner en partage,
Ce génie à qui ſeul elle a voulu prêter
Le don de nous inſtruire & de nous enchanter.
Tandis qu'à cent ſuccès leurs efforts peuvent tendre,
Ce n'eſt qu'à les charmer que nous pouvons prétendre.
Malgré leur politique, & leurs ſoins envieux,
Ils n'ont pu nous ravir cet art ſi précieux ;
Je prétends le porter juſqu'au degré ſuprême.
Mon art eſt de ſéduire, & ma gloire eſt qu'on m'aime.

Nos graces valent bien leurs talens, leurs exploits,
Puiſqu'un de nos regards les ſoumet à nos loix.
Clarice ne vient point, je ſuis impatiente.

LISETTE.

Ne lui parlez de rien.

BÉLISE.

Va, je ſerai prudente.
Géronte me l'envoie, il veut abſolument
Que je la détermine à faire promptement
Cet hymen de Cléon qui paroît lui déplaire.
C'eſt au mieux, de bon cœur je ſuivrai cette affaire.
Oui, duſſé-je aujourd'hui m'ennuyer à la mort!
Je ne ſortirai point, je ferai cet effort.
Recevant de Damon le plus ſenſible outrage,
Je vais, pour m'en venger, hâter ce mariage,
Louer, flatter Géronte, entendre ſes propos,
Pour lui plaire, trouver de l'eſprit à des ſots,
Avec ſes vieux amis même avoir des ſaillies,
Faire fermer ma porte, & rompre vingt parties.
Cette prude diſcrette, avec mille travers,
De m'ôter mon amant, veut ſe donner les airs;
Prouvons-lui que l'amour ne peut ſuivre ſes traces,
Et qu'il n'eſt que le prix de l'adreſſe & des graces.

SCENE III.

BÉLISE, CLARICE, LISETTE.

BÉLISE.

D'où vient que la douleur obſcurcit vos beaux
yeux ?
Vous formez un hymen qui doit remplir vos vœux.
Votre époux n'eſt pas beau, mais je me perſuade
Que moins vous l'aimerez, plus il ſera mauſſade,
Mieux nous le réduirons.

CLARICE.

Ce n'eſt pas mon deſſein.

BÉLISE.

Ce deſſein-là nous vient du ſoir au lendemain.
Tous deux, ſous un ſeul toît, vous vivrez par
décence ;
Mais tous deux, ſans contrainte & dans l'indépen-
dance.
Un mari que l'on aime, en méſuſe ſouvent ;
Vous vivrez avec lui, comme on vit à préſent.

CLARICE.

Du monde tel qu'il eſt, je connois peu l'uſage ;
Mais je ſais les devoirs où l'hymen nous engage.
Envain pour s'y ſouſtraire, à l'exemple d'autrui,
On allegue la mode, & les mœurs d'aujourd'hui ;
Ces titres dangereux, dont ſoi-même on s'abuſe,
Sont un prétexte au vice, & non pas une excuſe.
Accepter un époux qu'on ne peut que haïr,
C'eſt par un faux ſerment ſe perdre & le trahir.

BÉLISE.

La veille de l'hymen dont je ſuis dégagée,
Je penſois comme vous ; je m'étois arrangée
Pour demeurer unie à mon très-cher époux
Juſqu'au dernier ſoupir ; eh bien ! le croirez-vous ?
Avec de la vertu.....

LISETTE.

Chacun en a ſa doſe.

BÉLISE.

Même avec de l'amour.....

LISETTE.

L'amour fait à la choſe.

BÉLISE.

Au bout de quatre mois, j'avois changé d'avis.
J'ai pourtant ſoutenu ce triſte vis-à-vis.

LISETTE.

Si votre cher époux n'eût eu la complaiſance
De mourir à propos, vous perdiez patience.

BÉLISE.

On peut à certain point préſumer bien de ſoi;
Mais vous n'eſpérez pas de faire mieux que moi.
Quoiqu'un mari pour vous ſoit un être ſublime,
Il vaut mieux l'immoler que d'être ſa victime.
Vous ſuivrez l'aſcendant aux femmes ſi commun;
Clarice, ce défaut, ſi pourtant c'en eſt un,
Eſt un tribut qu'on doit à l'exemple, à l'uſage.
Une femme d'abord peut vivre en ſon ménage,
Le monde le verra ſans ſe ſcandaliſer;
Mais ſi du privilege elle veut abuſer,
Elle ſe voit bientôt couvrir de ridicule:
Comme un roman du jour, ſon hiſtoire circule;
Les femmes ſe liguant lui demandent raiſon
Du calme ſingulier qui regne en ſa maiſon;
Et les hommes, prenant ſa vertu pour offenſe,
Laiſſent au froid ennui le ſoin de leur vengeance.

CLARICE.

Peu jalouſe de plaire à ceux que vous peignez,
Je crains peu les malheurs que pour moi vous craignez.

De ce monde indiſcret l'injurieux langage,
Eſt moins, pour notre honneur, un affront qu'un
hommage.
Mais il eſt un public dont vous ne parlez pas,
Le ſeul de qui l'eſtime ait pour moi des appas;
Ce public foule aux pieds la mode & les caprices,
Il peſe à d'autres poids les vertus & les vices;
Chez lui les bonnes mœurs conſervent tout leur
prix,
Et la ſeule licence y trouve le mépris.
C'eſt-là que, ſans avoir une ame ſi ſublime,
On aime ſon époux, on gagne ſon eſtime;
C'eſt dans ce monde enfin qu'heureux de s'exiler,
Des vains mépris du vôtre on ſçait ſe conſoler.
Ainſi, de vos conſeils je ne puis faire uſage,
Madame, & quel que ſoit le lien qui m'engage,
Mon cœur aura toujours, tranquille ou combattu,
Pour regle le devoir, pour guide la vertu.

BÉLISE.

A ces beaux ſentimens, aiſément je devine
Que vous n'aimez pas trop l'amant qu'on vous
deſtine.
Mais la vertu qui fait votre plus ferme appui,
Bien mieux que mes raiſons, vous parlera pour lui.

Vous ſavez, comme moi, qu'une fille bien née
Ne peut, ſans ſon tuteur, régler ſa deſtinée,
Qu'elle doit ſe ſoumettre aux loix qu'il lui preſcrit:
Clarice, vous joignez la candeur à l'eſprit;
Et comme à tous vos pas cette vertu préſide,
Pour Cléon aujourd'hui ſans doute elle décide.
Je vais donc à Géronte apprendre avec tranſport
Que votre cœur ſe rend à ſes vœux ſans effort.

SCENE IV.

CLARICE, LISETTE.

CLARICE.

Ne ſauroit-elle point le ſecret de mon ame?

LISETTE.

A moins que vous ou moi ne l'ayons dit, Madame;
Car ce n'eſt pas Damon, il eſt tendre & prudent;
Avec ces deux vertus, je réponds d'un amant.

CLARICE.

Ah! Liſette, qui ſait ſi ſa bouche eſt ſincere?

LISETTE.

Vous avez ſur ſon cœur une puiſſance entiere.

CLARICE.

Il me l'aſſure au moins, mais je crains cependant
Qu'à Béliſe en ſecret il n'en promette autant.

LISETTE.

Sur quoi le penſez-vous ?

CLARICE.

Eh ! mais elle oſe dire,
Aſſez publiquement, que pour elle il ſoupire.

LISETTE.

Sur ce point vous ſavez qu'elle ment quelquefois.

CLARICE.

J'en conviens, mais enfin ce fut ſon premier choix.
Liſette, je ſens bien qu'il faut que je l'oublie ;
Je le dois, il y va du bonheur de ma vie :
Mais, pour comble de maux, je ne puis le haïr ;
Je crois, quand je le vois, qu'il ne peut me trahir.
Trop vaine illuſion qui naît de ma foibleſſe,
Lorſqu'il faut à Cléon promettre ma tendreſſe,
Et de tout autre objet perdre le ſouvenir !

LISETTE.

Votre Amant vient à vous.

CLARICE.

Je voudrois bien le fuir.

SCENE V.

DAMON, CLARICE.

DAMON.

AH, Madame, pour moi quelle affreuſe nou-
velle !
On vous donne à Cléon, votre ame y conſent-elle ?
Mon eſpoir, par mon oncle, eſt-il donc confondu ?
A ſes ordres cruels qu'avez-vous répondu ?

CLARICE.

Que je m'y ſoumettrois.

DAMON.

Vous avez pu le dire !

CLARICE.

Oui, Monſieur.

DAMON.

Quoi, vous-même à cet hymen ſouſcrire !

CLARICE.

Puis-je faire autrement !

DAMON, *fâché.*

Après m'avoir ici
Aſſuré de vos feux, vous changeriez ainſi !

CLARICE, *piquée.*

Je compte bien par-là vous rendre un bon office.

DAMON, *piqué.*

Je ſuis reconnoiſſant d'un auſſi grand ſervice.

CLARICE, *piquée.*

Je n'en puis pas douter.

DAMON, *piqué.*

Mais, effectivement,
Je ne ſentois pour vous aucun attachement.

CLARICE, *piquée.*

Qui vous dit le contraire ? eſt-ce que je l'exige ?

DAMON.

Auſſi, je maudis bien le deſtin qui m'oblige,
En dépit de moi-même, à vous aimer toujours.

CLARICE.

Cet amour ſi vanté n'eſt que dans vos diſcours.

DAMON.

Vous voulez mieux que moi ſavoir ce que je penſe?

CLARICE, *piquée.*

Non, mais j'ignore l'art d'inſpirer la conſtance ;
J'ai trop de bonne foi, de ſenſibilité.

DAMON, *tendrement.*

Ah ! c'eſt ce qui m'avoit dans vos fers arrêté.

CLARICE.

Tout objet qu'en amour la ſincérité guide,
N'agite point le cœur, & devient inſipide.

DAMON.

Non, un objet ſi rare a ſeul droit de charmer.

CLARICE.

Béliſe, en n'aimant point, ſait mieux ſe faire aimer ;
Plus elle a d'artifice, & plus elle eſt piquante.

DAMON.

Peut-on ſentir pour elle une flamme conſtante ?

CLARICE.

Elle ſait d'un coup d'œil, ſignalant ſon pouvoir,
Inſpirer de la crainte ou ranimer l'eſpoir.

DAMON.

Erreur.

CLARICE.

Moi, je n'ai point ce talent admirable.

DAMON.

Vous en êtes pour moi mille fois plus aimable.

CLARICE.

Si je vous ai ſouvent dit que je vous aimois,
Je ne vous trompois pas, alors je le penſois.

DAMON.

Vous ne le penſez plus !

CLARICE.

Non, mon cœur ſe dégage ;
A Béliſe portez librement votre hommage.

DAMON.

Vous pouvez m'accuſer de cette trahiſon !

CLARICE.

Elle-même le dit, ſans doute avec raiſon.

DAMON.

Vous ne la croyez pas, mais vous prenez, cruelle,
Ce moyen d'excuſer votre amour infidele,
Pour me voir expirer de dépit, de chagrin,
En donnant à Cléon devant moi votre main.

CLARICE.

Non, mais que voulez-vous enfin que j'imagine ?

DAMON.

Tout ce qu'il vous plaira ; que mon choix me destine
A Bélise que j'aime.

CLARICE.

Eh ! mais, écoutez-moi.

DAMON.

Que je n'ai point d'honneur, de parole, de foi.

CLARICE.

Je ne le pense pas.

DAMON.

Que vous trompant sans cesse,
Je n'eus jamais pour vous qu'une feinte tendresse,
Que je suis un perfide, un traître, un monstre enfin,
Digne de votre part d'un mépris souverain.

CLARICE.

Ah ! qu'on trouve aisément son amour excusable,
Quand le cœur en secret craint de le voir coupable !

DAMON.

Comment pourrois-je l'être, & sentir tant d'amour?
Je n'en eus jamais plus pour vous que dans ce jour.
Pourquoi désespérer un cœur qui vous adore?

CLARICE.

Eh bien ! n'en parlons plus ; oui, je vous crois
encore,
Je penſe que vos vœux ne s'adreſſent qu'à moi,
Qu'à d'autres votre cœur n'a point promis ſa foi,
Que Bélise ſur-tout n'a point touché votre ame.
Mais, quand vous ſeriez ſûr du retour de ma
flamme,
Mon tuteur à Cléon m'ordonne de m'unir ;
Sa parole eſt donnée, il voudra la tenir.

DAMON.

Quoi, vous pourriez former ce fatal mariage !

CLARICE.

Hélas ! ignorez-vous où mon devoir m'engage ?
Oubliez-moi, Damon, & ne nous voyons plus,
Epargnons des regrets qui ſeroient ſuperflus.

DAMON.

Non, vous n'en avez point, & votre indifférence
Peut ſeule vous dicter une telle défenſe.

LISETTE.

Cléon attend là bas, Madame, & veut vous voir.

CLARICE.

Qu'entends-je ?

LISETTE.

Vous devez ici le recevoir.

CLARICE.

Damon, ſortez.

DAMON.

Comment ?

CLARICE.

Oui, ſortez, je vous prie.

DAMON.

Vous allez donc à moi renoncer pour la vie.
Tantôt vous m'alléguez un injuſte devoir,
Qui ſur un tendre amour n'eut jamais de pouvoir;
Tantôt vous m'accuſez ſans raiſon d'inconſtance :
Mais je ſaurai vous rendre offenſe pour offenſe;
Une autre aura mes vœux, une autre aura mes ſoins;
Si je ne puis l'aimer, je le feindrai du moins.

CLARICE.

Non, vous ne feindrez rien, Béliſe en eſt trop sûre.

DAMON.

Ce reproche m'outrage, & je vais, je vous jure,
Vous ôter tout prétexte en la tirant d'erreur,
Et, comme je pourrai, diſpoſer de mon cœur.

SCENE VI.

CLARICE, LISETTE.

CLARICE.

Tout est perdu, Lisette, il va, dans sa colere,
Découvrir à Bélise un secret qu'il faut taire.
Va le trouver, dis-lui.....

LISETTE.

Madame, calmez-vous,
On vient, & c'est Cléon qui s'avance vers nous.

CLARICE.

Que ferai-je ? comment m'exposer à sa vue ?
Il lira dans mes yeux le chagrin qui me tue.
Ah ! fuyons ; devant lui je crains de dévoiler
Des maux que son aspect ne peut que redoubler.

SCENE

SCENE VII.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

QUOI ! Clarice s'en va, dès que je me présente.
Pour un mari futur cette fuite est piquante.

LISETTE.

Au contraire, Monsieur, c'est l'extrême desir
Qu'elle a de vous charmer, qui la porte à vous fuir.

CLÉON.

Quelle énigme est cela ? vous plaisantez, je pense.

LISETTE.

Trouvant dans sa parure un peu de négligence,
La crainte de ne pas sembler belle à vos yeux,
L'a fait, pour sa toilette, abandonner ces lieux.

CLÉON.

Allons la retrouver ; car, pour moi, je vous jure
Que je ne fis jamais grand cas de la parure.
Mais, un petit instant ; parlons de bonne foi,

Est-ce coquetterie, ou tendresse pour moi,
Qui l'engage à cela ?

LISETTE.

La question est bonne !
Votre taille, votre air, toute votre personne,
Vous assure son cœur.

CLÉON.

Cessez de plaisanter;
Vos fades complimens ne peuvent me flatter.
Je fais fort peu de cas, en tout, de ma figure;
Mais de mon caractere elle peut être sûre.
A quoi bon, s'il vous plaît, se donner l'embarras
De chercher à montrer des talens qu'on n'a pas !
Je n'ai jamais donné dans aucune science,
Et de n'en point parler j'ai du moins la prudence.
J'ai tant connu de gens qu'on voit employer tout
Pour avoir de l'esprit, sans en venir à bout,
Que je n'aurai jamais cette folie en tête.
Pour moi, le sens commun est un lot fort honnête,
Si l'on peut en avoir, quand on est amoureux.
Penses-tu qu'en secret elle approuve mes feux?

LISETTE.

Elle conformera ses sentimens aux vôtres.

CLÉON.

Je ne me montre pas si galant que bien d'autres,
Et suis même assez sot quand il faut en conter;
Mais faut-il épouser? rien ne peut m'arrêter.
Tu me promets au moins qu'elle n'est point coquette?
Car je suis là-dessus d'une humeur inquiete.

LISETTE.

Elle est sage, modeste.

CLÉON.

Ah! je suis trop heureux:
Allons mettre à ses pieds mon destin & mes vœux.

SCENE VIII.

DORSAN, CLÉON, LISETTE.

DORSAN.

Lisette, un mot.

LISETTE.

Monsieur, un autre soin m'appelle.

DORSAN.

Demeurez.

LISETTE.

Non, il faut......

CLÉON.

Pour quelque bagatelle,
Vous croyez que je vais vous attendre tous deux!
On n'eſt point patient, lorſqu'on eſt amoureux.

DORSAN, *à Liſette.*

Tu vas donc annoncer Monſieur chez quelque belle.

LISETTE.

Oui.

CLÉON.

Je vais chez Clarice, & n'ai plus beſoin d'elle.

DORSAN.

Sur Clarice auriez-vous quelque prétention?

CLÉON.

Oui, Monſieur, & j'en fais tout haut profeſſion.

DORSAN.

Vous êtes, je le vois, homme à bonnes fortunes,
Et n'entreprenez pas des victoires communes.
Choiſir un jeune objet, dont l'eſprit, la beauté,
Pourroient des gens de cœur flatter la vanité;
Vous en vanter, voilà le meilleur ton du monde.

J'ai pour votre mérite une estime profonde.
Qui pourroit espérer de l'emporter sur vous ?
Nous serons fort heureux d'oser être jaloux.

CLÉON.

Croyez-moi, finissez votre plaisanterie ;
J'ai pour moi les rieurs : demain je me marie.

DORSAN. (*A part.*)

A Clarice, Monsieur ? Je veux m'en amuser.

CLÉON.

Je ne vous trompe point, & je vais l'épouser.

DORSAN.

Lisette, il se pourroit.....

LISETTE.

C'est la vérité pure.

DORSAN.

Cela change de these, & je vais, je vous jure,
Vous prouver que je veux gagner votre amitié.
Oui, de respect pour vous, je suis pétrifié.
L'époux d'une beauté, jeune, brillante, aimable,
Est à ma fantaisie un être incomparable.

CLÉON.

Vous êtes à mes yeux un homme singulier.
Pour être aimé de vous, il faut se marier !

DORSAN.

Oui, j'aime le mari, quand sa femme est jolie.
Chacun a son travers, & c'est-là ma folie.
Mais je sais ménager une jeune beauté,
En conduisant son cœur à l'infidélité.
Je ne prends avec elle aucun air de mystere,
Je sais à son mari me rendre nécessaire,
Avant qu'il ait parlé je dis qu'il a raison,
Je me donne des soins pour régler sa maison;
Et je file si bien mon amoureuse trame,
Que, s'il ne me voit point, il s'en plaint à sa femme.

CLÉON.

Vous en savez trop long pour frayer avec nous;
Je vous prie instamment de demeurer chez vous.
De ma vie, à ce prix, je ne veux qu'on me fête.
Adieu, je vais trouver ma nouvelle conquête.

DORSAN.

Cet homme a de l'humeur, je veux l'embarrasser;
Je le suis chez Clarice, il faut le tracasser.
Pour plaire à cet objet, je ferai l'impossible,
Bélise n'en sera pour moi que plus sensible.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

POUR t'amuser, je vais t'apprendre une nouvelle.

LISETTE.

Je les aime beaucoup.

FRONTIN.

Damon, pour une belle,
Me charge d'un message.

LISETTE.

Ah! conte-moi cela.

FRONTIN.

La curiosité te poignarde déjà.

LISETTE.

Sans toi, je suis au fait; c'est sans doute une lettre
Que ton maître à Clarice en secret fait remettre.

FRONTIN.

Point du tout ; mais ſans moi tu devines ſi bien,
Qu'il faudroit te punir, en ne te diſant rien.

LISETTE.

Non, parle donc.

FRONTIN.

Mon maître, ayant fait la ſottiſe
D'aimer, comme tu ſais, quelques inſtans Béliſe,
En eſt las, ennuyé, ce qu'elle n'entend pas,
Sûre qu'on doit toujours encenſer ſes appas.
Elle croit, malgré nous, avoir droit de nous plaire,
Quoiqu'il lui fût aiſé de bien voir le contraire :
Et Dieu ſait les propos que ſa langue répand,
Pour nous ôter le cœur d'une adorable enfant.
Inſtruit des tours que joue une coquette fine,
Damon pourroit fort bien, à ce que je devine,
Dans cet écrit lui dire, en termes très-exprès,
Qu'il prend avec reſpect congé de ſes attraits.
L'agréable billet à préſenter toi-même !

LISETTE.

Te voir un peu roſſer, feroit mon bien ſuprême.
Mais Béliſe paroît.

SCENE II.

BÉLISE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Vous me voyez porteur
D'une lettre où Damon vous dévoile son cœur.

BÉLISE, *à part.*

Il rentre dans mes fers, ce billet me l'annonce.
(*A Frontin.*)
Il en viendra chercher sans doute la réponse?
Dis-lui que je l'attends, & cela pour raison.

LISETTE.

Ne donnerez-vous rien pour boire à ce garçon?

BÉLISE.

Tiens, Frontin.

FRONTIN.

Grand merci.

(*A part.*)

Sauvons-nous, car, je pense
Que j'y perdrois d'attendre une autre récompense.

SCENE III.

BÉLISE, LISETTE.

BÉLISE, *ouvrant le billet.*

JE te l'avois bien dit, Damon revient à moi.
Clarice a-t-elle pu me causer de l'effroi ?
Pour craindre de le perdre, il falloit être folle ;
Son ascendant l'entraîne, & je suis son idole.
Oui, nous faisons fort bien d'avoir plus d'un amant,
Cela rend chacun d'eux plus souple & plus constant.
(*Elle lit.*)
« L'estime dont pour vous j'étois rempli, Madame,
» Sous les traits de l'amour avoit trompé mon ame.
» Je ne puis plus long-tems vous laisser dans l'erreur ;
» Je voudrois vous aimer, mais une autre a mon
» cœur ».
(*Elle éclate d'un rire forcé.*)
Ah ! rien n'est plus plaisant.

LISETTE.

Vous riez, mais je pense
Au fond que vous pleurez.

BÉLISE.

Moi, que je m'en offenſe ;
Moi, de qui la conquête eſt briguée en cent lieux,
Par ces hommes charmans, divins, délicieux,
Qu'une moitié du monde imite, cherche, admire,
Dont l'autre ſe diſpute & l'hommage & l'empire ;
Me voir traiter ainſi par un fat, un Damon,
D'une franche novice apprentif céladon !
Ce trait, en vérité, quoi que tu puiſſes dire,
Nouveau, biſarre, unique, eſt à mourir de rire.

LISETTE.

Vous le plantez donc-là ?

BÉLISE.

Non, la difficulté
Ranime mon eſpoir, & pique ma fierté.
C'eſt aux femmes ſans art, ſans courage, & ſans
charmes,
Au premier coup du ſort, à mettre bas les armes.
Pour moi, je le défie, & ne céderai pas.
Plus nous faiſons d'éclat, plus on nous croit d'appas.

LISETTE.

Je ne ſçais, en cela, ſi la raiſon vous guide ;
Mais que prétendez-vous ?

BÉLISE.

Etrangler le perfide,
Le monſtre qui m'écrit en termes ſi piquans ;
Ou, comme je t'ai dit, en rire à ſes dépens.

LISETTE.

Rions, n'étranglons point, je m'ennuye au tragique.

BÉLISE.

Soit, faiſons pour te plaire un ſcene comique,
Ton rôle y brillera. Referme ce billet :
Un aveu ſi charmant pour ma rivale eſt fait.
Par bonheur, ſur la lettre on n'a point mis d'adreſſe ;
Va la rendre à Clarice ; il faut, avec fineſſe,
Détourner les ſoupçons qu'elle prendroit de moi,
Et dire que Damon me manque auſſi de foi.
Il m'eſt dur cependant d'avouer qu'on me quitte :
Mais, Liſette, il le faut pour ce que je médite.
Je conçois un projet qui ne peut échouer ;
Ce monde-ci n'eſt bon qu'à qui ſait s'en jouer.

LISETTE.

Lui donner un billet, lorſqu'il n'eſt pas pour elle !
Pourrez-vous à ce point abuſer de mon zele ?

BÉLISE.

Tu m'as bien découvert leur amoureux transport ;
Quel intérêt nouveau prends-tu donc à leur sort ?

LISETTE.

Celui de les laisser jouir de leur tendresse,
Et de vous détacher d'un amant qui vous blesse.

BÉLISE.

Je saurai bien punir ce soin officieux ;
Redoute ma colere : ou plutôt faisons mieux,
Tiens, prens ces cent louis.

LISETTE.

La somme est fort honnête.
A remplir vos desirs vous me trouveriez prête,
Mais je n'ai pas le cœur de troubler leur amour.

BÉLISE.

Peux-tu te refuser à ce petit détour ?
Géronte ne veut point former leur hyménée :
Ainsi ne pouvant pas unir leur destinée,
Plus ils se haïront, plus ils seront heureux ;
Et tu fais leur bonheur, en les brouillant tous deux.

LISETTE.

D'accord, cette raison me paroît triomphante.

(En prenant l'argent.)

Que vous avez d'eſprit ! vous êtes ſéduiſante,
Et vous avez bien l'art de faire tout vouloir.

BÉLISE.

Quel billet ! il mettra Clarice au déſeſpoir.
Je le trouve divin, on ne peut mieux écrire,
Je ne puis me laſſer du plaiſir de le lire.

(Elle le relit.)

SCENE IV.

BÉLISE, DORSAN.

BÉLISE.

Quelle diſtraction ! les billets ſont charmans,
Quand ils mettent au point de ne pas voir les gens.
(En ſe tournant & en cachant le billet.)
Ah ! qui vous croyoit-là ?

DORSAN.

Quoi, vous voulez ſouſtraire
Cette lettre à mes yeux ? c'eſt quelque grande affaire ;
Ne croyez pas par-là vous tirer d'embarras.

BÉLISE.

Certainement, Monſieur, vous ne la verrez pas.

DORSAN.

Pourquoi ?

BÉLISE.

Si ce billet me parloit de tendreſſe,
Vous en ſeriez fâché.

DORSAN.

J'en aurois la foibleſſe ;
Ce n'eſt pas que je ſois jaloux, en vérité ;
Mais de me voir trahir, bleſſe ma vanité.

BÉLISE.

Vous me faites injure, en doutant de ma flamme.

DORSAN.

J'en ſuis sûr, je vous ſais & du goût & de l'ame ;
Mais le ſexe, entre nous, ſans trop ſavoir pourquoi,
Ou nous aime, ou nous hait ; ſon caprice eſt ſa loi.

BÉLISE.

Vous aimer eſt le mien, mais ſuis-je la maitreſſe
D'arrêter les tranſports, les excès de tendreſſe,
D'une foule de gens qui tombent à mes pieds ?
Par votre goût pour moi vous les juſtifiez.

DORSAN.

Je n'en disconviens pas ; mais je trouve à redire
Qu'on cherche à me cacher ce qu'ils osent écrire.

BÉLISE.

Je reçois leurs billets, sans me les attirer.

DORSAN.

S'il est ainsi, pourquoi ne pas me les montrer ?
Nous allons nous brouiller, vous en serez punie,
Je ne publirai plus que vous êtes jolie.
En faisant peu d'éclat, on tombe dans l'oubli,
Sans s'en appercevoir on est enseveli.
Jamais amour ne fit plus de bruit que le nôtre,
On n'en parlera plus ; vous serez comme une autre.

BÉLISE.

Comme une autre, Monsieur ! non pas assurément ;
Ah ! si vous me faisiez un pareil traitement......

DORSAN.

Pourquoi sur ce billet ne pas me satisfaire ?

BÉLISE.

C'est que, ce qu'il contient ne peut que vous dé-
plaire.
Je n'y répondrai pas, ainsi n'en parlons plus.

DORSAN.

Je vois votre embarras, & j'entends vos refus.
On ſe trahit, Madame, à force de fineſſe.
Si la lettre n'étoit que de ſimple tendreſſe,
Loin de me la cacher, vous me l'auriez fait voir.
Des femmes je connois l'adreſſe & le ſavoir,
Dans ce qui peut ſur-tout intéreſſer leur gloire.
Vous me mettez au point de penſer & de croire
Que ce billet n'eſt pas auſſi charmant pour vous;
Quelque fâcheux myſtere eſt caché là-deſſous.

BÉLISE.

Qu'entendez-vous par-là ?

DORSAN.

Mais par-là je veux dire
Que peut-être on vous quitte, & qu'il faut bien l'écrire,
Puiſque le dire en face eſt trop déſobligeant.
Votre orgueil eſt bleſſé par ce trait outrageant,
Et vous ne voulez pas que ma flamme importune
Sache de vos attraits la petite infortune.

BÉLISE.

Vos propos ſont piquans autant que ſuperflus;
Je dois à votre avis eſſuyer des refus!

DORSAN.

Non pas; mais à préſent ſans ſe gêner on s'aime,
Et pourquoi donc ne pas ſe détacher de même?
Voici Damon, il faut qu'il juge nos débats.

BÉLISE.

Non, je ſors.

DORSAN.

Eh! pourquoi? vous ne me boudez pas?

BÉLISE.

Vous m'ennuyez beaucoup, ainſi je me retire.

DORSAN.

Mais......

BÉLISE.

Oui, je vous déteſte, eſt-ce aſſez vous en dire?
Qui peut vous ſoutenir avec cette humeur-là?
Devenez raiſonnable, & l'on vous parlera.

DORSAN, *à part.*

Je ſaurai l'appaiſer.

SCENE V.

DORSAN, DAMON.

DORSAN.

DAMON cherche Bélise ?

DAMON.

Non, je cherchois Lisette.

DORSAN.

Avec plus de franchise,
De grace, expliquons-nous, & je serai comblé.
Dans vos amours, je sais que je vous ai troublé,
Et je crains.....

DAMON.

Ah ! Bélise est pour moi trop légere,
Je ne puis à ses goûts plier mon caractere.

DORSAN.

Vous voulez être aimé, comme dans un roman !

DAMON.

J'adore les beautés qui, sans rafinement,

Nous montrent, ſous les traits d'une jeuneſſe aima-
ble,
Une ame vertueuſe, un eſprit raiſonnable.

DORSAN.

Ces femmes ſont toujours d'un difficile accès;
Et leur ſévérité m'embarraſſe à l'excès.

DAMON.

Elles nous font chérir la cauſe de nos peines,
Et trouver cent douceurs au milieu de leurs chaînes.
N'ôtons point à l'amour ſes craintes, ſes ſoupirs;
Conſervons la décence, elle ajoûte aux plaiſirs.

DORSAN.

Je l'éprouve en ce jour, & Clarice que j'aime....

DAMON.

Clarice, dites-vous! ma ſurpriſe eſt extrême;
Je croyois que Béliſe.....

DORSAN.

Oui, mon cher, ce matin
Je l'adorois encor, mais hélas! tout prend fin.
Il faut bien que le tems conſume la tendreſſe.
Je me livre aux attraits d'une autre enchantereſſe;
De Clarice mon cœur eſt épris, éperdu,
Enchanté, tranſporté, pénétré, confondu.

Je n'en reviendrai point, à ce que j'imagine ;
Un peu miſe à la mode, elle ſera divine.

DAMON.

De vous en faire aimer, ne vous flattez jamais.

DORSAN.

Vous plaiſantez : déjà j'ai fait à ſes attraits,
Dont l'éclat tout nouveau me ravit, me captive,
La déclaration, par ma foi, la plus vive.

DAMON.

Vous a-t-on écouté ?

DORSAN.

Mal, aſſez mal, d'honneur.

DAMON.

Comment croire cela !

DORSAN.

Jugez de mon bonheur :
Cléon qui ſe venoit d'introduire chez elle,
En attendant l'hymen, ennuyoit cette belle,
Au point que ſes regards me diſoient clairement,
Qu'il eſt mauſſade, & vous que vous êtes charmant.
J'ai compris ce langage, & je ne puis m'en taire.
Oui, quand même il faudroit l'épouſer pour lui
plaire,

Je pourrois bien un jour en venir jusques-là.

DAMON, *à part.*

Malgré sa vanité, peut-être qu'il plaira.

(*Haut.*)

Mais si Bélise sait......

DORSAN.

Votre bouche discrette
Tiendra pour quelque tems cette affaire secrette;
Vous aurez le plaisir d'être mon confident.
Vous voyez mon dessein; il seroit peu prudent
D'abandonner Bélise, avant d'avoir Clarice;
Il faut qu'aux yeux du monde une intrigue s'unisse,
Sans aucun intervalle, à celle qui la suit.
Par ce nouvel amour, je vais faire du bruit.
L'une aura mes égards, & l'autre mon hommage.
Toucher un jeune cœur, est un grand avantage;
A fixer celui-ci, je veux mettre mon soin.
Oui, je compte pousser cette affaire très-loin,
Porter les sentimens au dernier période,
Et remettre en trois mois la constance à la mode.
Mais j'ai fâché Bélise, & vais la retrouver;
Pour quelques jours encor je veux la conserver.

SCENE VI.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

Ah ! jusqu'à quel excès je porterois ma rage,
Si ce fat à mes feux faisoit un tel outrage !
Lisette, c'est en toi que je mets mon espoir ;
Mene-moi chez Clarice.

LISETTE.

On ne peut pas la voir.

DAMON.

La raison ?

LISETTE.

Chez Géronte elle reçoit visite.

DAMON.

J'attendrai le moment que le monde la quitte.

LISETTE.

Attendre ici, feroit une indiscrétion.

DAMON.

Il faut que je lui parle ; apprends l'émotion
Où me jette Dorsan.

LISETTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Lisette, il l'aime.

LISETTE.

Quel conte !

DAMON.

Il me l'a dit, sa tendresse est extrême.
A l'entendre, Clarice est sensible à ses feux.

LISETTE.

Vous ne le croyez pas.

DAMON.

Quand on est amoureux,
Sait-on ce qu'on espere & ce que l'on doit craindre ?
Mais j'ai peur qu'elle n'ait des sujets de se plaindre;
Je crains d'avoir tantôt offensé ses appas;
Que je la voie enfin, ne me refuse pas.

LISETTE.

Je vais vous ménager bientôt une entrevue;
De grace, éloignez-vous; car je serois perdue,
Si Bélise savoit, après vos billets doux,
Que je me trouve ici, pour causer avec vous.

(*A part.*)

(*A part.*)

Il faut abſolument que je m'en débarraſſe.

DAMON.

Je m'abandonne à toi; que veux-tu que je faſſe?

LISETTE.

Laiſſez ici Frontin, hâtez-vous de ſortir;
Dans une heure au plus tard je vous fais avertir;
Allez-vous-en.

DAMON.

Dis-lui.....

LISETTE.

Bon!

DAMON.

Que, ſi l'hyménée,
Au ſort de mon rival unit ſa deſtinée,
Je n'y ſurvivrai pas.

LISETTE.

Sûrement.

DAMON.

Cache-lui
Que l'amour de Dorſan m'ait donné de l'ennui.

LISETTE.

Sans doute.

DAMON.

Je ſerois d'une injuſtice extrême,
Si pour un fat j'oſois accuſer ce que j'aime.

LISETTE.

Finirez-vous ?

DAMON.

Hélas ! les maux que je reſſens ?

LISETTE.

Avec tous vos propos vous aſſommez les gens ;
J'ai votre affaire en tête, allez-vous-en de grace ;
Frontin vous inſtruira de tout ce qui ſe paſſe.

DAMON.

Enfin, je pourrai donc lui parler un moment !
Mon amour.....

LISETTE.

Votre amour eſt impatientant,
Sortez.

SCENE VII.

LISETTE.

Qu'il me pesoit ! il falloit m'en défaire ;
Sur Clarice & Bélise à la fin je m'éclaire.
Si je ne remédie à ce désordre affreux,
L'une n'a plus d'amans, & l'autre en aura deux.
De donner ce billet j'avois quelques scrupules ;
Mes remords à présent seroient bien ridicules.
Qu'à Bélise Damon revienne dans ce jour,
Que Clarice à Dorsan promette du retour,
Et qu'ils soient tous heureux à force d'inconstance,
Mes cent louis seront gagnés en conscience ;
Chacun aura son lot, & doit être content.
Si cela tourne mal, en suis-je le garant ?

SCENE VIII.

LISETTE, CLARICE.

CLARICE.

Je viens d'appercevoir Damon de ma fenêtre,
Je le croyois ici, Liſette, où peut-il être ?
Sans doute il t'a parlé, rends-moi ce qu'il t'a dit.
J'ai peur que mes refus n'excitent ſon dépit,
Qu'il ne prenne en effet une nouvelle chaîne.
Ah ! s'il m'abandonnoit, quelle ſeroit ma peine ?
Je l'ai trop fait ſouffrir, hélas ! tout mon eſpoir
Eſt de vivre pour lui, de l'aimer, de le voir.

LISETTE.

Des mêmes feux ſon ame eſt ſûrement épriſe ;
Mais il s'en eſt allé.

CLARICE.

Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe !
Quoi, ſans me demander, peut-il paroître ici !

LISETTE.

Il vient de me donner la lettre que voici.

CLARICE.

Donne-la donc.

LISETTE.

Frontin en attend la réponſe.

(*A part.*)

Elle me fait pitié.

CLARICE.

Voyons ce qu'il m'annonce.

(*Après avoir lu.*)

Liſette, je me meurs.

LISETTE.

D'où vient votre douleur ?

CLARICE.

Ce billet eſt affreux.

LISETTE, *à part.*

Elle me fend le cœur.

(*Haut.*) (*Après avoir lu.*)

Que je le liſe au moins..... que je ſuis étonnée !

CLARICE.

A quels maux inouis me vois-je condamnée ?
Damon m'écrire ainſi ! pouvois-je le penſer !
A me donner la mort qui peut donc le forcer ?
Mille ſoupçons divers..... d'où tiens-tu cette lettre ?

LISETTE.

Je vous dis qu'à moi-même il vient de la remettre.

CLARICE.

Mon malheur eſt certain, Béliſe a tous ſes vœux ;
Tout ſert à m'éclairer ſur ce myſtere affreux.
Elle-même a dicté ſans doute cette lettre ;
D'un procédé ſi noir que peut-il ſe promettre ?
Qu'ai-je fait à l'ingrat, que de le trop aimer ?

LISETTE.

Contre elle vous avez tort de vous gendarmer ;
Il la hait plus que vous.

CLARICE.

Comment puis-je le croire ?

LISETTE.

Un autre amour ſur lui remporte la victoire ;
Je l'ai vu ſéchement le lui ſignifier,
Et de vous elle croit devoir ſe méfier.

SCENE IX.

BÉLISE, LISETTE, CLARICE.

BÉLISE.

Quoi, pleurer aujourd'hui!

LISETTE.

Madame ſe déſole.

BÉLISE.

Et par de bons avis Liſette la conſole!
Lorſque l'on ſe marie, il faut ſans contredit
Etre triſte en public, mais chez ſoi l'on en rit.
De vos larmes je ſuis tout-à-fait étonnée:
Vous triomphez! pour vous je ſuis abandonnée;
D'un amant vous venez de m'enlever le cœur,
Et bientôt vos attraits aux femmes feront peur.

CLARICE.

Vous m'accuſez à tort, ah! ceſſez de me craindre.

BÉLISE.

Vous m'avez éclipſée; &, bien loin de m'en plaindre,

Je m'en réjouis fort, vous m'avez aujourd'hui
Défaite de Damon qui m'excédoit d'ennui.
J'avoûrai cependant que les femmes qui penſent,
De s'avertir alors jamais ne ſe diſpenſent.
Il faut des procédés dans la ſociété ;
Vous deviez me traiter avec plus de bonté.

LISETTE.

Clarice n'a point tort, mais ainſi va le monde :
C'eſt elle qu'on doit plaindre, & c'eſt elle qu'on gronde.
De vos fers & des ſiens à la fois dégagé,
Damon, tout comme à vous, lui donne ſon congé.

BÉLISE.

La choſe eſt inouie, impoſſible, incroyable.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, elle eſt très-véritable ;
Et vous ne pouvez plus de nous vous méfier.
Ce billet, à vos yeux, va nous juſtifier.

CLARICE.

Pourquoi, de le montrer avez-vous l'imprudence ?

BÉLISE, *après avoir feint de le lire.*

Il eſt, à dire vrai, d'une extrême inſolence ;
Et de vous & de moi ce petit Monſieur là

Se jouoit à la fois : ne ſouffrons pas cela.
Quel parti prenez-vous ſur cette indigne lettre ?
N'y répondez-vous pas ?

CLARICE.

Que puis-je m'en promettre ?

BÉLISE.

D'éviter pour jamais un éclairciſſement.
Madame, croyez-moi, répondez ſéchement ;
C'eſt-là le bon moyen de venger votre injure,
Et c'eſt au dédain ſeul à punir le parjure.

CLARICE.

Vous verrez le mépris dont je l'accablerai,
Au plutôt, à l'ingrat ſans doute j'écrirai.

BÉLISE.

Ah ! je vous reconnois, vous êtes admirable !
Quel courage ! Liſette, avancez cette table.

CLARICE.

Ecrire en ce moment ! il ſera tems ce ſoir.

BÉLISE.

Remettre à ſe venger, ce n'eſt pas le vouloir.
Pour vous ôter ce ſoin, je vais dicter la lettre ;
Si vous la trouvez bien, nous la ferons remettre.

CLARICE.

Ma main pour me venger n'a pas beſoin de vous.
Qui pourroit mieux que moi lui marquer mon courroux !
Mais pour l'humilier, que ſerviroit d'écrire ?
Une lettre eſt trop foible, & je prétends lui dire.....

BÉLISE.

Que vous l'aimez encor, & juſqu'à la fureur;
Immolez votre gloire à votre tendre erreur.
Ma réputation m'eſt plus que jamais chere :
Je vous laiſſe un amant que je hais ſans colere ;
Montrez-lui vos regrets, vos ſoupirs & vos pleurs,
Eſſuyez ſon ennui, ſes dédains, ſes hauteurs,
Je ne m'oppoſe point à ce qui peut vous plaire ;
Et ſi vous vous perdez, ce n'eſt pas mon affaire.

CLARICE.

Madame, c'en eſt trop, je ſens que le moyen
Qui m'eſt donné par vous, ne peut ſervir à rien.
Mais pour vous faire voir que je hais un parjure,
Que je ſais reſſentir, plus qu'une autre, une injure,
Je veux bien à l'inſtant lui mander que l'horreur
Eſt le ſeul ſentiment qu'il inſpire à mon cœur.

BÉLISE.

Ne lui reprochez rien, ni billet, ni promesse :
De marquer du courroux n'ayez point la foiblesse ;
C'est par ce seul moyen qu'on évite un éclat,
Et qu'une femme échappe aux propos d'un ingrat.

CLARICE *écrit.*

« Mon mépris vous rend sûr de mon indifférence ;
» Un autre aura ma main, évitez ma présence.

BÉLISE.

La lettre est bien.

LISETTE.

C'est moi qui la ferai tenir.

BÉLISE, *à part.*

Voilà des gens brouillés à n'en plus revenir.
Contre un traître employer la main d'une rivale,
C'est un contentement qu'aucun plaisir n'égale.

SCENE X.

LISETTE, CLARICE.

CLARICE.

TOUJOURS quelques ſoupçons s'emparent de mon cœur ;
Il ſemble que Béliſe ajoûte à mon malheur.

SCENE XI.

FRONTIN, LISETTE, CLARICE.

FRONTIN.

DEPUIS long-tems ici j'attends une réponſe ;
A Damon, s'il vous plaît, que faut-il que j'annonce ?

LISETTE.

Tiens, rends-lui ce billet.

CLARICE.

Que je reſſens d'ennui !

LISETTE.

Douterez-vous encor ſi la lettre eſt de lui ?

CLARICE.

Il unit contre moi l'outrage & l'inconſtance.

LISETTE.

Du moins que le dépit arme votre vengeance.
Ce Dorſan, ſi brillant, brûle pour vos appas;
Sans doute il vous l'a dit, ne le rebutez pas.
Cléon eſt ſot, Damon vous fait un tour pendable,
Et Dorſan me paroît un amant fort aimable.

CLARICE.

Ne m'en parle jamais, j'ai l'amour en horreur:
Compter ſur un amant, c'eſt une vaine erreur;
Et puiſqu'enfin Damon aujourd'hui m'a trahie,
Je crois la bonne foi de tous les cœurs bannie.
Comment pourrai-je, hélas! ſoutenir mes malheurs,
Combattre mes dégoûts & dévorer mes pleurs?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

Pour un fat outrager l'amant le plus fidele !
M'écrire un tel billet quand je n'adore qu'elle !

LISETTE.

J'ignore tout.

DAMON.

Eſt-il à ce trait rien d'égal ?
Je ſaurai me venger d'un odieux rival.

LISETTE.

Peut-être que Cléon a des charmes pour elle.

DAMON.

Non, pour Dorſan, te dis-je, elle m'eſt infidele ;
Il m'aſſuroit tantôt qu'il a ſçu la charmer ;
Un fat a trop ſouvent l'art de ſe faire aimer ;
Avec fineſſe, il ſait faire un adroit mélange
De reſpects, de hauteur, de mépris, de louange,
Qui ſubjugue une femme, & lui fait rechercher

Des ſoins qu'elle craignoit de ne pas arracher.
J'avois cru juſqu'ici Clarice plus ſenſée,
Je ſuis bien revenu d'une telle penſée ;
Je prétends à mon tour mépriſer ſes attraits.

LISETTE.

Croyez-vous le pouvoir ?

DAMON.

Ah ! comme je l'aimois !

LISETTE.

Sous un air doux, elle a l'ame d'une friponne :
Avec un air coquet, au fond Béliſe eſt bonne,
Et vous y reviendrez.

DAMON.

Non, je connois mon cœur,
Pour jamais je renonce à ce ſexe trompeur.
Clarice eſt-elle ici.

LISETTE.

Pourquoi ? que vous importe !

DAMON.

Rien du tout, qu'elle reſte au logis, qu'elle ſorte.....

LISETTE.

Vous y renoncez !

DAMON.

Oui, je me ſens le pouvoir

De la haïr toujours, & de ne la plus voir.

LISETTE.

J'en ſuis perſuadée.

DAMON.

A préſent que fait-elle ?

LISETTE.

Tant de choſes ! le tems eſt court, quand on eſt
belle.

DAMON.

Plus elle a de beautés, plus elle a d'agrément,
Plus mon cœur eſt outré contr'elle en ce moment ;
D'un trop cruel amour j'ai fait l'expérience.

LISETTE.

Ce malheur après tout n'eſt pas ſi grand qu'on
penſe.
Vous prendre ſont nos droits, vous quitter ſont nos
jeux,
Et d'en paſſer par-là vous êtes fort heureux.
Notre légéreté d'elle-même eſt l'excuſe ;
Jouit-on de ſon regne, à moins qu'on en abuſe ?
(*A part.*)
Il pourroit voir Clarice ici facilement,
Avertiſſons Béliſe.

SCENE II.

DAMON.

AH ! quel affreux tourment !
A Clarice on s'unit pour augmenter ma peine.
Fuyons, cachons mes pleurs du moins à l'inhumaine.

SCENE III.

DAMON, CLARICE.

DAMON.

(*A part.*)
O Ciel ! je l'apperçois.... Je bleſſe ici vos yeux,
Je ſors.

CLARICE.

Vous faites bien.

DAMON.

Je vous ſuis odieux.

CLARICE.

N'en doutez nullement.

DAMON.

Je le ſçais trop, Madame ;
Ainſi, je ne viens pas vous parler de ma flamme,
Et puiſqu'à mon amour vous ôtez tout eſpoir.......

CLARICE.

Je vous avois, Monſieur, défendu de me voir ;
De n'être point à vous je ſerai trop heureuſe.

SCENE IV.

BÉLISE, DAMON, CLARICE, LISETTE.

BÉLISE, *à Liſette.*

Ils ſont enſemble, ô ciel ! la rencontre fâcheuſe !

DAMON.

Auroit-on cru pour moi Dorſan à redouter ?

CLARICE.

Que me reprochez-vous ?

LISETTE, *à Béliſe.*

Pourquoi vous arrêter ?
Rompez leur entretien.

BÉLISE, *à Clarice.*

A m'approcher j'héſite ;
Vous vous raccommodez, je vous en félicite.

CLARICE.

J'en ſerois bien fâchée.

DAMON.

Ah ! non pas plus que moi.

BÉLISE.

Soit, puiſqu'il eſt ainſi, faiſons-nous une loi
De fuir un entretien, fatiguant, inutile ;
Madame, allons-nous-en...... Vous êtes immobile !

DAMON.

Par tous les traitemens qu'aujourd'hui je reçoi,
Je comprends que Dorſan déplairoit moins que moi.

CLARICE.

Vous m'offenſez, Monſieur.

BÉLISE.

C'eſt à moi qu'il s'adreſſe ;
Il vous ſied bien vraîment d'avoir la hardieſſe,
Après votre inconſtance & tant de trahiſons,
De vous mêler encor de ce que nous faiſons.
Sortons, & qu'au plutôt cet entretien finiſſe.

DAMON.

Je me plains en effet ſans la moindre juſtice.

BÉLISE.

Oui, tout homme infidele a tort aſſurément,
Quand il trouve mauvais qu'on ait un autre amant.

DAMON.

Sur-tout, comme Dorſan; il prétend qu'on l'écoute,
Que même il eſt aimé.

CLARICE.

Vous le croyez.

DAMON.

Sans doute.

CLARICE.

Eh bien, ſoit; croyez tout.

BÉLISE.

Vous prenez mon parti
A merveille.

DAMON.

A vos loix j'étois aſſujetti,
Vous me regretterez.

CLARICE.

Vous tenez ce langage,

Lorſque vous m'avez fait le plus ſenſible outrage !
Comment ! quand je reçois......

BÉLISE.

Il eſt bien étonnant
Qu'une femme reçoive un billet ſi piquant.

DAMON.

Toujours ſincérement je dis ce que je penſe,
Je ne ſaurois tromper.

BÉLISE.

Ah ! quelle impertinence !

CLARICE.

Je ne puis plus tenir à cette indignité ;
Quoi, joindre tant d'audace à tant de fauſſeté !

DAMON.

Comment, de ce billet vous me faites un crime ?

BÉLISE.

Il a raiſon, Madame, il eſt notre victime :
Nous ne nous en plaignons que pour nous divertir :
Il ſait nous partager toutes deux à ravir ;
L'une eſt par vous, Monſieur, en face injuriée,
Et par un billet doux l'autre congédiée.
Ah ! vous êtes charmant, admirable, parfait :

Dans le monde ce ton doit prendre tout-à-fait ;
Et pour peu qu'on y fit circuler votre hiſtoire,
Elle vous combleroit de bonheur & de gloire ;
De toutes parts en foule on viendroit vous chercher :
Je vous conſeillerois, pour moi, de vous cacher ;
Car je crois déja voir le ſexe qui s'empreſſe
A s'arracher un cœur d'une ſi rare eſpece.

DAMON, *à Clarice.*

J'ai penſé qu'un billet.....

LISETTE.

Géronte vient à vous.

BÉLISE.

Je reſpire à la fin.

CLARICE, *à Damon.*

De grace, laiſſez-nous.

DAMON.

Sortons, je ne pourrois lui cacher ma colere ;
Ingrate, je vous quitte, il faut vous ſatisfaire.

SCENE V.

BÉLISE, CLARICE, GÉRONTE.

GÉRONTE, *à Clarice.*

Je vous cherchois; il faut vous parler franchement :
Cléon me paroît trifte, & même mécontent ;
A rejetter fes vœux fi votre ame s'obftine,
Maître de tous vos biens, cet homme vous ruine ;
Vous aurez des Procès que vous maudirez bien.
A votre âge, Clarice, on ne doute de rien :
On croit pouvoir, fans bien, faire fa deftinée,
Qu'une frivole ardeur fuffit pour l'hyménée ;
Mais nous autres vieillards, nous favons que l'amour
Eft l'écueil du bel âge, & le regne d'un jour ;
Que la perte des biens dont prive fa folie,
Eft un mal qui fouvent dure autant que la vie.

BÉLISE.

Eh! qui ne penfe pas, Monfieur, ainfi que vous ?
Clarice eft réfolue à prendre cet époux.

GÉRONTE, *à Clarice.*

D'accord; mais à ses yeux montrez moins de tristesse,
Avec plus de bonté recevez sa tendresse.
Il va venir, quittez cet air trop sérieux;
Et tâchez de lui faire un accueil gracieux.

CLARICE.

Que lui dirai-je, hélas !

BÉLISE.

Que vous l'aimez.

GÉRONTE.

Sans doute;
Pour vous déterminer je vois qu'il vous en coûte.
C'est une affaire d'or, je vous en avertis;
Vous n'avez pas ici le choix de deux partis,
Vous me feriez penser qu'un autre a pu vous plaire.

CLARICE.

J'en mourrois de dépit; ah ! croyez le contraire;
Mon cœur est libre.

GÉRONTE.

Il faut à Cléon l'enchaîner.

CLARICE.

J'ai cent raisons, Monsieur, pour m'y déterminer.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

A ſon empreſſement j'ai voulu condeſcendre :
Il vous donne ſa main, ce ſoir, ſans plus attendre.

CLARICE.

O ciel ! ce ſoir !

GÉRONTE.

Pourquoi redouter ce moment ?

BÉLISE.

On redoute toujours un tel engagement,
C'eſt la timidité.

GÉRONTE, *à Clarice.*

Cléon vient, je vous laiſſe
Pour finir cet hymen ; une affaire me preſſe.
A vos vaines frayeurs je ne puis me prêter.
(*A Béliſe.*)
Il faut la raſſurer, & ne pas la quitter.

BÉLISE.

Je l'aime, avec plaiſir je lui rends ce ſervice,
Et je veux plus que vous que cet hymen finiſſe.

GÉRONTE, *à Béliſe.*

J'en ſuis sûr.
(*A Clarice.*)
Vous, ſans crainte, engagez votre foi,

Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

CLARICE.

Je n'en espere plus. A quoi suis-je réduite ?
De Damon je ne puis comprendre la conduite.

SCENE VI.

CLÉON, BÉLISE, CLARICE.

CLÉON.

Geronte à mon amour donne enfin quelque espoir :
Il dit qu'avant l'hymen vous desirez me voir,
Et prétend que mon cœur sera content du vôtre.

CLARICE.

Quelque mal entendu nous trompe l'un ou l'autre ;
Je ne l'ai point prié de vous faire venir.

CLÉON.

Comment !

BÉLISE.

Eh ! mais, Monsieur, peut-elle en convenir ?
Contrainte par état, & fausse par décence,
Une fille jamais ne dit ce qu'elle pense ;
De Paris c'est l'usage.

CLÉON.

O l'étrange pays !

Pour moi, l'on me verra toujours tel que je ſuis.
Mon humeur vous plaira, quoique par fois mutine :
Je ne ſaurois long-tems faire mauvaiſe mine ;
Lorſque j'ai bien grondé, je demande pardon :
Avec moi, dès qu'on m'aime, on a toujours raiſon.

BÉLISE.

Certes, de vous avoir, je la crois très-heureuſe.

CLÉON.

Je veux que ma maiſon ſoit gaie & ſomptueuſe.

CLARICE.

Cet avantage-là me touche foiblement.

CLÉON.

Vous avez, je le vois, un cœur à ſentiment.
Auſſi, pour vous prouver l'excès de ma tendreſſe,
Sur vos pas, (1) comme une ombre, on me verra ſans ceſſe.

(1) Plaute a dit, *certum eſt mihi, quaſi umbra, quoquò ibis tu, te perſequi.*

Je veux, comme une ombre, vous ſuivre par-tout où vous irez.

BÉLISE.

Ne point quitter Madame ! oser le proposer !
Quelle femme, à ce prix, voudroit vous épouser !
Avec elle souvent montrez-vous sans scrupule,
Paris vous couvrira du plus grand ridicule.

CLÉON.

Qu'est-ce qu'un ridicule ? expliquez-moi cela.

BÉLISE.

Eh ! d'où venez-vous donc ? quoi ! vous en êtes là !
Loin de se conformer aux usages vulgaires,
C'est avoir les défauts ou les vertus contraires,
C'est être singulier dans toutes ses façons.

CLÉON.

Je vois que vous pourriez en donner des leçons.
Mais j'aime mes défauts, ainsi que vous, les vôtres ;
Puisqu'il faut les garder ou les changer pour d'autres,
Je m'en tiens aux premiers que j'ai trouvés dans moi.
Corriger la nature est un pénible emploi :
Sans doute elle m'a fait tel que je devois être :
Je suis bien à peu-près, je serois mal peut-être ;
Et ridicule ou non, je me suis toujours dit
Que qui veut s'embellir, très-souvent s'enlaidit.
Je renonce au talent d'être faux & frivole,

Croyez-moi, quand on est fidele à sa parole,
Vertueux, bon ami, prêt à faire le bien,
Avoir un ridicule, à mon gré ce n'est rien.
(*A Clarice.*)
Enfin, tel que je suis, comptez sur ma tendresse.
Eh quoi ! vous soupirez ! d'où naît votre tristesse ?

CLARICE.

Tout m'afflige.

CLÉON.

Pourquoi ?

CLARICE.

J'estime vos vertus ;
Mais je ne puis.....

CLÉON.

Comment !

CLARICE.

Vous dire rien de plus.

CLÉON.

La raison ?

CLARICE.

Vous laisser croire que je vous aime,
Ce seroit vous jetter dans une erreur extrême.

BÉLISE.

Madame, y penſez-vous ? ceſſez ce vain détour,
Il s'agit de l'hymen, & non pas de l'amour.

CLÉON.

Quoique, dans ce moment, d'une brûlante flamme
L'amour, en ma faveur, n'embraſe pas votre ame,
De l'allumer bientôt, j'oſe former l'eſpoir;
Pour vaincre, il nous ſuffit quelquefois de vouloir.

CLARICE.

Vous eſpérez en vain; que votre cœur m'oublie.

CLÉON.

Un autre eſt plus heureux, & ſon ſort fait envie.....
C'eſt Dorſan, je l'ai vu tournant ſur le talon,
Auprès de vous tantôt faire le papillon;
Il vouloit me gagner pour tâcher de vous plaire;
Mais vous ne l'aurez pas, j'en fais ma propre affaire.
Je voulois une femme, & c'eſt vous que je prends.
Votre tuteur, vos biens, ſont ici mes garants.
Adieu, je vais trouver Géronte, & lui bien dire
Que ce n'eſt pas de moi qu'il faut ainſi ſe rire.

SCENE VII.

CLARICE, BÉLISE.

BÉLISE.

Ce discours me confond, & ses transports jaloux
Me prouvent que j'ai lieu de me plaindre de vous.
Pour m'enlever Dorsan faire la dédaigneuse !
Je ne vous croyois pas à ce point dangereuse.

CLARICE.

Madame, ce soupçon me surprend à mon tour.

BÉLISE.

Est-il faux que Dorsan vous ait parlé d'amour ?
Quand il veut en montrer, bientôt il en inspire.

CLARICE.

Je n'en ai point pour lui, cela doit vous suffire.

BÉLISE.

Mais je prétends savoir......

CLARICE.

Dans l'état où je suis,
M'affliger, fuir le monde, est tout ce que je puis.

SCÉNE VIII.

DORSAN, BÉLISE, CLARICE.

DORSAN, *retenant Clarice dans le fond du Théâtre.*

Je vous cherche en tous lieux, retournez ſur vos traces,
Laiſſez-moi le plaiſir d'admirer tant de graces :
Je ne puis réſiſter au pouvoir enchanteur
Qu'elles ont pour jamais uſurpé ſur mon cœur.
Tous les talens de plaire ornent votre perſonne ;
Celui d'aimer vous manque, il faut qu'on vous le donne.
Permettez-moi du moins de dire à vos genoux
Qu'on n'a jamais rien vu de ſi parfait que vous.

BÉLISE, *à part.*

Ah, l'ingrat !

CLARICE.

Ce langage a lieu de me ſurprendre,
J'en ignore la cauſe & ne veux point l'entendre.
Les vœux que vous m'offrez, à Béliſe ſont dûs :
Portez-lui votre hommage, & ne m'outragez plus.

DORSAN.

Je ne vous quitte pas.

SCENE IX.

BÉLISE, LISETTE.

BÉLISE.

Il la suit, le perfide !
En lui parlant d'amour, il est presque timide ;
Je ne l'ai jamais vu si doux, si séducteur ;
Il en est amoureux, puisqu'il devient flatteur.
M'a-t-il seulement vue ? Ah ! cet affront me pique ;
J'en suis au désespoir.

LISETTE.

L'aventure est tragique.

BÉLISE.

Cette Clarice là me gêne horriblement ;
Est-elle si jolie après tout ?

LISETTE.

Oui vraîment.

BÉLISE.

Pour moi, je ne vois pas ce qui peut plaire en elle.
Que dis-tu de Damon ? il la croit infidele ;

Et le ſot convaincu qu'on lui manque de foi,
Même dans ſon dépit ne revient point à moi.

LISETTE.

Vous vouliez le tromper, & vous êtes ſa dupe.

BÉLISE.

Le public à préſent eſt tout ce qui m'occupe;
Je crains ſur tout ceci ſes ſots raiſonnemens:
Il ſçaura qu'en un jour j'ai perdu deux amans.
S'il faut que mon hiſtoire à Paris ſe publie,
Je vais à tous les yeux ceſſer d'être jolie.
Le monde eſt ainſi fait; la réputation
Dépend preſque toujours de la prévention.
Je ſuccombe à mes maux, & ne ſais plus que faire.

LISETTE.

Vous avez deux moyens de vous tirer d'affaire,
C'eſt de quitter le rouge ou de prendre un mari.
Mais parmi les amans que je vous vois ici,
Aucun ne peut vous faire un deſtin convenable.

BÉLISE.

J'ai paru dédaigner un parti très-ſortable,
Il faut y recourir; la honte & le dépit
M'y forceront, malgré tout ce que j'en ai dit.

D'un indigne refus pour effacer l'outrage,
Je n'ai plus d'autre eſpoir que dans ce mariage.

LISETTE.

Quel eſt-il ?

BÉLISE.

C'eſt Cléon.

LISETTE.

Vous le trouviez ſi ſot !

BÉLISE.

Peſez-le contre un fat, le ſot eſt le bon lot.
L'un n'eſt le plus ſouvent qu'un tyran qui nous brave;
L'autre eſt preſque toujours notre premier eſclave.
Un fat ſçait commander, mépriſer & trahir ;
Un ſot murmure envain, il ne ſçait qu'obéir.
L'un ridiculiſant les vertus conjugales,
Me forceroit de vivre avec mille rivales ;
L'autre pliant ſon ame à tous mes ſentimens,
Toujours pour ſes amis choiſira mes amans.

LISETTE.

Par vos réflexions je ſuis perſuadée ;
J'avois de cet hymen pris une fauſſe idée.

BÉLISE.

Autre obſervation, puiſqu'il faut parler net,

Si Géronte ſavoit l'hiſtoire du billet,
Ce bon-homme pourroit prendre fort mal la choſe.

LISETTE.

A cent déſagrémens ſon courroux vous expoſe.
Cet hymen vous ſouſtrait à ſon joug rigoureux,
Et vous met à l'abri de tous les coups fâcheux.

BÉLISE.

Sans doute, & dans la ſphere où Clarice eſt placée,
Dorſan, de l'épouſer n'aura pas la penſée.
Son rang ne permet pas qu'il recherche ces nœuds;
D'ailleurs il doute encor du ſuccès de ſes feux,
Et juſqu'à ce qu'il ſoit bien sûr qu'on y réponde,
Pour me quitter, Liſette, il connoît trop le monde.
Allons, n'attendons pas qu'il rompe le premier.
Je prétends qu'il en ait le dégoût tout entier,
Et je ſais le moyen de tromper ſon adreſſe.
Je vais lui reprocher ſa perfide tendreſſe:
Il ſe gardera bien de m'en faire l'aveu;
Au contraire, il voudra, pour mieux cacher ſon jeu,
Me jurer un amour auſſi long que ſa vie;
Mais le ſerment fini, moi, je le congédie,
Et l'aſſure gaîment, en termes très-précis,
D'une haine complette, & d'un très-grand mépris.

Ma vengeance eſt certaine ; un jeune fat qu'on quitte ,
N'en ſoutient point l'affront, & perd tout ſon mérite.
Va , cours chercher l'ingrat, je veux le prévenir ,
Et ne plaire à ſes yeux que pour mieux l'en punir.

(*Elle ſort.*)

LISETTE.

Par ſes expédiens cette femme m'étonne.
Pour elle j'en trompe une, & ſi douce & ſi bonne !
Contre l'or, dans ce ſiecle, un bon cœur ne tient plus.
Que je devienne riche , & j'aurai des vertus.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BÉLISE, DORSAN.

DORSAN.

Pour me gronder ainsi, de quoi suis-je coupable?

BÉLISE, *piquée.*

Vous ne m'avez rien fait, je vous trouve adorable.

DORSAN.

Mais tantôt devant moi vous lisiez un billet,
Sur lequel je n'ai pas l'esprit fort satisfait;
Devant vous, par hazard, je courtise une belle:
L'égalité des torts doit finir la querelle.

BÉLISE.

Ce billet n'étoit rien; mais vous me préférez
Des charmes qui sans vous seroient fort ignorés.

DORSAN.

A vos transports jaloux, n'est-il point de remede?

BÉLISE.

Jurez-moi que Clarice eſt laide, mais très-laide,
Que tout homme qui l'aime, eut-il mille agrémens,
Eſt un ſot, à ce prix j'en croirai vos ſermens.

DORSAN.

Comment dire cela, puiſqu'elle eſt très-jolie?

BÉLISE.

Ah perfide! achevez de m'arracher la vie.
(*A part.*) (*Haut.*)
Je vous aime à l'excès. Comme je ments! Mon cœur,
Que vous tyranniſez, ſuccombe à ſa douleur:
Par amour, par pitié, ménagez ſa foibleſſe.
D'une autre devant moi vous briguez la tendreſſe,
Vous vantez ſes appas, puis-je donc le ſouffrir?
Continuez, Monſieur, vous me ferez mourir.

DORSAN.

Vos pleurs ſont raviſſans, j'en ai bien fait répandre;
Contre les vôtres ſeuls, j'ai peine à me défendre.
Rendre bien la douleur, Madame, eſt votre lot.
Que vous m'attendriſſez! eh bien! mon dernier mot,
C'eſt que je hais Clarice.

BÉLISE, *à part.*

Il ſe rend à mes charmes

(*Haut.*)

Je vais le renvoyer; pour prix de tant de larmes,
Raſſurez mon amour. Puis-je compter ſur vous?

DORSAN.

Oui.

BÉLISE.

Vous m'aimez.

DORSAN.

Sans doute.

BÉLISE.

Eh bien! ſéparons-nous;
Je ne puis vous ſouffrir.

DORSAN.

Je m'y connois, Madame,
Vous voyez que Clarice eſt l'objet de ma flamme;
Vous en ſentez au fond le plus vif déſeſpoir,
Vous le cachez envain.

BÉLISE.

Je ne veux plus vous voir,
Redoutez ma fureur, évitez ma préſence.

DORSAN.

Je ne ſuis point ſurpris de cette violence:

D'un homme tel que moi la perte doit coûter,
Je le sais, je vous plains, mais vous pouvez compter
Que je vais être exact à vous rendre visite,
Que ma voix publîra par-tout votre mérite,
Le goût que j'eus pour vous, votre esprit, vos appas;
Tout se passera bien, ne vous allarmez pas;
Les femmes sont toujours par moi fort respectées,
Oui, Madame, & sur-tout celles que j'ai quittées.

BÉLISE.

Ah! ne vous vantez pas de m'avoir fait ce tour.

DORSAN.

Votre vivacité me prouve votre amour.

BÉLISE.

On ne peut sûrement vous haïr davantage.

DORSAN.

Votre courroux, vos pleurs, en font un témoignage.

BÉLISE.

Comment! vous y croyez! c'étoit pour vous tromper.
On sait bien que mon cœur alloit vous échapper:
Déjà même on disoit, nous voyant au spectacle,
S'il est encore aimé deux jours, c'est un miracle.

DORSAN.

Dépit, dépit tout pur ! Paris tombe d'accord
Que quand je n'aime plus, je n'ai pas tout le tort.

BÉLISE.

Je le détromperai ſur votre faux mérite ;
Tout le monde ſaura que c'eſt moi qui vous quitte ;
Qu'ennuyeux à la Ville, à la Cour importun,
Votre fatuité n'a pas le ſens commun ;
Que la moindre caillette a plus de conſiſtance
Que vous, dont tout l'eſprit n'eſt qu'un air d'importance ;
Et je ſaurai ſi bien vous décrier par-tout,
Qu'il ſera très-honteux d'avoir pour vous du goût.

DORSAN, *éclatant de rire.*

Elle eſt déſeſpérée, & fait un bruit du diable.
De cette façon là je vous trouve adorable.
Que le dépit vous ſied ! je m'en vais, car d'honneur,
Si je reſtois ici, je vous rendrois mon cœur.

SCENE II.

BÉLISE, LISETTE.

BÉLISE.

JAMAIS on ne reçut d'outrage plus ſenſible.
Que tout ce qui m'arrive, eſt incompréhenſible !
Les hommes perdent-ils, dans leur aveuglement,
Sans eſpoir de retour, l'eſprit, le ſentiment ?
Quel vertige aujourd'hui tourne toutes les têtes ?
Clarice ſans deſſein m'enleve mes conquêtes ;
Par ma faute, mes vœux ſeroient-ils traverſés ?
Serois-je trop coquette, ou plutôt pas aſſez ?

LISETTE.

Soit votre faute ou non, j'appréhende, Madame,
Pour moi, comme pour vous, la fin de cette trame.
Tout ce myſtere-ci commence à s'éclaircir,
Et je vois le nuage approcher & groſſir.

BÉLISE.

Non, te dis-je, Géronte eſt grondeur, mais facile ;
Et j'ai ſçu m'aſſervir ſon humeur difficile.

Par l'hymen ſingulier auquel je me réſous,
Il ſemble qu'à la fois j'adopte tous ſes goûts.
Ce crédule vieillard, plein d'une joie extrême,
A Cléon eſt allé me propoſer lui-même,
Sa réponſe eſt certaine, & je l'attends ici.

LISETTE.

Si Géronte ſavoit...... Madame, le voici.

SCENE III.

GÉRONTE, BÉLISE.

GÉRONTE.

CLÉON paroit fâché de n'avoir pas Clarice;
Mais vous le guérirez d'un amoureux caprice.
Quoi qu'il en ſoit, il vient d'accepter votre main,
Et veut dans ſon dépit terminer dès demain.

BÉLISE.

Dans ſon dépit! vraîment ce terme là m'étonne.
A tous vos ſentimens mon ame s'abandonne;
Mais je ne croyois pas qu'en cette occaſion,
La contrainte des goûts pût regarder Cléon.

GÉRONTE.

Que voulez-vous au fond, Madame, qu'on réponde?
Il craint le despotisme, & les airs du grand monde;
Il croit pour vos amis votre entretien très-doux,
Mais votre empire aussi, fort dur pour un époux.

BÉLISE.

Il doit être charmé qu'on le fasse connoître:
Pour dot, en l'épousant, je lui donnerai l'être.
S'il n'acceptoit ma main, qui se seroit douté
Que jamais dans Paris Cléon eût existé?
Il sera trop heureux. Mais que pense Clarice
De cet arrangement?

GÉRONTE.

Elle se rend justice,
Et sent qu'en refusant cet hymen projetté,
Il faut qu'elle renonce à la société.
Elle croit qu'un couvent la rendra plus heureuse;
Son sort est d'y passer une vie ennuyeuse.

BÉLISE.

L'amour l'engage-t-il à suivre ce projet?

GÉRONTE.

Je soupçonnois Damon de l'aimer en secret;

Mais par des questions que je viens de leur faire,
Chacun de son côté m'assure du contraire.

BÉLISE.

Je n'en doutai jamais, elle ne peut aimer,
Et, puisqu'elle le veut, laissez-la s'enfermer.

GÉRONTE.

Non, je crois que des fats ce Dorsan le modele,
En veut à ses attraits, & vous trompoit pour elle.
Cléon en est jaloux, & s'en plaint hautement.
J'apprête à ce Monsieur un joli compliment.
Je n'aime point ces gens qui vont dans les familles,
Sans jamais épouser, tourner la tête aux filles.

BÉLISE.

Je l'ai congédié, je le trouve odieux.

GÉRONTE.

Il auroit toujours dû le paroître à vos yeux.
Vous aviez pour cet homme une fort grande estime;
Grace à vous, pour toujours Clarice est sa victime.

BÉLISE.

Ce reproche est bien dur! eh quoi! vous me grondez,
Dans le tems que je fais ce que vous demandez!
Lorsque mon cœur n'a plus de desirs que les vôtres,

Vous venez m'accuſer des ſottiſes des autres
Et quand je me réſous, pour vous faire ma cour,
A former un hymen en dépit de l'amour,
Et qu'à vos volontés moi ſeule je m'immole,
Vous me direz peut-être encor que je ſuis folle !
Ai-je tort, ſi vos vœux ne ſont pas ſatisfaits ?
Je ne l'aurois pas cru... par reſpect... je me tais.

GÉRONTE.

Briſons-là ſans aigreur; il eſt tems de s'entendre:
A ces fâcheux tracas, je n'ai pas dû m'attendre.
Je retourne à Cléon pour finir tout cela;
Dans mon appartement peut-être eſt-il déjà.
Les articles dreſſés, nous irons dans le vôtre,
Et j'eſpere nous voir très-contens l'un de l'autre.

SCENE IV.

BÉLISE, LISETTE.

BÉLISE.

Enfin je ſuis vengée, elle part, & jamais
Damon ne reverra ſes prétendus attraits.
Dorſan du même coup va recevoir l'atteinte.

Voilà ce dénoûment qui te glaçoit de crainte.
Quand on a de l'adresse, on ne peut avoir tort,
Et l'on sait corriger l'injustice du sort.

LISETTE.

Clarice vient.

BÉLISE.

Je veux éviter sa présence.
Qu'elle parte, & sur-tout dis-moi ce qu'elle pense.

SCENE V.

CLARICE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Je sens quelques remords; j'ai causé son malheur:
L'intérêt, la pitié, combattent dans mon cœur:
Que ne puis-je parler?

CLARICE.

Enfin je pars, Lisette;
Au nom de l'amitié qui pour moi t'inquiete,
Assure bien Damon que, m'étant odieux,
Ce n'est que pour le fuir que je quitte ces lieux,

Sa

Sa préſence pour moi deviendroit un ſupplice,
Tu me l'épargneras.

LISETTE.

Comptez ſur ce ſervice.
Mais avouez-le-moi : vous me ferez mentir,
Car vous l'aimez encor.

CLARICE.

Du moins je vais le fuir.
Qu'ai-je fait à Damon ? quelle raiſon l'entraîne,
En un inſtant pour moi de l'amour à la haine ?
Dans ſes yeux cependant ſon amour éclatoit,
Lorſque le mien tantôt contre lui s'irritoit.
Que dis-je ! ma foibleſſe & m'égare & m'abuſe.
A-t-il ſur ce billet trouvé la moindre excuſe ?
Il oſe l'avouer, même s'en applaudir,
Et la paix dans mon cœur ne peut ſe rétablir.

LISETTE.

Vous ne pouvez donc pas vaincre cette tendreſſe ?

CLARICE.

Non, Liſette, connois juſqu'où va ma foibleſſe :
La vie eſt un fardeau que je ne puis ſouffrir,
J'aime encor un ingrat que je devrois haïr.

Depuis sa trahison, l'univers, à ma vue,
N'est qu'un désert affreux où je me crois perdue;
Loin du monde, je vais passer de tristes jours
Dont bientôt la douleur terminera le cours.

LISETTE.

Vous me percez le cœur! Qui tiendroit à vos larmes!
Vous ne méritez pas d'essuyer tant d'allarmes,
Et j'en agis fort mal quoique portée au bien.

CLARICE.

Tu pleures, qu'as-tu donc?

LISETTE.

C'est que je ne vaux rien;
Et que je m'en repens.

CLARICE.

Ah! quel trouble m'agite!
Acheve.

LISETTE.

A votre égard, oubliez ma conduite:
De Bélise je vais m'attirer le courroux;
Protégez-moi contr'elle, & que je sois à vous;
A ce prix je dis tout.

CLARICE.

Je meurs d'impatience :
Dis donc, parle, attends tout de ma reconnoiſſance.

LISETTE.

Mais Dorſan vient.

CLARICE.

Allons.

SCENE VI.

CLARICE, DORSAN, LISETTE.

DORSAN.

Ah ! daignez m'écouter.

CLARICE.

Une affaire......

LISETTE.

Je vais à Damon tout conter.

CLARICE.

Je te ſuis.

SCENE VII.

DORSAN, CLARICE.

DORSAN.

DEMEUREZ. Que vous êtes charmante!
Cléon vient de tenir un propos qui m'enchante.
Pour m'épouser, dit-il, vous refusez sa foi.
Mais puisque vous voulez ne voir, n'aimer que moi,
Pourquoi donc partez-vous sans daigner m'en instruire?
Doutez-vous de l'amour que le vôtre m'inspire?
Quand de ce sentiment vous daignez m'honorer,
Je sais que mon devoir est de vous adorer.

CLARICE.

Cléon ne connoît pas les secrets de mon ame.

DORSAN.

Mais il sçait que du moins vous approuvez ma flamme,
Puisque c'est pour moi seul qu'il se voit refusé.

CLARICE.

Sur ce point vous pourriez encor être abusé.

DORSAN.

C'eſt trop me tourmenter, il n'eſt plus tems de feindre.
En acceptant mes vœux, qu'avez-vous donc à craindre ?
Géronte en eſt inſtruit, & ſans doute par vous ;
Béliſe en eſt outrée, & Cléon très-jaloux;
A mon ami Damon j'en ai fait confidence.
A quoi ſert, dites-moi, de nier l'évidence ?

CLARICE.

Cette évidence-là n'eſt au vrai qu'une erreur :
Vous n'avez jamais eu d'aſcendant ſur mon cœur.
La ſeule indifférence eſt le bien où j'aſpire,
Et quelque choſe enfin que Cléon puiſſe dire,
Je ne veux point aimer, l'amour me fait horreur.

DORSAN.

Vous le verrez un jour ſous une autre couleur.
Vous n'uſez avec moi d'une rigueur extrême
Que pour mieux découvrir à quel point je vous aime.
De mon cœur qu'aucun nœud n'a long-tems arrêté,
Peut-être craignez-vous trop de légéreté :
Car je ne puis penſer qu'une ame bienfaiſante
Réduiſe au déſeſpoir, qui la trouve charmante.

Vous ne prétendez pas vous ſingulariſer :
Votre ſexe aime aſſez à me favoriſer :
Il daigne me donner ſouvent la préférence,
Lors même que je n'ai que de l'indifférence ;
A plus forte raiſon, quand j'ai beaucoup d'amour,
Je dois être aſſuré de trouver du retour.
Si vous me refuſez, c'eſt par délicateſſe,
Et je crois deviner l'article qui vous bleſſe.
Vous vouliez, de concert avec votre tuteur,
Dans les loix de l'hymen engager votre cœur ;
Je vais donc, ſans tarder, lui découvrir ma flamme :
C'eſt de lui que je veux vous obtenir, Madame ;
Je ſors pour le prier de hâter ce moment.

SCENE VIII.

CLARICE.

IL va me préparer quelque nouveau tourment.
Liſette ne vient point diſſiper mes allarmes !
Sans doute on me trahit, je le vois à ſes larmes.
Malgré tous mes malheurs, je bénirai mon ſort,
Si Damon amoureux vient réparer ſon tort.

SCENE IX.

CLARICE, DAMON.

CLARICE.

De vos vrais ſentimens puis-je enfin être inſtruite?

DAMON.

Madame, on nous trompoit. Par le remords conduite,
Liſette à mon amour vient de rendre l'eſpoir.
Vous doutiez de ma flamme ! aurois-je pu prévoir
Que Béliſe emploîroit une ruſe cruelle
Pour noircir à vos yeux l'amant le plus fidele ?
Mais j'ai peut-être autant à me plaindre de vous.
Pouviez-vous, m'accablant d'un injuſte courroux,
Prendre pour vous, Madame, un billet ſi coupable ?

CLARICE.

De vous perdre, Damon, j'étois inconſolable.
La perfide Béliſe a trop ſû profiter
Du trouble où ſa noirceur venoit de me jetter;
Elle a conduit ma main qui ne pouvoit écrire.
Si dans mon cœur alors vos yeux avoient pu lire,
Ils auroient vu, malgré ce qu'on vous imputoit,

Que ce que j'écrivois, l'amour le démentoit.
Mais nous nous livrons trop à l'eſpoir qui nous flatte,
Je crains que contre nous Géronte enfin n'éclate.

DAMON.

J'étois tantôt chez lui, Liſette vient en pleurs
Me demander pardon de toutes ſes noirceurs.
Mon oncle qui prétend ſavoir ce qui ſe paſſe,
La voyant parler bas, la gronde, la menace.
Moi, j'ai volé vers vous. Mais que nous veut Frontin?

SCENE X.

DAMON, CLARICE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce logis eſt troublé par un ſecret lutin.
Dorſan rit tant qu'il peut, Béliſe eſt furieuſe,
Cléon leur dit à tous, l'affaire eſt ſérieuſe;
Géronte gronde fort. Ils viennent tous ici,
Et c'eſt apparemment pour vous gronder auſſi.

SCENE XI & derniere.

DAMON, CLARICE, DORSAN, CLÉON, GÉRONTE, BÉLISE, FRONTIN.

BÉLISE.

QUOI, Damon me dédaigne, & vous trouvez étrange
Qu'étant femme & jolie, en femme je me venge!
Clarice habilement m'enleve deux amans,
Et l'on veut me contraindre à des ménagemens!
Non, non; mais en brisant le trait dont on me perce,
Je romps avec mon sexe aujourd'hui tout commerce.

CLARICE.

Madame, je ne sais......

GÉRONTE.

Damon m'a tout appris;
De tant de nouveautés j'ai lieu d'être surpris.
L'une d'une noirceur ose former la trame,

L'autre en ſecret nourrit une imprudente flamme,
Mon neveu ſe déclare aſſez haut ſon amant,
Avant d'être aſſuré de mon conſentement;
Je ſuis vraîment piqué.

DORSAN.

Souffrez que je vous diſe
Que vous n'êtes fâché que par une mépriſe.

GÉRONTE.

Pourquoi donc?

DORSAN.

De Damon l'amour n'eſt point heureux.
Accordez-moi Clarice, & couronnez mes feux.
Par-deſſus mon rival j'ai le rang, la richeſſe,
Qui donnent un haut prix à ma vive tendreſſe;
Comblez donc mon eſpoir, & daignez lui donner
Le ſalutaire avis de ne plus s'obſtiner.

CLARICE.

Vous avez de me plaire une vaine eſpérance;
Si l'on donnoit ſon cœur à la reconnoiſſance,
Cléon, n'en doutez pas, vous ſeroit préféré;
Mais le mien à l'amour eſt pour jamais livré.
Mon choix ne ſera point dicté par la fortune,

N'étant point à Damon, bien, rang, tout m'importune.

Couronner la conſtance, au mérite s'unir,
C'eſt le plus grand état que l'on puiſſe obtenir.

BÉLISE.

Grace à ſon impudence, on m'en a fait juſtice.

CLÉON.

Sa modeſtie au moins ſort enfin du ſupplice.

GÉRONTE.

Ailleurs, Monſieur aura plus de ſuccès qu'ici.

FRONTIN.

C'eſt bien dit; &, je crois, Monſieur l'eſtime ainſi.

DORSAN.

Mais oui: fort gauchement j'ai joué là le tendre;
J'étois ſot d'avancer quand je devois attendre.
Pour la premiere fois me voilà donc dupé;
Dites du mal de moi, ſi j'y ſuis ratrapé.

(Il ſort.)

CLÉON.

Le ſort punit enfin le fat.... & la coquette,
Et couronne le ſage & la femme diſcrete.

GÉRONTE, *à Clarice.*

D'avoir ce beau deſtin il n'a tenu qu'à vous:

Cléon étoit nommé pour être votre époux,
Notre commun bonheur dépendoit de ce titre,
Et de votre fortune il eſt lui ſeul l'arbitre;
Il peut vous ruiner: vous refuſez ſa main,
Retournez au couvent, c'eſt-là votre deſtin.

DAMON.

O ciel!

CLÉON.

Elle mérite un ſort plus favorable;
Dans tous ſes procédés je la trouve adorable;
En refuſant ma main ſa franchiſe paroît,
Son mépris pour Dorſan me conſole & me plaît.
Elle a choiſi Damon, ce choix eſt-il un crime?
Je ſens pour eux autant d'amitié que d'eſtime,
Uniſſez-les, Monſieur; que d'un ſi beau lien
Notre procès fini ſoit le premier moyen.
Contre tant de vertus qui brillent dans Clarice,
Faire valoir mes droits, ſeroit une injuſtice.

GÉRONTE.

J'y conſens volontiers.

DAMON.

Ah! qu'il m'eſt précieux
De tenir mon bonheur d'un cœur ſi vertueux!

CLARICE.

Si la tendre amitié peut payer ce ſervice,
Que ce lien tous trois à jamais nous uniſſe.

BÉLISE, *à Cléon.*

Et moi, je vous admire, & vous donne ma foi.

CLÉON, *à Béliſe.*

Madame, vous avez trop de talens pour moi ;
Je n'aime point le monde, encor moins les fineſſes ;
Pour d'autres réſervez toutes vos gentilleſſes.
Quoique très-ſimple & franc, je ſuis peu dupe au fond,
Mais vous en trouverez, ce minois m'en répond.

(Il ſort.)

BÉLISE.

Le ſot !

GÉRONTE.

Il a raiſon, quelle étrange folie
De vous perſuader que la coquetterie,
Défaut né de l'orgueil & de la fauſſeté,
Puiſſe être un agrément dans la ſociété !
Plus l'art en eſt adroit, & moins on le pardonne.
Quand on veut plaire à tous, on ne plaît à perſonne ;
Vous en êtes punie, & vos égaremens

Vous font perdre en un jour deux établiſſemens.
J'en ſuis fâché pour vous.

BÉLISE.

Ah ! folles que nous ſommes
De rechercher les ſoins, la tendreſſe des hommes !
Leur abandon cruel, & même leur mépris,
De notre goût pour eux ſont les uniques fruits.
Je vais dans un déſert me ſuffire à moi-même.....
Pourrai-je y vivre, hélas ! ſans ſavoir que l'on m'aime ?
Que faire, que réſoudre en cette extrêmité ?
Quoi, n'être plus de rien dans la ſociété !
Sans applaudiſſemens y reſter ignorée !
Si ce deſtin m'attend, je meurs déſeſpérée.

GÉRONTE.

Clarice, & vous, Damon, formez d'heureux liens.
De mes vieux ans, tous deux, vous ſerez les ſoutiens.
Je vois que des faux airs l'éclat ne dure guere,
Et que le vrai mérite eſt toujours ſûr de plaire.

FIN.

L'IMPERTINENT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

A MADAME

LA MARQUISE

DE POL***.

MADAME,

VOUS ne voulez point de louanges, il faut vous obéir; mais qu'il me soit du moins permis de dire que vous m'avez fait supprimer une Epître que votre refus même prouve que vous méritez. Plusieurs femmes se sont d'abord prévenues contre deux ou trois portraits qu'elles ont regardés comme une satyre de votre sexe: il suffit de vous connoître, MADAME, pour le respecter, & je me crois justifié par la permission que vous m'avez accordée de vous dédier cette Piece.

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, DESMAHIS.

ACTEURS.

DAMIS.

JULIE, maîtresse de Damis.

ROSALIE, niece de Julie.

LINDOR, amant de Rosalie.

PASQUIN, valet de Damis.

La Scene est à la Campagne dans la maison de Julie.

L'IMPERTINENT*,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

MONSIEUR Damis ſe croit un eſprit éminent;
Mais, ſi j'oſe m'en croire, il n'eſt qu'impertinent;
Et pour s'en applaudir l'eſpece eſt trop commune.
Je ne ſais quel projet il médite aujourd'hui,
Ou plutôt quel Démon contraire à ma fortune,
M'inſpira le deſſein de m'attacher à lui.

* Le Lecteur, en comparant cette Comédie avec les précédentes Editions qu'on en a données, trouvera dans le ſtyle divers changemens que M. Deſmahis avoit indiqués ſans avoir eu le tems de les exécuter. J'ai tâché dans ces changemens de conſerver ſa maniere.

SCENE II.

PASQUIN, DAMIS.

DAMIS.

TU parles ſeul, je crois ?

PASQUIN.

Je vous rendois juſtice,
Et me félicitois d'être à votre ſervice.

DAMIS.

Eh bien ! notre billet !

PASQUIN.

Il vient d'être rendu.

DAMIS.

De la part de Lindor ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

DAMIS.

A Julie !

PASQUIN.

Oui, Monſieur, à la tante, & de plus défendu
D'en parler à la niece.

DAMIS.

En effet Rosalie
Doit sur-tout l'ignorer, mais j'appréhende bien
Que par discrétion Lubin ne me trahisse,
Et qu'il ne parle trop même en ne disant rien :
La bétise nuit plus que ne fait la malice.

PASQUIN.

Monsieur, je vous ai fait observer tout cela,
Et j'ai toujours pensé cette vérité là ;
Mais moi-même, ignorant ce qu'il faut taire ou dire,
Par bonne volonté je pourrois bien vous nuire :
Dans tout ceci, Monsieur, quel est votre intérêt ?

DAMIS.

Vous êtes curieux, à ce qu'il me paroît.

PASQUIN.

Je n'en disconviens pas ; pour mieux servir mon maître,
Dans ses moindres projets, je cherche à le connoître ;
Mais j'use mon esprit en stériles efforts.
Amant depuis six mois de Madame Julie,
Votre début paroît un accès de folie ;
Loin de briser vos nœuds, le tems les rend plus forts,

DAMIS.

Bon.

PASQUIN.

Sa ſociété devient auſſi la vôtre ;
Vous n'avez pour agir que les mêmes reſſorts,
Qu'une ame pour penſer ; vous êtes l'un à l'autre
L'écho de votre eſprit, l'ombre de votre corps.

DAMIS.

Fort bien.

PASQUIN.

L'hyver entier ſe paſſe de la ſorte :
J'entends parler de nôce, & cela me tranſporte;
Arrive le printems : votre maitreſſe alors,
Ayant uniquement ſa niece pour compagne,
Abandonne Paris, vient à cette campagne
Où vous lui promettez d'être le lendemain ;
Mais au lieu de partir, marotte ſinguliere !
Cherchant l'amuſement & le cherchant envain,
Nous reſtons à Paris une ſemaine entiere.

DAMIS.

Abrege ton récit, & ſache déſormais
Qu'à jour nommé, jamais je n'arrive, jamais.

PASQUIN.

Nous arrivons enfin. Entrés dans l'avenue,
Je trouve par hasard un billet sans dessus,
Sans signature, écrit en termes ambigus;
Mais au premier aspect la main vous est connue;
La joie à chaque mot déride votre front,
Et vous vous écriez : « le hazard est fort bon !
» Ce billet sûrement s'adresse à Rosalie,
» Et les gens de Lindor l'ont sans doute perdu ».
Par vous, au même instant, ce billet m'est rendu
Pour le faire tenir à Madame Julie.

DAMIS.

Et bien ?

PASQUIN.

M'est-il permis de parler librement ?
Jugeant des autres par vous-même,
Vous soupçonnez les gens assez légérement;
Voulez-vous éprouver à quel point on vous aime ?

DAMIS.

Tu te trompes, Pasquin; moi jaloux ! point du tout;
L'importune Julie en seroit trop flattée.
Ici la convenance a plus fait que le goût :
Je venois de quitter, elle d'être quittée,

Et nous nous sommes pris, je ne sais trop comment,
Elle par vanité, moi par désœuvrement ;
Les amours aujourd'hui sont tous de cette espece.

PASQUIN.

Vous avez donc des projets sur la niece ?

DAMIS.

Le vertueux Lindor prend soin de la former ;
Quant à moi, loin de me charmer,
Sa beauté me déplaît, & son esprit m'attriste.
A parler sentiment son mérite consiste ;
Elle cherche, dit-elle, à se faire estimer.
J'en suis fort peu tenté.

PASQUIN.

Que vous êtes à plaindre !
De l'une peu tenté, de l'autre point jaloux ;
Vous ne savez donc plus ni desirer, ni craindre ?
En ce cas, j'ai, Monsieur, plus de plaisir que vous.

DAMIS.

Que tu me connois peu ! Ce tourbillon de folles,
D'esprits mal assortis, d'insectes importans,
Qui forment leur ennui de cent plaisirs frivoles,
M'en procurent de vrais presqu'à tous les instans.

Dans

Dans le monde où je vis depuis aſſez long-tems,
Trompant, ſans aucun ſoin, tant de femmes crédules,
Dirigeant à mon gré tant d'êtres végétans,
Je ſais mettre à profit juſqu'à mes ridicules.
Je m'accomode à tout, & rien ne me contraint.
Le monde eſt un tyran dont j'ai fait mon eſclave :
Du poids de ſa cenſure accablant qui le craint,
Il ſe laiſſe enchaîner par celui qui le brave.

PASQUIN.

Ainſi vos procédés ont toujours un objet :
Quel eſt ici le vôtre enfin ?

DAMIS.

Tout mon projet
Eſt dans le double ſens de la lettre importante,
Ecrite pour la niece, & rendue à la tante.

PASQUIN.

Je me rappelle bien qu'étant obſcur & court,
Ce billet peut aller à l'une comme à l'autre ;
Mais je n'en vois pas mieux quel projet eſt le vôtre.

DAMIS.

Je prétends que Julie, avant la fin du jour,
Me donne mon congé.

PASQUIN.

Vous l'obtiendrez ſans doute ;
Mais d'être ſans lien avez-vous réſolu ?
Avant de rompre ici je crois qu'il eût fallu
Vous arranger ailleurs.

DAMIS.

Tu penſes juſte, écoute :
De mon dernier ſecret, il faut te faire part.
Lucinde, cette veuve, objet de tant d'hommages,
Frivole avec les fous, ſolide avec les ſages,
Dont le cœur eſt ſans feinte & la beauté ſans fard,
Eſt le goût pour lequel j'abandonne Julie.

PASQUIN.

Mais l'amitié, Monſieur, l'une à l'autre les lie !

DAMIS.

Rompre de pareils nœuds eſt l'ouvrage d'un jour :
Va, l'amitié ſe taît dès que parle l'amour.
Tout l'embarras de cette affaire,
Pour éviter l'éclat que le dépit peut faire,
Eſt d'obliger Julie à me manquer de foi :
Il faut que je parvienne à détruire ſa flamme,
Et l'on veut qu'en ce lieu j'attende que la dame
Me faſſe la faveur d'avoir tort avec moi.
Elle vient, laiſſe-nous.

SCENE III.

DAMIS, JULIE.

JULIE.

J'ATTENDOIS que la Ville,
En plaiſirs un peu moins fertile,
Vous laiſſât me donner quelqu'un de vos inſtans.

DAMIS.

Quand je ſuis loin de vous, c'eſt l'ennui qui les file.
Mais pour jouer un rôle il faut voir tant de gens!
Vous m'eſtimeriez moins, ſi, toujours inutile,
J'étois plus maître de mon tems.

JULIE.

Et quels ſont, s'il vous plaît, les devoirs importans....?

DAMIS.

Vous m'en demandez compte ? eh ! mais cent, plutôt mille.
J'eus Dimanche un billet pour ſouper chez Moutier (1)

(1) Fameux Cuiſinier.

Avec le petit Duc & la groſſe Comteſſe.
Lundi, jour malheureux, un maudit créancier,
Automate indocile, homme ſans politeſſe,
Sous prétexte qu'il doit lui-même & qu'on le preſſe,
Me voulut, ſans délai, contraindre à le payer.
J'allai le jour ſuivant flatter un financier.
Mercredi, je courus à la piece nouvelle :
Tout le monde étoit pour, & moi je fus contr'elle.
La ſatyre embellit les plus ſimples propos,
Et l'admiration eſt le ſtyle des ſots.
Jeudi, j'eus de l'humeur, je me boudai moi-même.
Le lendemain je fus d'une folie extrême,
Floriſe s'empara de moi pour tout le jour.
Hier, à tout Paris, j'ai fait voir une veſte
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leſte,
Où la Boutrai, Paſſau, raviſſent tour-à-tour;
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

JULIE.

Votre façon d'aimer eſt tout-à-fait commode :
Tel eſt de votre tems le partage & l'emploi,
Que de huit jours à peine en eſt-il un pour moi !

DAMIS.

Que voulez-vous ? je ſuis eſclave de la mode
Au point d'en être à moi-même odieux.

A propos, Araminte a choisi tout au mieux :
C'est le discret, le modeste Valere
Qui jouit aujourd'hui de l'honneur de lui plaire,
Et, pour donner le change, elle s'offre en tous lieux
Avec certain Marquis aussi fou qu'ennuyeux ;
Mais je veux la priver des ombres du mystere.

JULIE.

Que vous importent ses plaisirs ?
Vous font-ils quelque tort, & gênent-ils les vôtres ?
Quand le cœur est rempli de ses propres desirs,
L'esprit ne songe guere à troubler ceux des autres.

DAMIS.

Ne moralisons point ; & songez qu'aujourd'hui,
Quand le public nous embarrasse,
Il faut, substituant les sots à notre place,
Pour détourner ses yeux les fixer sur autrui :
Le systême est certain. Mais, dites-moi de grace,
Dans vos tristes états que fait-on tout le jour ?
Avez-vous amené la petite Angélique ?
Et votre Comédie ? enfin dans ce séjour,
A-t-on des gens plaisans, du jeu, de la musique ?

JULIE.

N'est-ce donc point pour moi que vous venez ici ?

Votre amour n'eſt-il plus qu'une vieille habitude ?
Mais vous m'ôtez juſqu'à l'incertitude ;
Si je le voulois voir, mon ſort eſt éclairci.

DAMIS.

Au lieu de vous flatter, ſouffrez que je vous gronde
De vos vivacités ; modérez-les un peu :
Entre nous, tout cela ne prend pas dans le monde ;
Ce n'eſt point glace en moi, c'eſt en vous trop de feu.
Songez bien que de votre aveu
La réputation dépend de l'apparence :
L'air de ſe préſenter, celui de recevoir,
Le ton, l'extérieur, ſont des riens d'importance ;
Le maintien, en un mot, eſt le premier devoir,
Et l'on n'eſt en effet que ce qu'on veut paroître.

JULIE.

Bon ! dans ce ſiecle-ci, ſait-on ce qu'il faut être,
Ou plutôt ſous quel maſque on doit ſe déguiſer ?
Eſt-il rien, dans le vrai, qui ne faſſe cauſer ?
Affichez la ſageſſe, on vous trouve gothique :
Ayez une aventure, on vous en prête cent :
Enfermez-vous, on ſait comment cela s'explique :
Tenez maiſon chez vous, tout paroît indécent ;
Et le plaiſir ſur-tout n'eſt jamais innocent.

Pour obliger enfin le public à ſe taire,
Je crois que le plus sûr moyen
Eſt de le mépriſer, en ne lui cachant rien.

DAMIS.

Il peut, quand il le veut, nous forcer au myſtere;
Les plus indépendans par lui ſont aſſervis.
Nous nous en plaignons tous, mais chacun l'autoriſe;
On veut être eſtimé de ceux que l'on mépriſe.

JULIE.

Ce n'eſt point pour autrui, c'eſt pour moi que je vis.

DAMIS.

Vous apprendrez bientôt quels travers ſont les vôtres.
Ceux qui cherchent le moins à vivre pour les autres,
Sont preſque toujours ceux qu'on y force le plus.
Sur quelques faits que votre erreur ſe fonde,
L'art de diſſimuler, eſt le reſſort du monde,
Et l'équivalent des vertus.
Il maſque les vieilles querelles,
Il prête un air ſincere aux amitiés nouvelles,
L'amour même lui doit ſon plus beau coloris;
Et ſous un froid maintien cachant les tendres flammes,
Il tient lieu de ſageſſe aux femmes,
Et d'indifférence aux maris.

JULIE.

Cet art m'eſt étranger : je ne ſuis occupée,
Loin de vouloir tromper, qu'à n'être point trompée.
Juſte ou non, mal ou bien, je penſe à découvert.
Vous-même m'avez dit que toujours difficile
La fauſſeté ſouvent n'eſt qu'un vice inutile
Dont la premiere dupe eſt celle qui s'en ſert.

DAMIS.

Ce n'eſt point fauſſeté que de ſavoir ſe taire,
Et vous-même d'ailleurs êtes-vous fort ſincere?
On vous refuſe net cette qualité-là.
Envain je crie, envain je m'en offenſe,
Envain de tous côtés je prends votre défenſe,
On veut que vous ayez trente ans, & par-delà.

JULIE.

Eh! mais j'en fais l'aveu : j'ignorois, je vous jure,
Que l'on dût à trente ans employer l'impoſture,
Et qu'à cet âge il fût trop tard
Pour laiſſer parler ſa figure.
Je n'imagine point, mon amour-propre à part,
Arriver au moment, où brillant à l'écart
Dans les cercles étroits de quelque ſphere obſcure,
L'amour que l'on inſpire eſt un effort de l'art,

Et celui que l'on prend un tort de la nature :
Elle n'a point placé ſi près
La ſaiſon des plaiſirs & l'âge des regrets :
Pourquoi de votre ennui la rendre reſponſable ?
Si vous m'aimiez encor, j'aurois aſſez d'attraits ;
Si je vous aimois moins, je ſerois plus aimable :
Ce ſont vos ſentimens qui vieilliſſent mes traits.

DAMIS.

Au contraire à mes yeux vous êtes rajeunie.
Mais moi, puis-je empêcher qu'on ne vous calomnie ?

JULIE.

Plus je ſuis indulgente, & plus vous êtes fat.

DAMIS.

Nous avons toujours eu l'eſprit de notre état :
Quand on ſaiſit ce point, on eſt ce qu'on doit être ;
Ainſi reſtons-en là.

JULIE.

Malgré tous mes défauts
Et tout votre mérite, on vous fera connoître
Que vous n'êtes pas ſans rivaux.

DAMIS.

Je le crois : mais ſouvent la plus aimable femme
N'a pour fonder ſes droits que des prétentions ;

Et prenant des égards pour des transports de l'ame,
Croit voir dans tous les yeux des déclarations.

JULIE, *en lui donnant un billet.*

Je consens d'être au rang de ces femmes crédules,
Et ce billet fait foi de tous mes ridicules.

DAMIS.

Voyons.

(*Il lit le billet.*)

» L'incertitude est affreuse en amour,
» J'en veux sortir, fût-ce à mon préjudice;
» Et j'obtiendrai ma grace avant la fin du jour,
» Ou l'on prononcera l'arrêt de mon supplice ».
Je vous laisse jouir de ma confusion,
Et vous pouvez compter sur ma discrétion.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

JULIE.

Qu'il eſt impertinent ! Impoli par ſyſtème,
Il croiroit ſe manquer, en paroiſſant jaloux :
Ainſi que ſon orgueil, mon malheur eſt extrême.
Quelle fatalité ! j'eus d'abord pour époux
Un ſot qui m'adoroit, en dépit de moi-même ;
Et non moins à plaindre aujourd'hui,
J'ai pour amant un fat que j'aime malgré lui.
Mais non, cette foibleſſe avilit trop mon ame :
Mon orgueil eſt bleſſé, tout me devient permis.
Lindor me déclare ſa flamme....
Qu'il me ſerve à punir ou corriger Damis.
En ce cas, il eſt bon d'obſerver Roſalie
Et d'arrêter le cours de ſes prétentions ;
J'ai cru la deviner en vingt occaſions :
Son attente aujourd'hui pourroit être trahie.

SCENE V.

JULIE, ROSALIE.

ROSALIE.

MA tante, l'on m'apprend que Damis eſt ici :
Je croyois que Lindor devoit venir auſſi.
Il faut du monde à la campagne,
Vous ſavez que Lindor eſt doux & complaiſant.

JULIE.

J'en conviens, mais il eſt rarement amuſant :
Jamais rien que l'aiſance ou la grace accompagne,
Il peſe tous ſes mots, meſure tous ſes pas,
Rougit quand on fait ſon éloge,
Et ne parlant jamais que lorſqu'on l'interroge,
Embarraſſe toujours par ſon propre embarras.

ROSALIE.

A dire ſon avis, Damis eſt moins timide.

JULIE.

Avec trop peu d'égards, il eſt vrai qu'il décide.
Cependant il eſt né pour la ſociété :

Héros de vingt maiſons en hiſtoires fertiles,
Il ſait les rendre avec gaîté;
Il ſoutient ſes récits par ſa légéreté;
Aux vieux contes les plus futiles,
Par un vernis de nouveauté,
Il ſait intéreſſer la curioſité;
Et par une étude profonde
De tous les riens charmans qui gouvernent le monde,
Il a fait un talent de la frivolité.

ROSALIE.

Lindor a, je l'avoue, un autre caractere;
Mais ſeroit-ce un défaut que la ſolidité?

JULIE.

Peut-être vous croyez qu'il aſpire à vous plaire?
Moi, je le crois jugé par votre vanité:
Mais apprenez, ma chere niece,
Que l'homme le plus sûr en fait de probité,
En fait d'amour trompe ſans ceſſe;
Et qu'à l'égard d'une jeune beauté,
L'uſage a de tout tems preſcrit la fauſſeté,
Comme un devoir de politeſſe.

SCENE VI.

ROSALIE.

Sur l'amour de Lindor a-t-elle des ſoupçons ?
Et s'oppoſeroit-elle au bonheur où j'aſpire !
Mais profitons de ſes leçons :
Lindor a ceſſé de m'écrire ;
Peut-être qu'il trahit ſes ſermens, & mon cœur ;
Eſt-ce à moi de nommer l'amour & le bonheur ?

SCENE VII.

ROSALIE, DAMIS.

DAMIS.

Je viens vous faire part d'une choſe importante....
Mais non, je me tairai ; mon zele vous déplaît.

ROSALIE.

Un zele vrai pour moi fait un tout autre effet.

DAMIS.

Eh bien, du ſecond rang ſi vous êtes contente,

C'eſt aujourd'hui votre poſition ;
Vous n'allez qu'après votre tante,
Elle eſt votre rivale, & j'en ſuis caution.
Lindor adroitement vous trompe l'une & l'autre ;
Mais il n'a pu tromper ma pénétration ;
Je ſuis même ſurpris qu'il échappe à la vôtre.

ROSALIE.

Pour tenir ce langage, avez-vous oublié
Que je ne crois jamais aux noirceurs qu'on publie ;
Que les liens du ſang m'attachent à Julie,
Et vous, les nœuds de l'amitié ?

DAMIS.

Que parlez-vous d'amis, de parens, je vous prie ?
Des parens ne ſont bons, ou je me trompe fort,
Qu'à figurer dans une galerie ;
Sinon quand ils vous font hériter d'eux, d'accord ;
Pour l'amitié, c'eſt une duperie.
Je ſais vos préjugés. A préſent, je parie
Que vous ſacrifiez au triſte ſentiment,
Que vous ſerez conſtante aveuglément,
Et vous ferez honneur de l'être.

ROSALIE.

Oui, ſi jamais mon cœur prend un engagement,
C'eſt un tort que j'aurai, Monſieur, aſſurément.

DAMIS.

Mais, dans ce siecle-ci vous ne deviez pas naître ;
Ce n'est point-là du tout le systême du jour.
Vous prenez l'ennui pour l'amour ;
Et tandis qu'à duper tout le monde s'occupe,
Vous vous glorifiez de vouloir être dupe.
De la mode & du tems, sachez mieux profiter :
Ce n'est qu'aux cœurs usés qu'on permet la constance ;
Ce ridicule affreux a pensé perdre Hortense.
Tout dépend de bien débuter.
Il faut, & mes regles sont sûres,
Par un grand coup d'éclat commencer le roman,
Fixer l'attention, courir rapidement
D'aventures en aventures,
Augmenter l'intérêt de moment en moment,
Ensuite le filer un peu plus lentement,
De l'amour abbaisser tout doucement les aîles ;
Et, quand on croit en être à son dernier amant,
On peut crier alors contre les infideles,
Et finir par le sentiment.

ROSALIE.

Ce systême, je crois, réussit rarement;
Et les coquettes surannées

Paſſent la fin de leurs années
A rougir du commencement.
En perdant la beauté, c'eſt envain qu'une femme
Dont la conſtance eſt le dernier parti,
Cherche à fixer ſes vœux, à rajeunir ſon ame,
Elle n'inſpire plus ce qu'elle a trop ſenti.
Si, de la vanité loin d'être la victime,
Son cœur du ſentiment avoit été le prix,
L'amour la laiſſeroit dans les bras de l'eſtime;
Mais le caprice uſé l'abandonne aux mépris.

DAMIS.

Ah! vous n'avez ſur tout que de fauſſes idées.
Le mépris n'eſt qu'un mot: loin d'être dégradées
Par le nombre des faits & des événemens,
Vous ne valez qu'autant qu'on vous compte d'amans.
Tant de ſimplicité m'étonne:
A peine vos attraits ſont-ils dans le printems;
Votre eſprit eſt dans ſon automne:
Il faut le rajeunir, il en eſt encor tems.
Vous allez débuter ſur la ſcene du monde:
Chaque rôle y demande une étude profonde,
Mais le vôtre ſur-tout un jeu particulier.
Voulez-vous le ſavoir? Du langage des mines
De mots à double ſens, & d'alluſions fines

Se faire un ſtyle ſingulier ;
Avoir l'art de concilier
Une fôule d'amans qui, trompés l'un par l'autre,
Vous engagent leur cœur ſans engager le vôtre ;
Ne ſouffrir qu'aucun deux vous quitte le premier ;
D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre ;
Où l'on promet d'aller, toujours ſe faire attendre ;
Arriver en criant contre quelque importun ;
Faire ſur ſa parure une légere excuſe ;
Commencer vingt propos, & n'en finir aucun ;
Où l'on périt d'ennui jurer que l'on s'amuſe ;
Refuſer de l'eſprit à toutes les beautés ;
Uſer tout, épuiſer trente ſociétés ;
En un mot, être folle, & ſe croire jolie,
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.

ROSALIE.

Je croyois qu'il falloit, pour mériter ce nom,
Une célébrité ſur l'eſtime établie ;
Et que loin d'afficher ſa honte & ſa folie,
Il falloit ſe parer d'honneur & de raiſon.

DAMIS.

La raiſon, dites-vous ? elle n'eſt alléguée
Qu'à propos de laideur ou d'importunité ;
Dans les cercles bourgeois nous l'avons réléguée ;

Elle ternit l'eſprit, & voile la beauté.
Quant à l'honneur du ſexe, outre qu'on n'y croit
guere,
En eſt-il un réel qui dépende de vous ?
Il ne faut qu'un propos indiſcret ou jaloux,
Pour vous ravir cette chimere,
Et malheureuſement nous ne pouvons nous taire.
Si votre cœur ſe rend, le premier de nos ſoins
Eſt d'aller publier votre prompte défaite ;
Si votre entêtement nous force à la retraite,
Nous ſoutenons toujours, ſans crainte de témoins,
Que notre victoire eſt complette.
Aimez ou n'aimez pas, ſoyez prude ou coquette,
Vous n'avez rien de plus, & nous, très-peu de moins.

ROSALIE.

J'ai peu vu, mais enfin j'ai vu tout le contraire.
L'indiſcrétion même affecte du myſtere,
Et ne démontre rien qu'un cœur ſans probité.
Lorſque vous abuſez de quelque foible indice
Trop promptement ſaiſi par la méchanceté,
C'eſt impoſture ou lâcheté.
A notre égard le doute eſt même une injuſtice ;
Pour les honnêtes-gens c'eſt toujours fauſſeté :
La vertu ne croit rien ſur le rapport du vice.

DAMIS.

Et le public croit tout, excepté la vertu ;
Plus elle eſt faſtueuſe, & plus il la ſoupçonne.
Que d'un noble appareil ſon goût ſoit revêtu,
C'eſt un art ſi commun qu'il ne trompe perſonne,
Ou du moins que les ſots. Mais laiſſons tout cela.
En partageant ſon cœur, Lindor vous rend le vôtre ;
Et quand on a tant fait que d'aimer celui-là,
On en peut bien aimer un autre.

ROSALIE.

Votre ſoupçon ſur moi me ſert à réfuter
Tous ceux dont vous formez une odieuſe hiſtoire.

DAMIS.

Tenez, voici Paſquin, il peut vous atteſter
La vérité des faits.

ROSALIE.

Non, je ne puis vous croire,
Et je ne dois pas l'écouter.

SCENE VIII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Elle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître,
Et ſon cœur eſt bien loin de la tranquilité,
Elle pourra l'interroger peut-être......

PASQUIN.

De combler ſon chagrin vous ſeriez très-flatté ;
Pour moi je ne puis pas fâcher une beauté,
Et je ne ſuis pas propre à faire un petit-maître.

DAMIS.

Point de gloſe. A ton choix l'un de ces deux partis ;
Si tu dis que Lindor eſt amant de la tante,
Ma générosité paſſera ton attente ;
Sinon, de ta vertu ton dos reçoit le prix.

PASQUIN.

Quoique je ſois fort honnête-homme,
Pour héſiter, Monſieur, je ſuis trop effrayé ;
J'aime beaucoup mieux être un menteur bien payé,
Qu'un homme d'honneur qu'on aſſomme.

DAMIS.

Va, de ta probité je prends ſûr moi le ſoin.

PASQUIN.

Un incident, Monſieur, que je dois vous apprendre,
C'eſt que Lindor ici vient de ſe rendre :
J'ai, de ſon débotté moi-même été témoin.

DAMIS.

Il ſuffit, laiſſe-moi.

SCENE IX.

DAMIS.

J'AI donc trompé Julie,
J'ai rempli de ſoupçons l'eſprit de Roſalie :
Il faut à ſon amant porter le dernier coup.
Avec ſes craintes mal fondées,
Et ſes ſingulieres idées,
Lucinde, en vérité, m'embarraſſe beaucoup.
Pour un arrangement faut-il tant de myſtere?

SCENE X.

DAMIS, LINDOR.

DAMIS.

EH bon jour, Chevalier, quoi déjà de retour!
Je te croyois pour un mois à la Cour.

LINDOR.

Moi! je n'y vais jamais que pour affaire.
Je reſpire avec peine en ce brûlant climat.
N'étant point obligé d'y vivre par état,
Je n'y pourrois jouer qu'un rôle d'inutile:
Ce rôle, à ſoutenir eſt le plus difficile;
Donner ſans ceſſe, & prendre de l'ennui!
Je m'y trouve d'ailleurs d'un embarras extrême:
Je n'ai point le talent de démaſquer autrui,
Encor moins l'art de me maſquer moi-même:
Que ferois-je à la Cour?

DAMIS.

Tu ſerois en deux mots,
La dupe des méchans, & le martyr des ſots.

LINDOR.

Auſſi j'y reſte peu.

DAMIS.

J'approuve ce ſyſtême.
Mais, mon cher Chevalier, on eſt dupe par-tout;
A parer ce malheur vainement on s'applique;
Le courtiſan l'eſt de ſa politique,
L'ami de ſa franchiſe, & l'amant de ſon goût.
Tu pourrois là-deſſus conſulter Roſalie.

LINDOR.

Quel rapport, s'il vous plaît, a-t-elle à tout ceci?

DAMIS.

Non content d'être dupe, es-tu diſcret auſſi?
Ta ſageſſe, ma foi, va droit à la folie.
Ce que j'aime beaucoup de ta diſcrétion,
C'eſt que pour Roſalie elle eſt en pure perte.
Abandonne, crois-moi, ſa réputation
Au ſentiment public. Quoi! je te déconcerte?

LINDOR.

Mais encor, que dit-on?

DAMIS.

Oh! rien de poſitif.

On

On prétend qu'elle eſt fauſſe avec un air naïf,
Comme avec un air fin on te croit fort crédule ;
On dit que d'amours en amours
Sa ſenſibilité circule,
Et que ta gloire eſt d'en borner le cours ;
On l'honore d'un vice, & toi d'un ridicule.

LINDOR.

C'eſt ainſi qu'au haſard on décide toujours ;
Le babil, éternel nouvelliſte du blâme,
Dit tout, ne prouve rien, condamne ſans témoins ;
Et mille échos bruyans, dès qu'on nomme une femme,
Vont répéter le plus ce que l'on ſait le moins.

DAMIS.

Soupçonner une femme eſt riſquer peu de choſe :
On peut ſur ce point-là parier cent contre un ;
En fait d'amour, la plus ſimple en impoſe ;
Jouer les paſſions eſt leur talent commun.

LINDOR.

Il en eſt, j'en conviens, qui tendres par étude,
Coquettes par ennui, fauſſes par habitude,
Nous trompent par beſoin ; mais ſommes-nous moins faux ?

Les femmes, de nos torts empruntent leurs défauts,
Et leurs vertus ſont rarement les nôtres.
D'ailleurs ne jugeons point des unes par les autres:
Toutes n'ont pas les mêmes agrémens;
Et toutes ne ſont pas de ces femmes citées
Preſque à tous les portraits des modernes romans;
Qui toujours ſans amours & jamais ſans amans,
Peut-être rougiroient d'être plus reſpectées.

DAMIS.

Cette maniere a ſon utilité :
Le devoir d'une femme eſt de ſavoir nous plaire;
Et le fond de ſon caractere
Doit être la frivolité.
Que m'importent ſes torts, pourvu qu'elle m'amuſe!
Ils ſont tous au profit de la ſociété.
Il n'eſt point de travers que le plaiſir n'excuſe;
Et tes femmes de bien, dans leur triſte maiſon
Font d'un ennui mortel hommage à la raiſon

LINDOR.

Pour un goût paſſager que tout cela décide,
Soit; mais ſi vous cherchiez un bonheur plus ſolide,
Quel ſeroit votre choix ?

DAMIS.

Veux-tu parler d'hymen ?
Ceci mérite un profond examen.
Comme ce n'eſt jamais pour ſoi qu'on ſe marie.....

LINDOR.

Si vous ramenez tout à la plaiſanterie,
Je me tais.

DAMIS.

Tout de bon, ſur un frivole eſpoir,
Jamais je ne prendrois ma maitreſſe pour femme :
Preſque tous les objets d'une ſi belle flamme
Nous vendent le matin le repentir du ſoir.
D'ailleurs, parmi les gens aimables,
Rien n'eſt plus décrié que les hauts ſentimens.
Que dire aux femmes eſtimables ?
Que faire des époux amans ?
On les reçoit avec des complimens,
On les conduit avec cérémonie,
Et l'on ne va chez eux qu'aux grands événemens.
Ils ſont, comme tu vois, très-bonne compagnie.

LINDOR.

Ce terme prodigué ne m'en impoſe plus ;
Chacun lui donne un ſens ; &, ne vous en déplaiſe,

En définiſſant bien ce mot ou ſon abus,
La bonne compagnie eſt ſouvent la mauvaiſe,
Fouler tout à ſes pieds pour courir à l'eſprit,
Etre fat & méchant, c'eſt ici l'étiquette :
Là, par la dignité l'agrément eſt proſcrit ;
On reſpecte toujours & jamais on ne rit :
Ailleurs, à chaque mot, il faut un interprête :
Dans une autre ſociété,
C'eſt aux dépens des mœurs que brille la gaîté ;
Il n'eſt rien qu'on n'admette ou qu'on ne puiſſe
exclure.
La multitude enfin, pour fixer le bon ton,
Juge des hommes par le nom
Et des femmes par la figure.

DAMIS.

On ne t'a pas donné de juſtes notions ;
Tu prends pour les reſſorts les décorations.
Je veux te voir un jour avec ce beau ſyſtême,
Las de ta Pénélope, encor plus de toi-même,
Trouver ton châtiment dans les plaiſirs d'autrui,
Et victime de la conſtance,
Ne plus ſentir ton exiſtence
Que par les regrets & l'ennui.

Je te laiſſe y penſer. Excuſe ma franchiſe,
Tu ſais que je ſuis neutre en cette affaire-ci,
C'eſt pour ton intérêt que je te parle ainſi.
Souviens-toi que l'amour ſujet à la ſurpriſe
A l'éclat d'un beau jour tout-à-coup obſcurci,
Et que le préjugé penche vers la ſottiſe.

SCENE XI.

LINDOR.

Un tel diſcours vient-il d'un zele officieux ?
Non : la tracaſſerie eſt ſon vrai caractere.
Il prend de l'amitié le voile ſpécieux ;
Mais il ne la connoît que pour la trahir mieux :
Sa plus ſimple vertu dans ſon ame s'altere.
Comment le punirai-je ?..... en devenant heureux.
Je vais trouver Julie, & ſans plus de myſtere,
La prier de m'unir à l'objet de mes feux.

SCENE XII.

LINDOR, JULIE.

JULIE, *une lettre à la main, qu'elle cache aussi-tôt qu'elle apperçoit Lindor.*

Après ce qu'on m'écrit, quoi! mon cœur délibere?
Damis peut-il encor me plaire?
Mais non, je le méprise, il n'est plus dangereux.

LINDOR.

J'allois chez vous, Madame, & je vous vois paroître.
Je vous suis attaché tout autant qu'on peut l'être;
Mais la seule amitié ne borne pas mes vœux:
Ah! je voudrois encor former de nouveaux nœuds....
Faut-il qu'en même tems, timide & téméraire,
Je craigne de parler & ne puisse me taire!

JULIE.

Vous me redoutez moins lorsque vous écrivez.

LINDOR.

Vous avez vu ma lettre?

JULIE.

Ah ! la demande est bonne !
Mais ce trouble me plaît, & n'a rien qui m'étonne.

LINDOR.

Croirai-je que vous approuvez......

JULIE.

Nous ne devons pas croire aux simples apparences:
Les preuves de l'amour fondent ses espérances.

LINDOR.

Cette condition m'assure votre aveu.
Quel bonheur ! dès ce jour je suis votre neveu.

JULIE, *à part.*

Quelle étoit mon erreur !

LINDOR.

Votre adorable niéce
Sait-elle ?.....

JULIE.

Ignorer tout, c'est son premier devoir.
Les filles, sur ce point, ne doivent rien savoir.

LINDOR.

Ah ! souffrez que cédant au transport qui me presse,
J'aille lui faire part de ma félicité.

JULIE.

Vous y pourriez trouver quelque difficulté.

LINDOR.

Quoi ! Madame, au moment....

JULIE.

Ah ! laissez-moi, de grace.

LINDOR.

Souffrez qu'à vos genoux....

(Rosalie paroît ici d'un côté du théâtre, sans être vue.)

JULIE, *en sortant.*

Je vous cede la place.

LINDOR.

Vous me fuyez en vain : je m'attache à vos pas.

SCENE XIII.

ROSALIE.

NON, Damis ne me trompoit pas.
Le perfide à mes yeux n'a pu cacher son crime ;
Ciel ! devois-je m'attendre à me voir sa victime !

Voilà donc tout le prix du plus pur ſentiment !
Un mutuel amour n'eſt jamais qu'en idée ;
Et l'illuſion d'un moment,
De mille combats précédée,
Devient un éternel tourment.
Hélas ! je doute encor qu'il puiſſe être infidele.

SCENE XIV.

ROSALIE, PASQUIN.

ROSALIE.

Viens, Paſquin, & ſur-tout dis-moi la vérité.

PASQUIN.

Je la dirois pour rien ; mais, j'en rougis pour elle,
Il faut payer la probité.

ROSALIE, *à part.*

Pour un cœur pur, extrémité cruelle !
(*Haut.*)
Prends vîte, & ſatisfais ma curioſité.

PASQUIN.

Que me demandez-vous ?

ROSALIE.

Est-il vrai que ma tante
Ait du goût pour Lindor, & qu'il en soit épris?
Est-il bien vrai, Pasquin, que tu les as surpris
Se jurant un amour.....

PASQUIN.

Oui, la chose est constante,
Vous seule l'ignorez, & même en ce moment,
Ils causent ici près très-familiérement.

ROSALIE, *à part.*

Du plus fidele amour voilà la récompense!

PASQUIN, *comptant son argent.*

Je crois qu'elle auroit pu mieux placer sa dépense.

SCENE XV.

ROSALIE, PASQUIN, JULIE, LINDOR.

JULIE, *à Pasquin.*

Dis quel est le billet que Lubin tient de toi?

LINDOR.

Réponds, & promptement.

PASQUIN.

Sans vous mettre en colere,
Considérez qu'un homme tel que moi
Ne doit point se mêler d'une pareille affaire.

LINDOR.

Dans tout ceci Damis a manœuvré.

JULIE.

Oui, j'entrevois tout le mystere.

LINDOR.

Parle, faquin, il faut que de force ou de gré
Tu rendes cette énigme claire.

PASQUIN.

Moi? je ne fais jamais d'efforts que pour me taire.

JULIE.

Vous, ma niece, restez.

ROSALIE.

Madame, à tout ceci
Je crois que ma présence est fort peu nécessaire.

JULIE.

Restez.

LINDOR, *à Pasquin.*

Dans le moment je veux être éclairci.

PASQUIN.

Sur le chapitre de ſon Maître
Un Valet doit être diſcret.

JULIE.

En voulant le cacher, il nous dit ſon ſecret ;
Mais le maître déjà s'eſt fait aſſez connoître.
(*A Paſquin.*)
Va le chercher.

PASQUIN.

Madame, il doit bientôt paroître.
Il m'avoit ordonné de l'attendre en ces lieux.

JULIE.

Oui, plus il me fut cher, plus il m'eſt odieux.
Il ignore, le fat, quel revers il s'apprête :
Je ſais, à n'en pouvoir douter,
Qu'il penſe de Lucinde avoir fait la conquête ;
Je me fais un plaiſir de le déconcerter.

PASQUIN, *à part.*

Ne l'avertiſſons point ; ſon intérêt l'exige,
Et pour le mien ſur-tout je veux qu'on le corrige.

JULIE, *à Pasquin.*

Si tu dis un ſeul mot, je ſaurai te punir.

(A Lindor & à Roſalie.)

Et vous, allez tous deux joindre la compagnie :
Sans crainte, dans l'inſtant vous pourrez revenir.

LINDOR.

Je n'attends que de vous le bonheur de ma vie.

SCENE XVI.

JULIE.

AH ! ah ! Monſieur Damis, je ſais votre projet;
Vous attendez de moi des avances de haine ;
Mais, loin de me prêter à remplir votre objet,
Je veux paroître encor reſſerrer votre chaîne.
A mes regards il vient ſe préſenter.

SCENE XVII.

JULIE, DAMIS.

DAMIS, *à part.*

JE vois Julie, allons, voici l'inſtant critique
Où tâchant poliment de l'impatienter,
Je dois chercher à mériter
Le congé le plus authentique.

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Damis ? vous paroiſſez rêveur.

DAMIS.

Madame, on l'eſt toujours lorſqu'on a le cœur tendre.

JULIE.

Me flatté-je, en croyant que c'eſt me faire entendre
Que votre rêverie étoit en ma faveur ?

DAMIS.

Vous ne vous flattez point, vous me rendez juſtice,
Vos fers à chaque inſtant me deviennent plus doux.

JULIE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Que veut dire ce ton ? Je ſens tout comme vous.

Bien loin que par le tems notre amour s'affoibliſſe,
Il ſemble augmenter chaque jour.
C'eſt la réflexion qui détruit le caprice,
C'eſt elle qui ſoutient l'amour.

DAMIS, *à part.*

Voilà qui tourne mal.

JULIE.

Vrais, tendres & fideles,
Les bons cœurs à venir nous prendront pour modeles;
Nous ſerons ſur le rang des grandes paſſions.
On n'a pas cru d'abord notre union bien sûre,
Tout paroiſſoit en nous un ſujet de rupture;
Mais nous avons prouvé que nous nous convenions.

DAMIS.

Oh! tout-à-fait, Madame!

JULIE, *à part.*

Ah! ſon trouble m'enchante.

(*Haut.*)

Je veux qu'en nos vieux ans, l'un près de l'autre aſſis,
Nous ſoyons de l'amour une image touchante,
Et que nous rappellions Philémon & Baucis.

DAMIS.

Je n'ofe jufques-là porter mon efpérance,
Et je ne réponds pas de faire le trajet.

JULIE.

Je vous entraînerai par ma perfévérance,
Et vous ferez forcé de fuivre mon projet.
Jufqu'à préfent, j'ai lieu d'être contente,
A quelque chofe près, de tous vos procédés;
Mais les torts les plus décidés
Ne m'empêcheroient pas d'être à jamais conftante.

DAMIS.

La façon de penfer eft belle...... affurément.

JULIE.

Eh bien! j'ofe prétendre à cette grandeur d'ame,
Ne méritez-vous pas de fixer une femme?

DAMIS.

Oui, quand on rougiffoit d'avouer un amant;
Mais on ne rougit plus que d'aimer conftamment.

JULIE.

Quel que foit là-deffus le préjugé vulgaire,
De vous aimer toujours je me fais une loi.

DAMIS, *à part.*

Non, je ne parviendrai jamais à lui déplaire.
Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi.

JULIE.

Comment ?

DAMIS.

Mais si l'objet d'une telle foiblesse
N'attendoit qu'un prétexte, & se mouroit d'ennui ?
Car j'en connois beaucoup de cette espece.

JULIE.

Mais, je redoublerois d'attention pour lui.

DAMIS.

Voilà précisément ce qui fait les ruptures :
En de pareilles conjonctures,
Ménager un amant, ce n'est que lui fournir
Des moyens plus flatteurs, des ressources plus sûres,
Et le plaisir malin de rompre les mesures
Que l'on prend pour le retenir.

JULIE.

J'aurois, en lui donnant un plaisir très-frivole,
Un honneur très-réel.

DAMIS.

Rien ne fait tant de tort

Que l'ennui d'un amant qui, froid comme une idole,
Ne peut à ses amis faire envier son sort :
Cela perd une femme, & l'amour qui s'endort,
Est plus humiliant que l'amour qui s'envole.

JULIE.

Je crains peu qu'un amant qui possede mon cœur,
Eprouve en mes liens le dégoût du bonheur :
Mais s'il prenoit jamais une nouvelle chaîne,
On me verroit blesser ma rivale & l'ingrat
Des traits les plus perçans que m'offriroit la haine,
Et porter le dépit jusqu'au plus grand éclat.

DAMIS.

C'est montrer au public la plus grande foiblesse,
Et faire voir aux gens que leur perte nous blesse.
Pour moi, si, répondant au billet d'aujourd'hui,
Vous admettiez Lindor à l'honneur de vous plaire,
Loin de vous réclamer & de rompre avec lui,
Je le mettrois au fait de votre caractere.

JULIE.

Ce dépit, cette aigreur me prouvent votre amour.
A vous rendre jaloux je suis donc parvenue !
Il faut vous avouer que j'étois résolue
De laisser à Lindor quelqu'espoir de retour,
Pour éprouver votre tendresse.

DAMIS.

Vous piquez ma ſincérité ;
Le billet de Lindor étoit pour votre niece,
Et par mon ordre ſeul Lubin vous l'a porté.

JULIE.

Que je vous ſais bon gré d'une telle injuſtice !
Nous n'avions l'un & l'autre employé l'artifice
Que pour nous mieux prouver notre fidélité.
De la vôtre je ſuis contente ;
Sur la mienne de même étant bien éclairci,
Vous allez voir encor que je ſuis bonne tante.

(*Au fond du théâtre à quelque Valet.*)

Que ma niece & Lindor viennent tous deux ici.

DAMIS, *à part.*

Un tel événement a bien dû me ſurprendre ;
Et loin de me flatter il doit m'humilier.
Enfin je ne ſais plus comment il faut s'y prendre
Pour ſe faire congédier.

SCENE XVIII & dernière.

JULIE, DAMIS, ROSALIE, LINDOR.

JULIE.

Approchez-vous, ma niece, & ſoyez raſſurée ;
Il ne m'eſt pas permis de blâmer votre choix,
Remerciez, Monſieur, de m'avoir éclairée ;
C'eſt par ſon bon eſprit qu'il nous unit tous trois.

ROSALIE, *à Damis.*

Se peut-il qu'à ce point mon ſort vous intéreſſe ?

JULIE.

Dans un amant chéri je vous donne un époux.
Le véritable amour n'eſt point une foibleſſe :
S'aimer eſt, ſelon moi, la premiere richeſſe,
Et s'aimer par devoir, le bonheur le plus doux.

LINDOR.

C'eſt au mien un ſurcroît de le tenir de vous.

JULIE, *à Damis.*

En vous offrant ma main puis-je faire le vôtre ?
Soupçonnez-vous encor mon cœur d'être changé ?

DAMIS.

Quoique nous ſoyons faits ſans doute l'un pour l'autre,
Sur un plus long délai je m'étois arrangé.

JULIE.

Ne peut-on pas ſavoir quel motif vous engage
A ce retardement ?

DAMIS.

Vous l'apprendrez un jour.

JULIE.

Voulez-vous de Lucinde obtenir le ſuffrage ?

DAMIS.

Pourquoi non ? l'amitié peut éclairer l'amour.

JULIE.

Vous dites vrai, Monſieur, & cette aimable veuve
Vient à l'inſtant de m'en donner la preuve
Dans ce billet dicté par ſon cœur généreux ;
Vous allez en juger, le tour en eſt heureux.
(*Elle lit.*)
« Le perfide Damis s'eſt flatté de me plaire :
» Pour vous en détacher n'ayant que ce moyen ;
» J'ai feint de n'être point ſévere,
» Et j'ai forcé mon caractere
» Pour vous détromper ſur le ſien.

» Avec vous sans éclat il cherche une rupture :
» Je vous ai ménagé l'honneur de le quitter ;
» Il m'a sacrifié certaine mignature
» Que dès ce soir je compte vous porter.
» De le trouver chez vous je serois confondue ;
» En prenant le parti de le congédier
» Vous pouvez lui signifier
» Que de ce jour pour lui ma porte est défendue ».

ROSALIE.

On ne vous gâte point dans cette lettre-là.

DAMIS.

Tous ces petits revers m'amusent, & m'animent.
Miracle ! j'ai trouvé deux femmes qui s'estiment :
La rencontre est unique, & l'on en parlera.

(Il sort.)

JULIE.

Malgré le ton railleur qu'il s'efforce de prendre,
Dupe de son esprit & de tous ses complots,
C'est sur lui seul que tombent ses bons mots.
Si les femmes vouloient s'entendre,
Les hommes les plus fins ne seroient que des sots.

FIN.

LE TRIOMPHE
DU SENTIMENT,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS.

ACTEURS.

CYDALISE.

FLORISE.

LE MARQUIS DORIMENT, } amans de Cydaliſe.

DERVILLE,

LISETTE, ſuivante de Cydaliſe.

FRONTIN, valet de Derville.

La Scene eſt chez Cydaliſe.

LE

LE TRIOMPHE
DU SENTIMENT,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin après ſix mois tu me revois, Liſette,
Du plus tendre amour animé,
Brûlant de plus de feux que je n'en allumai.

LISETTE.

C'eſt Frontin ! quel démon lui dérange la tête ?
Il déclame en hurlant.

FRONTIN.

Cruelle ! vous riez,
Tandis que dédaignant une immenſe fortune,
Je foule pour vous à mes pieds
Des beautés de Province une troupe importune.

LISETTE.

Dans quel pays, Frontin, as-tu pris ce jargon?

FRONTIN.

C'eſt en jouant la Comédie ;
De mes talens encor la province étourdie
Réclame de Frontin & le geſte & le ton.
Tout le monde admiroit mes airs de petit-maître.
As-tu pu t'y méprendre, en me voyant paroître?
Certaine allure de Seigneur......

LISETTE.

Non, tu n'en as que la fadeur.
Ton air eſt emprunté, va, je crois m'y connoître;
Tout le monde n'a pas l'art d'être impertinent.

FRONTIN.

Liſette parle jugement!
Mais ſon cœur que dit-il? eſt-il toujours le même?
Conſerve-t-il encor cette tendreſſe extrême

Dont il brûloit pour ſon amant ?

LISETTE.

Frontin, dans le ſiecle où nous ſommes,
Parle-t-on ſans rougir de ſa fidélité ?
Ce vieux travers, bafoué par les hommes,
Fait le triſte recours des femmes ſans beauté.
Ces mots d'amour conſtant, d'ardeur, de cruauté,
Ne ſont bons qu'à tromper quelque jeune imbécille ;
On ne les ſouffre plus.

FRONTIN.

Mais depuis quand ce ſtyle
Eſt-il proſcrit ici ?

LISETTE.

Depuis qu'au ſentiment
Le bon ton pour jamais a déclaré la guerre,
Et que ſans rien ſentir on prend le nom d'amant.

FRONTIN.

Liſette, oh ! pour le coup, ce froid diſcours m'atterre.
Paſſons à Cydaliſe, & parle ſans détour :
Eſt-elle du bon ton ? Mon maître, de retour,
Qui l'aime toujours à la rage,
M'envoyoit pour ſavoir ſi chez elle il eſt jour.

LISETTE.

Avant de remplir ton meſſage,
Réponds-moi : ſur quel ton vient-il parler d'amour?
Vient-il lui préſenter l'hommage
D'un cœur épris de ſes appas,
Reſpectueux, brûlant d'un feu conſtant & ſage?

FRONTIN.

De l'amour ne ſont-ce donc pas
Les termes les plus en uſage?
Et ces mots conſacrés......

LISETTE.

Sont tout-à-fait proſcrits.
Un talon rouge, en amoureux langage,
Vaut mieux lui ſeul que tous nos beaux eſprits.
De nos gens du bel air apprennez le ramage.

FRONTIN.

Mais, Liſette, dis-moi, de ce ton frélaté
Le cœur du moins n'eſt pas complice?

LISETTE.

J'aime aſſez la naïveté!
Comment dis-tu? le cœur? la mode & le caprice
Peuvent-ils s'allier à la ſincérité?

FRONTIN.

Et ſans doute ce ton ſubjugue ta maitreſſe ?
Mon Maître.....

LISETTE.

Pour Derville, un reſte de tendreſſe
Contre le préjugé ſemble la ſoutenir.
Peut-être, un peu plus tard, à ne te point mentir,
Eut-il trouvé la place priſe.
Le Marquis Doriment prend ſoin de ſon eſprit.
C'eſt un de ces mortels que le ton diviniſe,
Qu'encenſe le bel air, que le ſiecle applaudit.
Cydaliſe eſt femme, & veut plaire :
Elle eſt riche, elle eſt belle, & ton maître eſt abſent.
Jeune veuve à vingt ans eſt un morceau friand !
Elle croit le bon ton du dernier néceſſaire,
Et prend avec plaiſir leçon de Doriment.
Ce beau Marquis allie à l'eſprit le plus mince,
Le propos le plus inſenſé;
Eſclave de la mode, il morgue la province;
Sur ton maître il s'eſt exercé.
L'étiquette du jour monte toujours ſes graces;
Il joue la langueur & la vivacité.
Cydaliſe par fois ſourit à ſes grimaces,

Applaudit ſes bons mots, flatte ſa vanité.
Cependant, au fond de ſon ame,
Elle le priſe ſa valeur.
Mais je t'ai déjà dit que Cydaliſe eſt femme;
Et quoique pour Derville un vieux reſte de flamme
Semble encor brûler dans ſon cœur,
Je ne réponds de rien; le Marquis, grand parleur,
Magnifique, effronté, ſe vante ſans décence,
Et ne connoît ni loi ni bienſéance:
Du préjugé de la prudeur
Par lui les femmes revenues,
Exaltent ſes airs juſqu'aux nues:
On adopte par-tout ſon ton noble & charmant;
Cydaliſe l'écoute & ſe livre au torrent.

FRONTIN.

Avant notre départ elle étoit raiſonnable.

LISETTE.

Et le ſeroit encor; mais il eſt du bon ton
De renoncer à la raiſon.
Oui, plus on déraiſonne & plus on eſt aimable.

FRONTIN.

Mon maître trouvera ce travers effroyable.

LISETTE.

Eſt-il toujours le même ?

FRONTIN.

Oh ! rien ne l'a gâté.

Il déteſte à l'excès toute fatuité.
Amoureux ſans fadeur, aimable ſans ſyſtême,
Sage par habitude, & bienfaiſant ſans art,
Le ſentiment l'entraîne, & c'eſt du cœur que part
Tout ce qu'il dit à ce qu'il aime.
Sans trop les rechercher, il aime les plaiſirs :
Simple, tendre & naïf, ce qu'il dit il le penſe :
Libéral, mais toujours réglé dans ſes deſirs,
A ſes ſeuls revenus il borne ſa dépenſe.

LISETTE.

De ces travers, Frontin, commence à le guérir.
Un jeune homme prudent ! quel ridicule horrible !
Auprès de Cydaliſe un cœur ſimple & ſenſible !
Oh ! c'eſt d'un ennuyeux à la faire périr.

FRONTIN.

Je vois que tu n'as pas mal pris le perſifflage
Que tu dis regner dans ces lieux ;
Il gâte juſqu'au doux langage
Qu'autrefois me parloient tes yeux.

LISETTE.

Sois tranquille, Frontin, je ne ſuis que copie
De la miſérable manie
Qui ſemble poſſéder Paris :
Quoi qu'il en ſoit du cœur, ainſi que des habits,
Que le bel air l'ait ſoumis à la mode,
Je ſuis bourgeoiſe en ma méthode.
Va, Frontin, de ton cœur le mien ſera le prix :
Je veux d'un feu conſtant payer l'amour fidele.

FRONTIN.

Mon cœur avec tranſport reçoit cette nouvelle,
Et plus qu'à mon départ tu me revois épris.
Mais je vais annoncer le retour de Derville.
Ta maitreſſe......

LISETTE.

De cet emploi
Tu peux te repoſer ſur moi.
Dans ſon humeur vive ou tranquille,
Je pénétrerai mieux que toi.

FRONTIN.

Adieu, que du bon ton la ridicule rage
Ne s'empare pas de ton cœur.

LISETTE.

Quand je pourrois en prendre le langage,
Et de l'exemple & de l'uſage
L'amour ſeroit toujours vainqueur.

SCENE II.

FRONTIN.

MAINTENANT tout eſt renverſé.
Mais que m'importe à moi? Liſette m'eſt fidele;
Elle eſt tendre, conſtante & belle;
Il faut, ma foi, qu'elle ait le timbre bien placé.

SCENE III.

DERVILLE, FRONTIN.

DERVILLE.

FRONTIN, as-tu vu Cydaliſe?
Je m'impatientois.

FRONTIN.

Monſieur, Liſette dit

Que ſon humeur eſt dans la criſe,
Et qu'avant......

DERVILLE.

De l'humeur! as-tu perdu l'eſprit?
Elle n'en eut jamais; ſon heureux caractere
Des vices de ce tems a ſu ſe garantir;
C'eſt par-là qu'elle a pu me plaire.

FRONTIN.

C'eſt ce que je diſois: mais pour ſe pervertir
Il ne faut qu'un moment: par le bon ton ſéduite,
Un Marquis Doriment dirige ſa conduite.
C'eſt un homme charmant pour égayer les mœurs,
Habile à diſſiper ces préjugés gothiques
Qui jadis infectoient les cœurs;
Il eſt divin pour chaſſer les vapeurs.

DERVILLE.

Malgré tous les efforts de ſes airs frénétiques,
Cydaliſe eſt ſincere, & ce ſeroit envain
Qu'il auroit eſſayé d'ébranler ſa conſtance.

FRONTIN.

Monſieur, n'y comptez point. Oh! dans ſix mois d'abſence,
La tête d'une femme a bien fait de chemin.

DERVILLE.

Enfin je veux la voir.

FRONTIN.

Liſette

Vous annonce : ſans doute elle eſt à ſa toilette

Qui la tiendra peut-être encore quelque tems.

DERVILLE.

Ceſſe tous tes raiſonnemens ;

Je ſais bruſquer l'humeur, & rire de la mode.

Malgré le bon ton, je prétends

Qu'un amant de retour n'eſt jamais incommode.

La voici, qu'elle eſt belle !

SCENE IV.

CYDALISE, DERVILLE.

CYDALISE.

Ah ! c'eſt miraculeux !

C'eſt au plus à propos.

DERVILLE.

Mais......

CYDALISE.

Singulier, vous dis-je!

Nos arrangemens & nos vœux
Ne rouloient point ſur ce prodige.

DERVILLE.

Au tendre empreſſement qui brille dans vos yeux,
Qu'on oublie aiſément les rigueurs de l'abſence!
Je puis donc me flatter que votre impatience,
Madame, quelquefois m'appelloit en ces lieux.

CYDALISE.

Votre abſence laiſſoit un vuide
Que ne pouvoient remplir les plaiſirs les plus doux.
Je ne ſais quel trouble perfide,
Malgré moi, m'entraînoit vers vous.
Notre ſociété ſera mieux aſſortie;
A nos plaiſirs mourans vous redonnez la vie,
Ils en ſeront plus vifs & plus tumultueux,
Une troupe aimable & légere......
Oh! vous ſerez ſurpris de leur vivacité.
Sans doute, en arrivant, on vous l'aura vanté,
Ce Marquis merveilleux: doué du don de plaire,
Il fait naître par-tout les jeux & la gaîté.
Un eſprit doux, liant.....

DERVILLE.

Quelle frivolité !
A quoi tend donc, Madame, un discours si bisarre ?
J'ai cru que votre empressement
Etoit l'effet du sentiment.

CYDALISE.

Du sentiment, Monsieur ! mais, votre esprit s'égare :
Quoi ! vous me soupçonnez d'un aussi vieux travers !
Derville, en vérité, c'est me faire un outrage.
Cet être langoureux, fade, triste, sauvage,
De ces lieux, grâce au Ciel, exilé par les airs,
Sur l'aîle des ennuis a fui dans les déserts.

DERVILLE.

Eh quoi ! cette flamme si pure
Qu'allume la beauté, qu'entretient la vertu,
Ce présent, le plus cher des dons de la nature,
Dont vous fîtes souvent la touchante peinture,
Le sentiment enfin seroit-il combattu,
Banni par de faux airs, par une folle ivresse ?
Vous préféreriez donc à ma vive tendresse......

CYDALISE.

Oh ! tendresse est fort bon : c'est pour m'anéantir
Que vous tenez encor ce propos ridicule.

Vous ſentez la province, à ne vous point mentir ;
On parle là d'amour & de flamme qui brûle ;
Mais au ſein de Paris & de l'urbanité !

DERVILLE.

Ciel ! peut-on d'un abſurde uſage
Etre eſclave à ce point ! Quoi ! la fatuité
Interdit de l'amour juſqu'au tendre langage !

CYDALISE.

Non, Monſieur, mais le goût en proſcrit l'étalage.
L'amour eſt le fléau de la ſociété,
Lorſqu'il vient s'y montrer avec un ton ſauvage :
Il n'y porte les ris, les jeux & la gaîté,
Que lorſqu'il y paroît léger, vif & volage,
Careſſant chaque fleur, par aucune arrêté.

DERVILLE.

Madame, un tel amour peut faire le partage
De ces cœurs émouſſés qui ne ſentent plus rien,
Que le bonheur honteux de ſéduire.

CYDALISE.

Ah ! fort bien.
Des diſſertations ! jadis c'étoit l'uſage,
La mode en eſt paſſée : on jouit maintenant ;
On ſe livre au plaiſir, ſans rechercher ſa cauſe ;

Que ce ſoit volupté, que ce ſoit ſentiment,
Quand on le rencontre, on le prend:
Si l'on doit chercher quelque choſe,
C'eſt l'art de le rendre conſtant.

DERVILLE.

Doit-on au bien réel préférer la chimere ?
Du ton dont vous parlez vous ne connoiſſez guere
Ce plaiſir que vous vantez tant.
Autrefois l'air de la décence
Etoit l'aiguillon des deſirs ;
A peine le deſir menoit à l'eſpérance ;
Les cœurs toujours conſtans trouvoient en aſſu-
rance,
Dans ces gradations, celles des vrais plaiſirs.
En voit-on aujourd'hui la plus ſimple nuance ?
Graces à ce bon ton, l'amour n'eſt plus qu'un art,
Et la réalité diſparoît ſous le fard.

CYDALISE.

Que de faux dans cette complainte !
La décence conſiſte à ſe bien aſſortir ;
De ſes arrangemens bannir toute contrainte ;
Eviter de l'ennui la plus légere atteinte ;
D'être une prude enfin ſavoir ſe garantir,

A ce qu'on appelle ſentir
Ne pas ſacrifier des jours......

DERVILLE.

C'eſt dans la honte
Attendre juſtement le tems du repentir.
Puiſqu'ici de l'amour on fait ſi peu de compte,
Qu'un goût faux & des plus pervers
Vous fait adorer des travers
Qui bleſſent la candeur, dont la raiſon s'offenſe,
Quelques efforts qu'il doive en coûter à mon cœur,
En vous idolâtrant, je fuis votre préſence.

SCENE V.

CYDALISE.

Ah ! ah ! c'eſt tout de bon qu'il a pris de l'humeur.
Eſt-ce à moi de changer ? qu'il parte : ſa ſemonce,
Quoiqu'en termes couverts, très-clairement m'annonce
Que j'ai trop de défauts pour mériter ſes vœux.

SCENE VI.

CYDALISE, LISETTE.

LISETTE, *en entrant.*

Qu'avez-vous donc fait à Derville ?
Il s'en va, les larmes aux yeux.

CYDALISE.

Moi ! rien du tout ; c'eſt lui qui ſe rend malheureux.
La province à l'excès l'a rendu difficile ;
Il faudroit, pour lui plaire, être d'un doucereux,
D'une fadeur ! oh ! ce n'eſt point mon ſtyle.

LISETTE.

Accoutumé jadis à la ſimplicité
Qui formoit votre caractere......

CYDALISE.

Je fus ſimple, à la vérité ;
Je ne le ſerai plus, j'eſpere.

LISETTE.

Mais vous l'aimiez.

CYDALISE.

Sans doute, & l'aimerois encor
Si l'on pouvoit changer ſon eſprit trop ſauvage,
Lui donner du liant, du léger, de l'eſſor,
Adoucir ſon humeur, réformer ſon langage.

LISETTE.

De vos yeux ce ſera l'ouvrage.

CYDALISE.

Point du tout, il me fuit.

LISETTE.

Je réponds de ſon cœur:
Cette vive douleur où ſon ame eſt plongée,
Eſt la preuve de ſon ardeur;
Sa foi vous eſt encor tendrement engagée.

CYDALISE.

Tu l'as donc vu ſortir.....

LISETTE.

Accablé de douleur.

CYDALISE.

Je riois de ſa peine, & j'en ſuis affligée.
Crois-tu ſincérement qu'il pourroit pardonner?...

LISETTE.

Oui, je le crois, vous pourriez m'ordonner
D'arranger......

CYDALISE.

Je ne veux point être compromiſe.

LISETTE.

Eh! mon dieu! nous ſavons tant l'art de l'entremiſe!
Laiſſez faire, à vos pieds je vais le ramener.

SCENE VII.

CYDALISE.

CETTE fille a du zele, & ſait me deviner:
Deviner, c'eſt le mot. Oui, j'ai beau m'en défendre,
Mon cœur gronde en ſecret contre ma cruauté.
Quoi! rire des tranſports d'un amant agité,
D'une ardeur que dans lui l'on ſait être fort tendre!
Le renvoyer, d'amour, de douleur tranſporté!
Le trait eſt trop cruel: mais, devois-je me rendre,
Et perdre encor ainſi l'heureuſe liberté
Qu'il m'avoit trop bien ſu ſurprendre?
Je crois que non, & la tranquillité

Que laisse un calme heureux, offre de plus doux charmes
Que la triste félicité
Des plaisirs à la vérité
Que précedent les ris, mais que suivent les larmes.
J'apperçois le Marquis, les yeux pleins de gaîté.

SCENE VIII.

CYDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH! Madame, apprenez une heureuse nouvelle.
Il est descendu chez les morts;
J'en suis triste à périr, & sans tous ses trésors
Qui calment les accès de ma douleur mortelle,
Je l'accompagnerois dans la nuit éternelle.

CYDALISE.

Et quel est donc celui qui cause vos transports?

LE MARQUIS.

Un grand inutile de frere
Qui depuis vingt-cinq ans, malgré moi, végétoit
Au fond de sa province, avec mon triste pere,

Et qui d'un million cependant héritoit ;
Je vous offre ce bien, ſuivi d'un cœur ſincere.
Croyez que les honneurs ne changent pas les mœurs.

CYDALISE.

Oubliez-vous, Marquis, qu'une autre vous engage,
Que depuis quinze jours vos ſoins les plus flatteurs
S'adreſſent à Lucinde, & que de ſes langueurs
Etant tout occupé, je n'ai que le partage
D'un amour......

LE MARQUIS.

Oh ! c'eſt-là ſe repaître d'erreurs.

CYDALISE.

Mais Lucinde......

LE MARQUIS.

M'aimoit, je vous aime à la rage.
Si je recherche les ardeurs
De la beauté la plus ſauvage,
C'eſt pour faire un nouvel hommage
A vos charmes toujours vainqueurs.
D'ailleurs, cette Lucinde, en dépit de ſon âge,
Madame, croiriez-vous ? donne dans les fureurs.
Auprès de certaine Comteſſe
Parce que je n'étois point mal,

On joua le dépit, on me mit ſous la preſſe;
Et malgré ſon miroir, elle eut la hardieſſe
De me menacer d'un rival.

CYDALISE.

Eh ! quelle étoit cette Comteſſe,
Sujet de ſon dépit, & de votre tendreſſe ?

LE MARQUIS.

C'eſt un de ces objets dont les fers ſont briſés
Auſſi-tôt que reçus, qu'on prend par inconſtance,
Que l'on garde par contenance,
Et qui ſont toujours expoſés
A ſe voir les ſujets d'une ardeur paſſagere.
Celle-ci cependant me fut deux jours ſévere,
Mais en deux jours auſſi nos cœurs ſe ſont blaſés.
De ces feux paſſagers n'ayez jamais d'ombrage;
Qui vous voit une fois, peut-il être volage ?

CYDALISE.

Oh ! oh ! voilà du plus pur Céladon,
Lorſque pour vous gronder je m'étois arrangée :
Quoi ! deux jours ſans me voir ! c'eſt une trahiſon.

LE MARQUIS.

Vous allez me bouder ?

CYDALISE.

J'y ſerois engagée
Par plus d'une bonne raiſon ;
Car Lucinde......

LE MARQUIS.

C'étoit une diſtraction,
Un travers dont l'ennui fut la punition.
A propos de travers, ſavez-vous bien qu'Hortenſe
Vient de congédier très-inhumainement
Le frivole Valere, ivre de ſa naiſſance ;
Et, pour ne point laiſſer de lacune au Roman,
Damis, qui, prétend-on, n'étoit qu'en ſurvivance,
Entre en charge aujourd'hui ; ce fond de patience
Dont le Ciel l'a doué, donne à croire, entre nous,
Qu'elle pourroit un jour en faire ſon époux.

CYDALISE.

Son époux ! non, Hortenſe, avec trop de ſcrupule,
Paroît aux mœurs du tems avoir le goût ſoumis
Pour viſer à l'hymen, & c'eſt un ridicule
Que vous lui prêtez-là, Marquis.
Et puis, du froid Damis......

LE MARQUIS.

Madame, l'on publie

Qu'elle ſoutient déjà le triſte vis-à-vis.

CYDALISE.

Oh bon ! comme cette folie
Va détruire la frénéſie
Qu'on a d'encenſer ſes avis !

LE MARQUIS.

Qui les encenſe, je vous prie ?
Dans le fond elle a cent défauts
D'une évidence très-palpable,
Quelque lueur d'eſprit, un cœur tout-à-fait faux,
Du gauche dans les airs, un ton qui vous accable ;
Et même quelquefois elle prend l'air capable.

CYDALISE.

Je m'en étois doutée, & vous me deſſillez ;
Vous peignez d'un grand vrai.

LE MARQUIS.

Dans ſes goûts elle eſt fade,
Son langage eſt bourgeois, ſes mots entortillés.
Grace aux ſoins de Valere, elle étoit moins mauſſade,
L'art la paroît au moins d'un vernis gracieux.
Le grave Damis va la rendre à la nature.
Que ce Damis eſt ennuyeux !
Le propos languiſſant eſt peint ſur ſa figure,

Le

Le fade sentiment imprimé dans ses yeux ;
Il a le goût pédant jusque dans sa parure.

CYDALISE.

Il est vrai, j'en conviens, qu'il est d'un nébuleux,
D'un triste à rebuter.

LE MARQUIS.

Lorsqu'il frappa ma vue,
A son air glacial, à sa mine incongrue,
Je le pris pour un bronze à mettre au cabinet.
Mais Hortense le veut ; soit : changeons de sujet.
Du Dieu de Cythérée entonnant le langage,
Je veux vous parler de mes feux.
Je crois que tout de bon je vais être amoureux :
Je dis amoureux fou, car l'amour qui m'engage,
Est devenu si vif que j'en parle aux échos.
J'en suis bientôt au point de rédiger en stances
Des bergers du lignon tous les galans propos ;
Et si ma flamme augmente, intrépide Héros,
D'aller sur les chemins rompre pour vous des lances.

CYDALISE.

Je prends, comme je dois, un langage si doux.

LE MARQUIS.

Vous le trouvez donc tel ? ce soir, je suis à vous.

Les biens, le nom, l'esprit, sont les premiers chapitres
Du traité du bonheur. Agréez...

CYDALISE.

De ces titres
Vous avez raison d'être épris.

LE MARQUIS.

Vous acceptez donc mes hommages ?

CYDALISE.

Je reconnois vos avantages.
Mais un tel parti veut mûrement être pris.
Laissez-moi quelque-tems me livrer à moi-même.

LE MARQUIS.

(*A part.*)

Vous l'ordonnez ? adieu. Je vois bien qu'elle m'aime ;
Allons confidemment le dire à tout Paris.

SCENE IX.

CYDALISE.

IL eſt fou, j'en conviens, oui, mais il eſt aimable;
Et le talent de plaire eſt le dieu des talens.
Toujours vif, léger, agréable,
Par ſes plaiſirs il compte ſes momens.
Envain contre les airs la raiſon trop ſauvage
Déclame avec vivacité,
On ne plaît que par eux, & j'aime l'étalage
De ces riens inventés par la frivolité.
Mais ce preſtige heureux dont l'éclat nous abuſe,
Laiſſe notre ame vuide ; & l'on ſe dit tout bas,
Ce phoſphore éblouit, mais il n'échauffe pas.
Le Marquis, il eſt vrai, m'amuſe;
C'eſt un enchanteur, il ravit :
Mais qu'il vaut mieux ſentir ce que Derville inſpire!
C'eſt un amant, il attendrit.
L'eſprit avec l'un aime à rire,
Le cœur avec l'autre ſoupire.
Comment concilier les divers mouvemens
Que je ſens naître dans moi-même ?

Si Derville adoptoit mes goûts, mes ſentimens !
Qu'il cede ou qu'il réponde à mes raiſonnemens !
Mais un ſoupir de ce qu'on aime,
Dérange bien ſouvent le plus ferme ſyſtême.

SCENE X.

CYDALISE, DERVILLE.

DERVILLE.

MADAME, à mes empreſſemens.......

CYDALISE.

Vous voilà ! c'eſt jouer un joli perſonnage ;
M'adorer & me fuir ! dites la vérité,
J'ai donc bien des défauts ?

DERVILLE.

Ce n'eſt pas que votre ame,
Jadis le ſiege heureux de l'ingénuité,
Ait des vices du tems pris la malignité,
Mais avoir les dehors des défauts que je blâme,
C'eſt faire ſoupçonner que votre eſprit gâté,
Dans le cœur en ourdit la trame.

CYDALISE.

Quoi, toujours cenſurer ! mais que fais-je après tout ?
Suis-je la ſeule enfin que le bon ton enchaîne ?
Il faut quitter le monde ou ſouſcrire à ſon goût.
Contre le torrent qui l'entraîne,
Eſt-ce à moi de lutter ?

DERVILLE.

Non, Madame, ſuivez
Ce rapide torrent de caprice & de mode :
De vos plaiſirs bruyans témoin trop incommode,
Je pourrois vous gêner.

CYDALISE.

Mais, vous m'embarraſſez ;
Car enfin...... je ne ſais...... malgré ce ton ſévere,
Je vois bien que je vous ſuis chere,
Je vous regrette au fond, & vous m'intéreſſez.
Tenez, accordons-nous : écoutez mon ſyſtême :
J'eſpere qu'il aura votre approbation.
On ne peut être heureux, tout ſeul avec ſoi-même,
Le cœur rempli de quelque paſſion.
Toujours les ſoins & les allarmes,
Viennent empoiſonner les charmes

Les plus touchans & les plus vifs.
Le goût n'entraîne point ce fond d'inquiétude :
Des momens de transport, jamais des tons plaintifs,
Quelques plaisirs à part, un bonheur sans étude :
A ce joug-là pourrez-vous vous plier ?

DERVILLE.

La proposition devroit m'humilier,
Et vous faire rougir vous-même.
Si du monde aujourd'hui c'est l'indigne systême,
Est-ce à nous de nous y lier ?

CYDALISE.

Bon dieu ! tout vous déplaît : eh quoi ! parce qu'on aime,
Faut-il donc renoncer aux plus légers plaisirs ?
Oui, vous m'accuseriez d'une injustice extrême,
Si j'allois à mon tour contraindre vos desirs.

DERVILLE.

Ah ! je ne vois que trop que je n'ai rien à craindre !

CYDALISE.

C'est du plus singulier ! Derville, y pensez-vous ?
Ne peut-on aimer sans se plaindre,
Sans former des soupçons jaloux ?

Parce qu'on aime bien, faudra-t-il avec peine
Supporter la douceur des applaudiſſemens,
Quand on vante nos traits répondre qu'on nous
gêne,
Avoir le ton contraint des timides amans,
Sacrifier enfin les airs aux ſentimens ?

DERVILLE.

Non, le ſincere amour bien autrement s'exprime.
Inquiet, ſans être jaloux,
Comme ſur le mérite il fonde ſon eſtime,
Il met ſes plaiſirs les plus doux
A ſe faire eſtimer; il hait toute licence :
Loin de bannir la bienſéance,
Toujours modeſte en ſes deſirs,
De la contrainte même il tire des plaiſirs :
Du ton & de la mode il ne ſuit pas l'uſage,
Il nous ſubjugue malgré nous.
Même dans ce moment, malgré tout mon courroux,
Et malgré votre eſprit volage,
Je ſens qu'il m'entraîne vers vous.
Non, vous n'êtes point infidele :
Je connois votre cœur, l'exemple l'a ſurpris :
Vous êtes jeune, riche & belle,
Mais d'un ſexe ſouvent du faux-brillant épris.

Que vous êtes changée ! à la raison fidele,
Autrefois simple & naturelle,
L'art ne ternissoit point un si beau coloris.
De ceux qu'auprès de vous votre beauté rassemble,
Moins faits pour vous toucher que dignes de mépris,
Tous les airs réunis ensemble
Effleuroient votre cœur, sans fasciner vos yeux.
Mais que dis-je ? c'est trop vous faire violence,
Je vous enleve ici des momens précieux;
Madame, malgré moi, je vous rends à vos vœux.
Pouvois-je croire, hélas ! après six mois d'absence,
N'être de retour en ces lieux
Que pour vous faire mes adieux ?

CYDALISE.

Je ne les reçois point, non; demeurez, Derville.

DERVILLE.

Comment interprêter ces divers mouvemens ?

CYDALISE.

Comme vous le devez.

DERVILLE.

Mais à ce ton futile
Puis-je plier mes sentimens ?

CYDALISE.

Demeurez...... Je ne fais; mais déjà plus févere,
Il me femble que je préfere
La volupté du cœur au preftige des fens.
Je fuis bien folle au moins.

DERVILLE.

Que cet aveu fincere;
Cydalife, eft l'effet d'un heureux caractere!
Vous ne méritez point... Qu'entends-je? quel fracas!
Ah! c'eft de Doriment le bruyant équipage;
Je ne l'attendois pas fi-tôt.

SCENE XI.

CYDALISE, DERVILLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

PARBLEU j'enrage!
Quelle obftination à marcher fur mes pas!
Ma foi, c'eft excèdent: la divine Comteffe
Me fatiguoit de fes appas;
Ses yeux lançoient un torrent de tendreffe,

K v

Elle m'accabloit de ſes feux.

Oh ! tant d'amour eſt un martyre....

Mais, que vois-je ? Derville! Eh ! quel haſard heureux

Le ramene du ſombre empire ,

De la province , dis-je ? Il eſt délicieux

De venir de ſa mort détromper notre Ville.

Tu paſſois pour défunt , & dans mes vifs regrets,

J'aurois bientôt chargé l'écorce des cyprès ,

De l'épitaphe de Derville.

Du ſéjour enchanteur des tranquilles forêts

L'ennui t'a donc chaſſé ?

DERVILLE.

Lorſqu'il eſt raiſonnable,

L'homme ſe fait par-tout une vie agréable ;

Et ſi ma flamme ici n'eut hâté mon retour ,

J'adoptois la province , & ſon ton préférable

Aux airs faux & platrés de ce bruyant ſéjour.

LE MARQUIS.

Ah ! je n'attendois pas cette bruſque épigramme ,

J'en ſuis anéanti , confondu , renverſé.

Nous devons , as-tu dit , ton retour à ta flamme?

(*A Cydaliſe.*)

Il parle en amoureux.

DERVILLE.

Non, en homme ſenſé.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt encore pis. Quoi! vous ſouffrez, Madame,
Qu'il tienne devant vous ces propos indécens,
Qu'il parle ce Gaulois!

DERVILLE.

M'écarter du bons ſens!

LE MARQUIS.

Va, le bon ſens végete, & la raiſon ennuye.
Oui, tous ces êtres-là viſent à la folie,
Ils étouffent tous les talens.

DERVILLE.

Je l'avoue à mon tour, Marquis, tu me ſurprends.
J'avois cru qu'ils donnoient de l'éclat au mérite,
Qu'ils ſoutenoient les ſentimens,
Que de l'homme d'honneur ils régloient la conduite,
Qu'ils vengeoient le bon goût par les airs combattu,
Ornoient la beauté même, & paroient la vertu.

LE MARQUIS.

La vertu, n'eſt point mal : briſons-là, ta morale,
N'en déplaiſe au bon ſens que tu viens nous vanter,
Commence à m'impatienter.

Veux-tu que, timide vestale,
Aminthe aille affi.her l'air prude & précieux,
Troquer ce ton bruyant contre l'air doucereux
Que le fade Damis à tout propos étale ?
De ce Damis au reste il est bruit à la Cour,
Madame ; étiquetté d'ennui, de prud'hommie,
Il lassoit tout le monde : admirable retour !
Il s'est lassé lui-même ; il change de manie,
Du ridicule il passe au singulier.

CYDALISE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Il affiche le sentiment
Pour l'incomparable Julie.
Julie est d'un modeste à glacer tous les cœurs,
Et mise, oh pour cela ! d'une maussaderie,
Très-analogue à ses langueurs !
Où prend-elle donc ses faiseuses ?
Ses tristes falbalas, découpés en pleureuses,
Sans entente & sans goût, sont, pour les ricaneurs,
L'objet le plus bouffon.

DERVILLE.

Ah ! tu m'impatientes ;
Je ne puis m'amuser de ces nouvelles là.

LE MARQUIS.

Tant pis pour toi, Derville, oui l'on te bernera.
Quoi ! je vois les couleurs les plus inconſéquentes
Gâter l'ajuſtement de nos jeunes Marquis,
Corrompre le bon goût, affadir tout Paris,
Et je ne dirai rien ? Mais, Derville, toi-même,
Eſt-ce que tu pourrois aux uſages reçus
Ne pas ſacrifier, & ſouffrir ces abus ?

DERVILLE.

Sur cet article, mon ſyſtême
Eſt de n'en avoir point; mon tailleur me fournit,
Je le paye, & c'eſt tout: du reſte ma méthode
Eſt de chercher bien moins ce qui nous éblouit,
Ce qui t'occupe tant, que ce qui m'accommode,
Sans être ennemi de la mode,
Et ſur l'uſage du vieux tems,
Compoſer mes ajuſtemens.
Mais parce que ma diligence
D'un vernis de Martin n'aura point l'élégance,
Je n'en dormirai plus ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! dors, j'y conſens.
Quel ton provincial? Qu'en penſez-vous, Madame?

CYDALISE, *d'un air distrait.*

Oui, c'est plaisant.

LE MARQUIS.

Mais, quoi! Derville est sérieux;
Il vous lorgne en-dessous, & mille traits de flamme,
Pour voler jusqu'à vous s'échappent de ses yeux....
Vous paroissez distraite, & gardez le silence....;
Je vois entre vous deux un air d'intelligence.
Voilà qui fait tableau...... le trait seroit fatal.
A son goût perverti je passe la constance,
Mais que de votre cœur, près de six mois d'absence
Ne puissent pas encor débusquer un rival!...
Un vétéran, Madame, auroit la préférence!
Et mes prétentions......

CYDALISE.

J'aime ce que j'entends!
Sur quoi donc fondez-vous ce titre imaginaire?

LE MARQUIS.

Il est premier en date, & par-là je prétends
Que le dernier l'emporte; & puis cet air févere
Ne pourroit s'assortir à votre caractere;
Derville en conviendra peut-être avec le tems.

En attendant, il eſt certains arrangemens
Que l'on peut...... mais avant que votre cœur s'explique,
Je vais chercher Floriſe ; & bientôt de retour,
Madame, nous irons voir l'opéra du jour :
Pour en décrier la muſique
J'ai fait ma ligue, & j'ai la moitié de la Cour.
Adieu, juſqu'au revoir, couple tendre & ſincere :
Voulez-vous ramener le ſiecle de Cythere ?
Madame, je compte ſur vous :
Je ſais que je vous plais, ce n'eſt plus un myſtere ;
Nous nous convenons trop pour n'être point à nous.
Derville, n'en ſois pas jaloux.
J'ai tant de droits acquis que je dois y prétendre.
Mais tu pourras entrer dans nos arrangemens.
Nous grouperons au mieux, Derville pour le tendre,
Moi pour le ſemillant ; & quant aux ornemens,
Madame en prêtera ; mais adieu.

SCENE XII.

CYDALISE, DERVILLE.

DERVILLE.

Quoi, Madame !
C'eſt donc là ce Héros qu'on oppoſe à mes feux !
Eſt-ce par ſon eſprit qu'il a touché votre ame ?
Eſt-ce par ſon habit qu'il a fixé vos vœux ?

CYDALISE.

Ne lui trouvez-vous pas un eſprit agréable,
L'art de narrer avec vivacité ?
Son langage, il eſt vrai, peut paroître affecté,
Mais enfin ce ton là......

DERVILLE.

Ce ton eſt déteſtable.
Madame, le vrai ſeul doit être reſpecté.
Au fond vous convenez de ſes airs peu ſolides.

CYDALISE.

Mais l'uſage......

DERVILLE.

C'eſt un de ces eſprits perfides
Qui ne tirent jamais leur éclat emprunté
Que de notre malignité.

CYDALISE.

Qu'importe ! cet eſprit amuſe,
Et ſur tout ce qu'il touche il répand l'enjoûment.

DERVILLE.

Ce n'eſt pas lui qui plaît, votre cœur vous abuſe.

CYDALISE.

Mon cœur, dites-vous ! Quoi ! quand d'un engagement.....

DERVILLE.

Oh ! ce n'eſt pas là mon idée.
Mais le ſexe, dit-on, peche un peu par le cœur.
Sur des charmes rivaux, par l'envie obſédée,
Une femme aime aſſez le langage impoſteur
D'un petit maître ſatyrique :
Ce n'eſt point votre cas, mais un fat eſt menteur :
De la ſcandaleuſe chronique
Il ſe fait le Héros, on le croit, on ſe pique,
On ſe l'arrache enfin ; tantôt par vanité,
On veut en priver cent rivales ;

Et tantôt par malignité,
On veut avoir l'auteur des fatyres fatales
Dont fouvent pour foi-même on craint la dureté.

CYDALISE.

C'eft-à-dire, en deux mots, qu'ayant beaucoup à
craindre,
J'évite, en l'arrêtant, le trait prêt à partir.

DERVILLE.

Croyez que.....

CYDALISE.

Mon deffein n'eft pas de vous contraindre.
Mais à quoi ces propos peuvent-ils aboutir ?
Du monde voulez-vous bannir la raillerie ?
C'eft tems perdu, Monfieur ; puis, la plaifanterie
N'eft que pour l'honneur des bons mots ;
D'ailleurs peut-on tout voir & garder le filence,
Louer des airs manqués, applaudir à des fots ?

DERVILLE.

Les défauts qu'en tout lieu fronde la médifance,
Nous fauvent-ils de nos propres défauts ?
Des appas fanés, quoi qu'on penfe,
En déchirant autrui, n'en feront pas plus beaux.
Enfin la médifance & m'irrite & me bleffe ;

Tout homme qu'elle attaque, a des droits ſur mon
cœur :
Oui, je la haïrois, fût-ce dans ma maîtreſſe ?

CYDALISE.

Derville, y penſez-vous ? eh quoi, votre fureur
Oſe s'en prendre à moi ?

DERVILLE.

Que dites-vous, Madame ?
Quoi! ſous ce nom heureux, avez-vous reconnu?...

CYDALISE.

Vous êtes-vous, Monſieur, vous-même ſouvenu
Qu'ici tantôt j'étois l'objet de votre flamme.

DERVILLE.

Ah ! ne retenez point un aveu ſi charmant;
Je ne puis me bercer d'une vaine chimere ;
Mais vos yeux s'ouvriront ſans doute, & promptement
Vous reviendrez au ſentiment.
Du reſte, pardonnez une vertu ſévere
Qui s'exprime trop librement,
Je la puiſai jadis dans votre caractere.

CYDALISE.

Oui, Derville, mon cœur fut fait aſſurément....

Mais Florise paroît, sortez pour un moment;
Elle est folle à l'excès & pourroit vous déplaire.

DERVILLE.

Quoi, vous croyez !......

CYDALISE.

Sortez.

(*Derville sort.*)

SCENE XIII.

CYDALISE, FLORISE, LE MARQUIS.

FLORISE, *au Marquis.*

C'EST-LA l'homme à transports !

LE MARQUIS.

Lui-même !

FLORISE.

Ah ! confirmez, Madame, je vous prie,
Un récit du Marquis; j'en suis toute ébahie.
Il dit qu'un frere aîné, descendu chez les morts,

Le rendant poſſeſſeur d'une fortune immenſe,
Vous comblerez ainsi son espérance!
Il vous offre ſa main, & que vous l'acceptez.

CYDALISE.

Quoi, Marquis, vous oſez !......

LE MARQUIS.

Eh bien ! de vos bontés
Quel grand mal eſt-ce donc qu'elle ſoit informée ?

FLORISE.

Sur ma diſcrétion êtes-vous allarmée ?

CYDALISE.

Floriſe, vous croyez......

FLORISE.

Que l'on doit l'aſſurer......

LE MARQUIS.

Qu'un feu que j'allumai ne peut s'évaporer,
N'eſt-ce pas ? vous voyez que l'on vous ſait com-
prendre.

CYDALISE.

Mais je ne prétends pas......

LE MARQUIS.

Oh ! ſi fait, prétendez;
Vous avez ſur mon cœur les droits les mieux fondés.

FLORISE.

A des propos ſi doux peut-on ne pas ſe rendre ?

CYDALISE.

Mais enfin, tous les deux, daignerez-vous m'en-
tendre ?
Je puis vous aſſurer qu'il n'eſt rien de plus faux
Que cet hymen duquel le Marquis vous régale,
Quoique devant mes yeux chaque jour il étale
L'éclat des ſuccès les plus beaux.
Sur le choix d'un époux, pour finir en deux mots;
Mon ame encor eſt indéciſe.

LE MARQUIS.

Derville eſt-il l'objet qui peut la décider ?

FLORISE.

Marquis, un tel propos peut-il ſe haſarder ?
D'un homme à ſentiment elle ſeroit épriſe !

CYDALISE.

Et quand cela ſeroit ?

FLORISE.

J'en ſerois très-ſurpriſe.
Vous connoiſſant du goût, je n'imagine pas
Qu'un homme de ſa trempe ait pour vous des appas.

CYDALISE.

Pour pouvoir bien juger, lorſqu'on ridiculiſe,
Il faut au moins connoître, & le connoiſſez-vous?

FLORISE.

Non, mais on me l'a peint un eſprit aſſez mince,
Toujours doué d'un ton qui tient de l'aigre doux,
L'abord dur, l'air bourgeois, & ſanté de province
A blaſer nos neveux & nous enterrer tous.

CYDALISE.

L'auteur de ce portrait n'a peint que des chimeres,
Et la vérité les dément.
Je devine à-peu-près d'où partent ces miſeres.

LE MARQUIS.

Cet air dédaigneux & mordant
Jette dans mon eſprit d'aſſez vives lumieres.
L'accuſé nous eſt cher, lorſqu'avec tant d'aigreur
On répond à l'accuſateur.

CYDALISE.

Je ne m'en défends point, j'ai pour lui de l'eſtime;
C'eſt le moindre tribut qu'on doit à la vertu.
Je regarderois comme un crime.....

FLORISE.

De l'estime ? on comprend.

LE MARQUIS.

Oh ! j'en suis abbattu.

FLORISE.

Moi, j'en ai mal au cœur ; sur le tendre Derville,
Marquis, il nous faudroit, en style langoureux,
Pour plaire à Cydalise entonner une idylle :
Nous y répandrons tant de feux,
De tendresse, d'amour, de chaînes, de martyre !
Vous serez Coridon, ou bien le beau Daphnis ;
Cydalise sera la fidele Thémire.
Pour moi, je suis Amarillis ;
Je conduis mes troupeaux jouant sur l'herbe molle :
Vous m'appellez, je vous entends, je vole ;
Le jeu s'anime, & vous enflez vos tons.

LE MARQUIS.

Mais où sera la scene ?

CYDALISE.

Aux petites maisons.

LE MARQUIS.

L'idée est plaisante.

CYDALISE.

CYDALISE.

Elle eſt folle.
Mais eſt-ce ſur Derville aſſez s'être égayé ?
Et de votre langue critique,
Aura-t-il bientôt eſſuyé
La fin de ſon panégyrique ?

FLORISE.

Le ſujet eſt fort ample, & prête à l'orateur :
D'ailleurs, quel eſt l'objet qu'ici l'on tympaniſe ?
Un homme tout au plus connu par ſa langueur,
Et qu'on dit même faux, ſous un air de franchiſe

SCENE XIV.

CYDALISE, FLORISE, DERVILLE *dans le fond*, LE MARQUIS.

CYDALISE.

OH ! je réponds de ſa candeur.

LE MARQUIS.

Moi, de ſon froid mortel.

FLORISE.

Et moi, de ſa fadeur.

DERVILLE, *ſe montrant.*

Et Derville à ſon tour vient répondre lui-même
De la reconnoiſſance extrême
Qu'il a de vous trouver, chantant ſes qualités.

FLORISE.

On peut avoir chanté certaines vérités.

DERVILLE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

De ton goût condamnable
Pour la triste province où regnent les ennuis,
Nous avons d'un ton lamentable
Décrit les excès inouis.
Florise ne peut point comprendre
Qu'on existe dans des pays,
D'où le goût, les talens & les jeux sont proscrits.

FLORISE.

Ah ! parbleu je voudrois l'entendre
Nous en peindre sans fard les divertissemens ;
Mais en a-t-elle un seul ?

DERVILLE.

Peut-être de plus grands
Que n'en offre Paris.

FLORISE.

Et ces amusemens
Que vous croyez si vifs, sont......

DERVILLE.

Des femmes aimables,
Qui brillant décemment de leur propre beauté,
Ne font point un devoir de la frivolité ;

Des cœurs ſimples & francs, des hommes raiſonnables,
En un mot les plaiſirs de la ſociété ;
Un jeu dont on s'amuſe & ſans excès funeſte,
Qui, ſans tourment, délaſſant les joueurs,
Trop peu vif pour traîner après ſoi des malheurs,
Pour les intéreſſer l'eſt sûrement de reſte ;
Des dîners qui toujours ſatisfont l'appétit
Sans émouſſer le goût, où la raiſon ſourit
A tout innocent badinage,
Où l'ame paroît ſans nuage,
Où, des amis qu'il réunit,
Un plaiſir pur fait le partage.

LE MARQUIS.

On dîne donc là-bas ! de ce gothique uſage
On eſt revenu dans Paris.
La nuit eſt faite pour la table,
Le grand jour offuſque les ris.
Le ſouper eſt le nœud de ce qui vit d'aimable ;
C'eſt la ſcene des agrémens :
Là le tableau du monde s'ouvre,
C'eſt dans ce tableau qu'on découvre
Les plus ſecrets événemens ;

C'est là que l'aimable folie
Préside aux plus légers propos ;
Libre, féconde, la saillie
Part, vole, frappe & multiplie
Ces feux vifs, pétillans, du choc des ris éclos.
Oui, là tout s'embellit, tout devient agréable ;
Des flambeaux la douce clarté
Ajoute encor à la beauté
Ce clair obscur inimitable,
Cet heureux adoucissement
Que mon pinceau ne peut rendre que foiblement.

FLORISE.

Malgré ce que Derville pense,
Ah ! que c'est peindre avec aisance !
Mais, au vrai, vous groupez avec facilité.

CYDALISE.

Doriment, vous peignez avec beaucoup d'adresse.
Je ris de la vivacité
De votre touche enchanteresse ;
Mais de Derville encor j'aime mieux la sagesse.
Mon esprit s'accommode mieux
D'un pinceau, quoique sérieux,
Qui trace la vérité pure,
Que d'un peintre plus gracieux

Dont la trop riante peinture
Veut ſurprendre mon cœur & faſciner mes yeux,
En peignant la chimere au lieu de la nature.

FLORISE.

Vous penſez faux au moins, c'eſt moi qui vous le dis.

LE MARQUIS.

Mon dieu ! n'en ſoyez point ſurpriſe :
Le peintre plaît à Cydaliſe ;
Lorſque le peintre plaît, le portrait eſt exquis.

DERVILLE.

Je n'oſe me flatter d'une ſi douce idée.

LE MARQUIS.

Pourquoi non ? ſi tu veux que je t'ouvre mon cœur,
Je la croirois en ta faveur
Dans très-peu de tems décidée,
Si, par bonheur pour moi, ton air ſombre & grondeur
Ne la rebutoit point, & ne lui faiſoit peur.

DERVILLE.

Eh ! la raiſon......

LE MARQUIS.

Eſt un de ces êtres ſéveres
Auxquels on immoloit jadis ;

Mais aujourd'hui de ces chimeres
Le peuple ſeul peut être épris.
Cependant on prétend qu'elles ont quelque prix
Pour ces hommes atrabilaires
Dont la foibleſſe encor eſt de croire aux eſprits.

DERVILLE.

Ecoute, Doriment, pardonne à ma franchiſe ;
Dès notre enfance unis, j'ai vu, non ſans chagrin,
Que des vices du tems tu ſuçois le venin.

LE MARQUIS.

Par la façon d'agir que la mode autoriſe,
Peut-être je ſaurai m'attacher Cydaliſe.
Au bonheur de la poſſéder,
J'aſpire comme toi ; nous ſommes dans la criſe :
J'étois même venu, quand j'ai trouvé Floriſe,
Pour tâcher de la décider.

DERVILLE.

Madame, à votre arrêt je ſouſcrirai ſans peine.
S'il eſt contraire à mon rival,
La mort ſeule pourra détruire notre chaîne ;
Mon cœur vous en répond ; & s'il m'étoit fatal,
Je le reſpecterois : le Marquis peut vous plaire,
Il a mille talens, un liant caractere ;

Mais je le crois peu propre à fixer votre cœur.
Dans ſon humeur vive & légere,
Il fait conſiſter le bonheur.
Il vous aime aujourd'hui, je le crois; mais la mode
Dont eſt eſclave Doriment,
Condamne dans l'époux les tranſports de l'amant

LE MARQUIS.

Cydaliſe ſans doute adopte ma méthode.

FLORISE.

J'en ſuis très-sûre, & j'en ferois ſerment.

LE MARQUIS.

Un époux amoureux ! quoi de plus aſſommant !
L'amour n'eſt qu'une fantaiſie ;
Le deſir bien ſouvent le change en frénéſie ;
Mais quand l'hymen paroît, le preſtige s'enfuit :
Ce Dieu dans peu de jours diſſipe notre yvreſſe,
Il éteint plus de feux qu'un ſiecle de tendreſſe
N'en avoit peut-être produit.
L'amour meurt avec l'eſpérance ;
Que reſte-t-il ? la complaiſance
Maſque le dégoût qui le ſuit.
Je brûle d'une vive flamme,
J'attends de vous le même amour ;

Mais s'il se refroidit, je vous jure, Madame,
De vous éviter dès ce jour;
Et si, par la même inconstance,
Mon amour s'éteignoit, promettez-moi d'avance
De me laisser aussi tranquille à votre tour.
Complaisans l'un pour l'autre, ennemis de la gêne,
Chacun de son côté cherchera ses plaisirs;
Cent fois nous verrons rompre & nouer notre chaîne,
Sans jamais de l'hymen devenir les martyrs.
Du reste, je vous offre un sort digne d'envie;
J'aurai soin de mêler à vos amusemens
La plus brillante compagnie,
Mais je n'y paroîtrai jamais à contre-tems.
Dans un hôtel superbe, un nombreux domestique
Sans cesse étudira vos goûts.
Je serai l'ennemi de ces maris jaloux,
Tirans du sexe, imbus du préjugé gothique
Qu'on ne peut trop veiller sur la fragilité.

CYDALISE.

Oh! Marquis, arrêtez; votre tableau m'enchante,
Il amuse ma vanité,
Et mon esprit en est flatté;
Mais il n'offre à mon cœur aucun trait qui le tente.

FLORISE.

Tant pis pour votre cœur, il a le goût gâté ;
Ecoutez votre esprit, il me plaît davantage.

DERVILLE.

Je ne puis point offrir de trésors à vos yeux,
Madame, vous n'aurez qu'un commode équipage,
Un domestique peu nombreux,
Une aisance sans étalage.
J'espere de grands biens, mais je n'y compte pas;
Et je crois que cet avantage
Est au-dessous de vos appas.
Je vous offre un cœur tendre, éloigné de la feinte,
Qui, non moins ennemi des soupçons furieux
D'un jaloux qui se fait un devoir de sa crainte,
Que des tristes dédains d'un époux odieux,
Saura de nos liens bannir toute contrainte,
Entretenir ma flamme, & prévenir vos vœux.
Vous me connoissez, Cydalise,
Ma bouche dit que j'aime, & mon cœur le ressent;
Et lorsque je vous peins un feu tendre & constant
Le sentiment s'exprime; avec trop de franchise,
De vos erreurs tantôt j'osai vous accuser,
Peut-être avec aigreur vous en ai-je reprise,
Je ne prétends pas m'excuser.

Votre eſprit ſeul étoit coupable,
Je blâmois des erreurs & non pas des défauts,
Votre cœur n'en eſt point capable.
J'ai voulu vous guérir des preſtiges nouveaux
De ce bon ton moderne & de cet eſprit faux.
Réfléchiſſez de grace, & ſongez qu'une femme,
Par un heureux retour, fait honneur à ſon ame.
Quand l'amour la guérit de toute illuſion,
On traite de vertu ſa ſage paſſion.
Que vois-je? interdite, confuſe,
Vous rougiſſez.

CYDALISE.

Non, c'eſt mon cœur,
Qui, malgré ma fierté, plaide en votre faveur.
Oui, ce cœur en ſecret m'accuſe;
Je l'ai trahi, Derville, & je veux le venger:
Je vous livre ma main, ma fortune, ma vie;
J'abjure mes faux goûts, je vous les ſacrifie.

LE MARQUIS.

Ce projet eſt-il vrai?

CYDALISE.

Rien ne peut le changer.
Du bonheur le plus pur, ſource vive, doux gage,

Sentiment ! de mon cœur ſois toujours le partage ;
L'yvreſſe où tu viens me plonger,
Eſt un préſent du Ciel que je dois à Derville.

DERVILLE.

Il s'exprimoit en vous, malgré le ton futile.

LE MARQUIS.

Madame, en vérité, j'eſpérois qu'aujourd'hui
Vous auriez préféré le plaiſir à l'ennui.

CYDALISE.

Le ſeul plaiſir réel eſt le nœud qui m'engage ;
De l'amour vertueux le bonheur eſt l'ouvrage.

LE MARQUIS.

Pour lui, de votre part ce doucereux langage
Ne ſied pas, je le dis, dût-il en enrager !
Que Floriſe en décide.

FLORISE.

Eh ! ſi l'on doit juger
D'un réciproque amour par tant de doléance,
Moi, je vois bien entr'eux certaine convenance.

LE MARQUIS.

Mais ils ſe laſſeront d'un amour ſérieux.

FLORISE.

On doit le préſumer ; il eſt très-vraiſemblable
Qu'ils s'ennuîront à périr tous les deux,
Ce ſera cependant un ennui reſpectable.

LE MARQUIS.

Sans plaiſanter, ne ſeroit-ce pas mieux
Qu'on m'accordât ce que je puis prétendre ?
(*A Cydaliſe.*)
Pour vous, de vingt beautés j'ai dédaigné les vœux ;
Comme Derville, je ſuis tendre ;
J'ai ſoupiré huit jours du ton le plus piteux,
Et par fois je me trouve un ſentiment perfide
Qui m'étouffe.

FLORISE.

Oh ! vos droits ſont très-bien établis.

CYDALISE.

Non, vous n'êtes point fait pour un amour ſolide ;
Mais, croyez-moi, ſoyons amis ;
En voyant ma flamme ſincere,
Vous changerez de caractere.
Et nous, Derville, allons, aux yeux de l'univers,
De la frivolité commencer la ſatyre.

LE MARQUIS.

Mais, votre hymen va faire rire ?

DERVILLE.

Qui ! des femmes ſans honte & des eſprits pervers ;
Viens, ſuis-nous.

CYDALISE.

Quant à vous, imitez-moi, Floriſe.
Si l'exemple vous peut arracher au torrent,
Vous ſentirez votre mépriſe,
Et vous éprouverez, malgré l'entêtement,
Qu'il n'eſt de vrais plaiſirs que dans le ſentiment.

FIN.

FRAGMENS
DE
L'HONNÊTE-HOMME,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTEURS.

MONCADE, l'Honnête-homme.

DORIMONT.

HERMINIE, femme de Dorimont.

LUCILE, fille de Dorimont & d'Herminie.

VALERE *ou* le jeune COMTE, amant de Lucile.

LA VICOMTESSE, sœur de Dorimont.

LE MARQUIS, homme important.

ARISTE, faux Philosophe.

La Scene est à Paris dans la maison d'Herminie.

FRAGMENS
DE
L'HONNÊTE-HOMME,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
DORIMONT.

Que le plaisir est rare, & le chagrin fréquent !
Qu'en raisonnant toujours, l'homme est inconséquent !
Vers le piege qu'il fuit, sa prudence le mene.
Il n'est rien de plus fou que la sagesse humaine ;

Et le Ciel, quand il veut nous rendre malheureux,
Choisit un moyen sûr, c'est d'exaucer nos vœux.
Tout homme, en son ardeur plus ou moins inquiete,
Poursuit, obtient, néglige, abandonne, regrette.
Le bonheur n'est qu'un mot, à le bien définir.
De près de soixante ans, je puis me souvenir,
Et ne saurois trouver, dans ce nombre d'années,
Un jour qui m'ait fourni deux heures fortunées.
De l'état de garçon je m'étois ennuyé,
Et bientôt mon malheur fut d'être marié.
Au dégoût, une femme impérieuse & vaine
Ajoute chaque jour une nouvelle peine.
Dans ce sallon, témoin de nos débats constans,
Où nous nous querellons depuis plus de vingt ans,
Je l'ai fait avertir de vouloir bien se rendre.
Croirai-je qu'une fois elle daigne m'entendre?
Prévention, caprice & contrariété,
Telle est ma femme, encor le portrait est flatté.

(*Herminie arrive.*)

Ah! Madame, c'est vous.

SCENE II.

DORIMONT, HERMINIE.

HERMINIE.

Quelle affaire imprévue,
Si matin, me procure une telle entrevue ?

DORIMONT.

Sur ma lettre, ma sœur est partie à l'instant ;
Elle ne pouvoit mieux répondre qu'en partant.
Elle vient d'arriver, j'en reçois la nouvelle ;
L'honnêteté voudroit que vous fussiez chez elle.

HERMINIE.

Qui ? moi ! chez une femme à petits préjugés,
Qui traite ses parens comme des protégés ;
Une folle à grands airs, qui, veuve d'un Vicomte,
Du tems que je perdrois ne me tiendroit pas compte ;
Qui met si peu d'esprit au choix de ses amans !
Oh ! Monsieur, je l'honore avec tant d'agrémens,
Mais vous ne pensez pas que malgré mon estime
Notre société puisse être fort intime.

DORIMONT.

Passez-lui ses travers, en cette occasion ;
Elle vient pour signer une transaction ;
Pour elle, j'en conviens, d'une importance extrême,
Mais qui doit vous toucher presque autant qu'elle-même.

HERMINIE.

Quel est l'arrangement dont on est convenu ?

DORIMONT.

Le Comte aura le fonds, ma sœur le revenu.
Moncade a bien montré dans toute cette affaire,
Quel ascendant par-tout donne son caractere.
Je crois que chez ma sœur il est en ce moment.

HERMINIE.

Pensez-vous, au moyen de cet arrangement,
Que votre petit Comte épousera Lucile ?
Ne vous en flattez pas : que ce jeune imbécille
Porte ailleurs son air gauche, & son respect profond.
Un regard l'interdit, un bon mot le confond ;
Dès que vous lui parlez, il est à la torture.
S'il se met à conter la plus simple aventure,
Les faits sont mal rendus, mal peints, mal enchaînés.
Pour gendre vainement vous me le destinez.

DORIMONT.

Je l'avoûrai : peu fait aux entretiens frivoles,
Il n'eſt pas ſur des riens abondant en paroles ;
Mais plein de ſon état, inſtruit de ſon devoir,
Il ſait parfaitement tout ce qu'il doit ſavoir.

HERMINIE.

Oui vraîment, avec un ton gothique,
Il parle gravement ou guerre ou politique,
Abſorbé tout entier dans ces myſteres là ;
Il faut un grand talent pour ſavoir tout cela !

DORIMONT.

Il conſulte, il écoute, il eſt diſcret, docile.

HERMINIE.

Cette docilité vient d'un eſprit ſtérile,
Qui ne peut ni juger ni penſer d'après lui.

DORIMONT.

Moi, je ne comprends rien à l'eſprit d'aujourd'hui.
Mais que le Comte en ait de l'une ou l'autre ſorte,
Un peu plus, un peu moins, au fond que vous importe ?
On répond de ſes mœurs, & cela me ſuffit.
Le caractere fait qu'on pardonne à l'eſprit.

HERMINIE.

J'ai besoin de l'esprit, & non du caractere.

DORIMONT.

Sa seule probité......

HERMINIE.

Mérite très-vulgaire

Qu'on suppose toujours.

DORIMONT.

On a tort quelquefois.

HERMINIE.

On ne peut donc peser les hommes à ce poids.

J'ai ma regle, moi, bonne & qui jamais n'égare.

DORIMONT.

Le privilege est beau d'autant plus qu'il est rare.

Mais avec tant d'esprit, que vous importe à vous

Que votre gendre en ait? vous nous conduirez tous.

Croyant aveuglément ce que vous voudrez dire,

Il vous admirera, cela doit vous suffire.

De mille attentions je vois qu'il est rempli,

Et, sans être flatteur, il est toujours poli.

HERMINIE.

Sa politesse est gauche & pleine de scrupules;

Et ses soins déplacés deviennent ridicules.

DORIMONT.

Qui rend plus qu'il ne doit, eſt libre d'en ôter ;
Qui rend moins, eſt ſouvent obligé d'ajouter.
Le Comte vous déplaît, il faut en prendre un autre.
Vous ſavez mon projet, je devine le vôtre.
Eh bien ! chacun ſes droits : Valere, dites-vous,
De ma fille jamais ne deviendra l'époux.
J'entends : à votre tour daignez auſſi m'entendre :
Jamais votre Marquis ne deviendra mon gendre.

HERMINIE.

Vous me ſurprenez peu : je vous l'ai dit cent fois,
Le mérite, ſur vous a perdu tous ſes droits.
La naiſſance des gens aſſez peu m'intéreſſe ;
Mais s'il faut eſtimer l'homme par ſa nobleſſe,
Le Marquis eſt très-bon.

DORIMONT.

J'y conſens ; en tout cas,
Il a le ſot orgueil de ceux qui n'en ſont pas.
Quand je vois, comme lui, quelqu'un vanter ſa race,
S'emparer, en tous lieux, de la premiere place,
Parler à tout propos de ſa condition,
Et preſcrire lui-même, en toute occaſion,
Les égards qu'on lui doit, ſans nulle modeſtie ;

Je me dis à l'inſtant, *roture traveſtie.*
Mais je ne prétends pas contredire ſur tout
Comme il le fait.

HERMINIE.

Il charme, alors qu'il ſuit ce goût :
Agrément, feu, ſavoir......

DORIMONT.

On le conteſte encore:
Ce qu'il ſait eſt toujours ce qu'il croit qu'on ignore ;
Avec l'homme de guerre, il eſt homme d'état ;
Devant l'homme de robe il parle d'un combat ;
On annonce un poëte, il devient géometre.

HERMINIE.

Il ſait donc, ſelon vous, ne pas ſe compromettre ;
La ſcience & l'eſprit ne vont gueres plus loin.

DORIMONT.

Je vois qu'il ſait encor recueillir avec ſoin
Tous les petits romans que compoſe l'envie.
Du premier venu même, il vous fera la vie.
Pour l'inſtruire de tout, un démon familier
Voyage jour & nuit de quartier en quartier.
Tous les grands écrivains ont volé leurs ſyſtêmes ;
Vendu leurs jugemens, acheté leurs poëmes :

Il

Il le fait, cependant, d'un petit peuple auteur
Il eſt juge infaillible, & zélé protecteur.
Il s'empreſſe, il préſide à toutes les lectures,
Les manuſcrits courans ſont pleins de ſes ratures:
Au milieu de cent vers, il en met deux mauvais,
Pour ſe faire donner les bons qu'il n'a pas faits.
Dit-on une nouvelle ? il la ſavoit d'avance.
Je ne vois pas quel fond cache cette apparence.

HERMINIE.

Oh! briſons là-deſſus: c'eſt affaire de goût;
Mais l'homme eſt en faveur, & peut prétendre à tout.

DORIMONT.

Il n'eſt point d'exiſtence au monde plus obſcure:
On le dit.

HERMINIE.

Vous croyez une telle impoſture! . . . . . .

DORIMONT.

Enfin c'eſt un méchant, heureux du mal d'autrui.

HERMINIE.

Eh! c'eſt une raiſon de conclure avec lui.
Un méchant qui reçut des talens en partage,
Ne nuit qu'avec adreſſe & pour ſon avantage.

DORIMONT.

Me propofer le fat le plus décrédité,
Odieux au public comme il l'a mérité !

HERMINIE.

Me propofer un fot, le fot le plus infigne,
Et couvert du mépris dont je le juge digne !

DORIMONT.

Jamais, je le vois bien, nous ne ferions d'accord;
Plus j'ai raifon, Madame, & moins vous avez tort.
Pour juger entre nous, affemblons la famille......
Aimez-vous mieux laiffer le choix à votre fille ?

HERMINIE.

Lorfque mon hymen fut avec vous arrêté,
Mon cœur, par mes parens, ne fut point confulté.
Pour trancher, je vais dire à l'aimable Valere
Qu'il a parfaitement le don de me déplaire.
A ma fille de plus je vais fignifier
Un ordre très-précis de le congédier.
Il trouvera, je crois, la chofe affez formelle,
Quand pour moi le congé fera donné par elle.

DORIMONT.

Ne puis-je pas donner quelques ordres auffi
Pour tous ces beaux efprits qui font reçus ici.

HERMINIE.

Comment ?

DORIMONT.

Tant qu'ils n'ont fait que me croire une bête,
Que vous tourner l'eſprit, que me rompre la tête;
Je n'ai point mis d'obſtacle à leur ton effronté,
J'ai plié ſous le poids de leur autorité.
Mais s'ils viennent par vous diſpoſer de ma fille,
S'ils apportent le trouble au ſein de ma famille,
J'oſe vous déclarer que de ma table exclus,
Dans ma maiſon du moins vous ne les verrez plus.

Dorimont fait ici la ſatyre d'Ariſte ; Herminie en fait l'éloge. Elle met enſuite ſur le compte de Moncade la façon de penſer de ſon mari ; celui-ci le juſtifie.

Moncade arrive au moment où Dorimont venoit de louer ſes bonnes qualités.

SCENE III.

DORIMONT, HERMINIE, MONCADE.

Moncade, dans la vue de s'attirer la bienveillance d'Herminie, lui dit qu'il a pris les mesures les plus sages pour terminer les affaires de Dorimont par une transaction qui doit être passée le jour même. Herminie sort brusquement, en disant qu'elle ne se mêle pas des affaires d'autrui.

SCENE IV.

DORIMONT, MONCADE.

DORIMONT.

JE voudrois que le sort, pour exercer votre ame,
Un seul jour vous chargeât d'une pareille femme.
La raison, en pourpoint, n'en viendroit pas à bout:
Son esprit tortueux fuit, glisse, échappe à tout,
Vain de son faux éclat, & fort de l'invective.

Oh ! je préférerois, moi dans l'alternative,
Les malheurs éclatans qui vous ſont arrivés,
Aux chagrins journaliers qui me ſont réſervés.

MONCADE.

Ce choix en vérité paroîtroit fort étrange,
Et je conſentirois de bon cœur à l'échange.
Mais ſuppoſons qu'on pût raſſembler tous les maux;
Qu'enſuite l'on en fît des partages égaux,
Et que l'on obligeât les gens de tout étage
A garder ce qu'ils ont, ou venir à partage,
Il s'en trouveroit peu, ſi je puis en juger,
Qui connoiſſant ces lots, vouluſſent en changer.
Cependant nous croyons, moi beaucoup plus qu'un autre,
Que le malheur d'autrui n'égale pas le nôtre;
Nous crions au deſtin irrité contre nous,
Tandis que notre ſort nous fait mille jaloux.

DORIMONT.

Oui vraiment, je ſais bien que l'on me porte envie;
C'eſt ce qui met le comble au malheur de ma vie.
Dans ma ſituation, il eſt certes affreux,
De voir de tous côtés que l'on me trouve heureux.
Une extrême douleur ne peut être durable;

Mais la peine ſans fin devient inſupportable.
On me croit riche, ſoit : le fuſſé-je encor plus,
Comme j'achete cher quelques biens ſuperflus !
Le bonheur de ma femme eſt mon étude unique,
C'eſt à troubler le mien que ſa tête s'applique.
Ma fille qui pourroit adoucir mon malheur,
Prête de nouveaux traits pour me percer le cœur.
Vous ſavez ſi je fais quelque bien dans ma terre;
Et pour prix, mes vaſſaux me déclarent la guerre.
Encor s'ils m'avoient vu, comme on voit mes voiſins,
Pour aggrandir un parc, embellir des jardins,
Percer une avenue, élever des terraſſes,
S'ils m'avoient vu, tyran, par force, par menaces,
Les obliger à vendre, à me vendre à bas prix
Le champ qui les vit naître & qui leur doit ſes fruits.
Mais non : ſur eux plutôt mes bienfaits ſe répandent :
Pour le bien que je fais, c'eſt le mal qu'ils me rendent!

Moncade combat la miſantropie de Dorimont, & s'attache ſur-tout à diſculper Lucile. Dorimont engage enſuite Moncade à pénétrer les ſentimens de ſa fille pour le jeune Comte, afin de ne pas la contraindre, quelque envie qu'il ait de les unir enſemble. Comme il lui a reproché d'être diſſimulée, il eſt perſuadé qu'elle ne lui parleroit pas à cœur ouvert.

SCENE V.

DORIMONT, MONCADE, LUCILE.

Lucile, ayant reçu de la part d'Herminie l'ordre de donner au jeune Comte ſon congé, vient demander à Dorimont, ſon pere, la permiſſion de retourner au Couvent. Elle donne pour raiſon que le monde ne lui convient pas. Dorimont ſe fâche, laiſſe échapper des demi-mots contre Herminie, & ſort.

SCENE VI.

MONCADE, LUCILE.

LUCILE.

HÉLAS ! le ſeul bonheur que déſormais j'eſpere,
Peut-il donc tant cauſer de chagrin à mon pere ?

MONCADE.

Si j'avois, comme lui, pendant plus de trente ans,
Au ſoin de ma fortune employé tout mon tems ;

Qu'au déclin de mes jours je n'eusse qu'une fille,
Soutien de ma vieillesse, espoir de ma famille;
Que, faite pour charmer, l'esprit, à son insçu,
Relevât sa raison; la beauté, sa vertu;
Que, ravi de la voir aussi sage que belle,
Mon bonheur me promît un parti digne d'elle;
Et que, blessant mon cœur, elle vînt m'annoncer,
Qu'au mariage, au monde, elle veut renoncer,
J'aurois autant d'humeur que lui, je vous l'avoue.

LUCILE.

J'apperçois mes défauts, Monsieur, dès qu'on me loue.
Ma mere, par malheur, les démêle trop bien;
Et depuis quelque tems ne me pardonne rien,
C'est m'ordonner de fuir.

MONCADE.

Je vous croyois sincere;
Mais pour suivre avec moi cet heureux caractere
Vous ne me croyez pas sans doute assez prudent.

LUCILE.

Le mystere, Monsieur, veut seul un confident.

MONCADE.

Dans l'âge des plaisirs, l'amour de la retraite,
Pour principe a souvent quelque peine secrette.

LUCILE.

Serois-je ſans chagrin quand ma mere me hait ?

MONCADE.

Ne ſeroit-ce point là le voile d'un ſecret ?
Votre cœur prévenu ne prend-il pas pour haine
Ce qui combat ſes vœux & le livre à la peine ?
Si quelque ennui vous porte à fuir cette maiſon,
L'hymen peut en fournir une juſte raiſon.
Il s'agit aujourd'hui pour vous d'un mariage :
Peut-être votre cœur a donné ſon ſuffrage,
Peut-être vos parens ont fait un autre choix.....

LUCILE.

A ceux dont je tiens tout, je ſais ce que je dois.

MONCADE.

Dans l'âge des erreurs, quand la raiſon naiſſante,
Contre les paſſions eſt encor impuiſſante,
Quand mille ſéducteurs ne viennent tour-à-tour,
Faire luire à vos yeux le flambeau de l'amour,
Que pour vous attirer dans des pieges perfides,
Envers ceux que le Ciel vous a donnés pour guides,
L'obéiſſance aveugle eſt un devoir ſacré ;
De toutes les vertus, c'eſt le premier degré ;
Vos ſentimens ſont tels.

LUCILE.

Mais qu'un avis contraire
Divise nos parens ; que devenir ? que faire ?
Sans fuir, peut-on sortir d'un embarras pareil ?

MONCADE.

Vous voyez que votre âge a besoin de conseil.
Marquez votre respect par un discret silence ;
Remplissez vos devoirs avec plus de constance ;
Attendez : la raison doit insensiblement
Ramener les esprits au même sentiment.
Le choix de l'un des deux pourroit être le vôtre.

LUCILE.

Mais si mon cœur penchoit plus pour l'un que pour l'autre,
Que serviroit l'aveu que vous me demandez ?

MONCADE.

Je puis, auprès de ceux de qui vous dépendez,
Servir ou votre goût ou votre répugnance,
Et par mes soins peut-être emporter la balance.
L'ami de vos parens peut unir en ce jour
Le devoir au penchant, & l'hymen à l'amour.

LUCILE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mon inexpérience.

Je dois vous accorder toute ma confiance.
Le monde que j'ai mal peut-être apprécié,
N'offre que deux vrais biens, l'amour & l'amitié.
Je vois qu'on les ſépare ; on a tort, ce me ſemble.
L'hymen n'a-t-il pas droit de les unir enſemble ?
Guidés par le devoir, ils menent au bonheur,
Ils élevent l'eſprit, ils épurent le cœur,
Ils fixent les plaiſirs, ils écartent les peines.
Ne former qu'un lien de leurs diverſes chaînes,
Confondre tous leurs droits dans le ſein des vertus,
C'eſt un droit de l'hymen : n'en jouiroit-il plus ?
C'eſt là-deſſus pourtant que mon eſpoir ſe fonde.
Pour chercher le bonheur, chacun court dans le monde ;
Je voudrois, s'il ſe peut, être heureuſe chez moi,
Donner toute mon ame en engageant ma foi,
Et n'aller dans ce monde & frivole & perfide,
Qu'avec l'honneur pour regle & le devoir pour guide.
Peut-être verroit-il avec des yeux jaloux,
Deux amans, deux amis, ſous le titre d'époux,
Enfin deux cœurs heureux du bonheur l'un de l'autre.
Mon eſprit, s'il s'égare, eſt conduit par le vôtre.

Mais ce devoir ſi doux, ce ſentiment ſi pur
Qui vers le vrai bonheur eſt un guide ſi sûr ;
Ce nœud formé ſans crainte, & rompu ſans ſcrupule,
Dans les hommes, dit-on, devient un ridicule ;
Et non moins en public qu'en ſecret combattu,
Ne peut être pour nous qu'une triſte vertu.
Parmi les jeunes gens s'il eſt quelqu'un encore,
Qui penſe que le vice eſt ce qui déshonore,
Qui n'allie aux vertus que de légers défauts,
Vrai ſans être indiſcret, prudent ſans être faux,
Prenant le ſentiment pour le ſeul art de plaire,
S'il en eſt un encor de ce beau caractere ;
S'il s'offroit pour époux, que devrois-je en penſer ?
Quel rival, dans mon cœur, pourroit le balancer ?

Lucile avoue à Moncade ſes ſentimens pour le jeune Comte, en exigeant néanmoins qu'il n'en parlera point à cet amant heureux. Le jeune Comte arrive ; Lucile honteuſe de l'aveu qu'elle vient de faire à Moncade, & embarraſſée de l'ordre qu'elle a reçu de ſa mere, ſort précipitamment.

SCENE VII.

MONCADE, LE JEUNE COMTE.

LE JEUNE COMTE.

DU plus ſincere amour, voilà quel eſt le fruit !
La mere me rebute, & la fille me fuit :
Le pere avec bonté m'accueille, me conſole,
Mais craint de m'abuſer par un eſpoir frivole.
Eh ! que peut-il ? Lucile oſe, hélas ! me trahir :
Elle trouvera doux l'ordre de me haïr !

Moncade tâche de le calmer & de rétablir Lucile dans ſon eſprit. Le jeune Comte lui dit que, loin de la juſtifier, il devroit l'aider à le guérir de ſa foibleſſe. Moncade tourne la choſe en plaiſanterie, applaudit au Comte, lui promet mille femmes plus dignes de lui que Lucile, &, avec l'air de la ſatyre, la loue d'une maniere très-fine. Le jeune Comte prend le change, & défend alors Lucile avec chaleur. Moncade le détermine enfin à ſe laiſſer entiérement conduire par ſes conſeils, comme ci-devant. Il lui dit d'aller chez la Vicomteſſe, de

s'occuper uniquement de la tranſaction, & de ſe tranquilliſer ſur le reſte dont il fait ſon affaire propre. Il termine cette ſcene par les vers ſuivans qui peignent ſon caractere.

L'honnête-homme, du moins tel que je l'imagine,
Quand il faut obliger, d'abord s'y détermine.
Il croit qu'aux malheureux c'eſt enlever leur bien,
Que de ne pas ſavoir leur faire part du ſien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ARISTE.

Le Marquis dit à Ariſte qu'il eſt dans le plus grand embarras par l'arrivée de cette femme de Bretagne avec qui il a des engagemens. Ariſte le raſſure. « Il faut la renvoyer dans ſa Province.
» Au ſurplus, il ne ſera pas difficile de la trom-
» per ; dans ces affaires-là, il ne faut pas être
» ſcrupuleux ſur le choix des moyens. Enfin le
» Marquis, prêt à toucher au port, ne doit pas
» perdre le tems à délibérer ». Ariſte remercie enſuite le Marquis d'un ſervice eſſentiel qui lui a été rendu ſecrettement, & dont il croit le Marquis ſeul capable. Celui-ci, ſans avouer le ſervice, ne le nie pas. Ariſte dit,

En morale pratique, un ſervice qu'on rend,
Eſt d'avance le prix d'un autre qu'on attend.
Mais obliger quelqu'un, ſans vouloir qu'il le ſçache ;
Payer, ſans ſe nommer, des dettes qu'il nous cache ;

Sans éclat, de ſon bien faire le bien d'autrui;
C'eſt une vertu rare, unique en ce tems-ci;
Quel bien fait-on jamais par pure bienfaiſance!

Le Marquis ſoupçonne Moncade de mettre les plus grands obſtacles à la concluſion de ſon mariage. Ariſte lui promet de travailler à le perdre, en tirant de ſa conduite qu'il obſervera de près des inductions favorables à ce deſſein. Herminie arrive.

SCENE II.

HERMINIE, LE MARQUIS, ARISTE.

HERMINIE.

Ah! vous voilà, Marquis, qu'êtes-vous devenu!
Hier de tout le jour on ne vous a point vu.

LE MARQUIS.

Outre les importuns dont le monde fourmille;
J'ai ſubi tout l'ennui d'un ſouper de famille.
Il faut, comme les ſots, payer ces dettes-là;
Il ſemble qu'en naiſſant on s'oblige à cela.
Preſſé depuis long-tems par un Baron gothique,

Eſprit maſſif, épais, figure longue, étique,
Grand oncle de ma ſœur, à ce qu'il m'a conté,
Il m'a fallu céder à l'importunité.
Quel ſouper, juſte ciel! quel bruit, quelle cohue!
D'imbécilles titrés on avoit fait recrue.
Figurez-vous d'abord un vieux ſallon doré,
Où ſont quinze parens, tous ſelon leur degré.
Remarquez bien cet oncle, eſpece d'effigie,
Miſe là, comme un tronc de généalogie;
Ecoutez-le conter, de lui très-ſatisfait,
Et tout ce qu'il a dit, & tout ce qu'il a fait.
Voyez ce Commandeur à qui la tête tremble,
Parlant, touſſant, crachant, ſe mouchant tout en-
ſemble;
Cette vieille, plaidant en ſéparation,
Qui dit qu'on n'aime plus par inclination;
Ce grave Ambaſſadeur, cet homme tout myſtere,
Qui, là, prétend encor porter ſon caractere;
Ce petit monſtre noir, aſſez bien verniſſé,
Cette blonde avec l'air d'un paſtel effacé,
Qui lorgnant, graſſayant & ſoupirant ſans ceſſe,
Dit qu'il eſt très-permis d'avoir une foibleſſe;
Cette foule de ſots admirant leur eſprit,
Parlant tous à la fois, ſans ſavoir ce qu'on dit,

Politiques profonds, inſtruits par les gazettes,
Démêlant de la Cour les intrigues ſecrettes.
Ils ſont tous mes parens, c'étoit le cri commun;
Je veux être ignoré, ſi j'en connoiſſois un.

HERMINIE.

Vous étiez donc, Marquis, bien loin de votre ſphere.
Je veux qu'à des parens un ami me préfere,
Et je ne conçois pas qu'un homme tel que vous,
Puiſſe à des préjugés ſubordonner ſes goûts.
L'amitié quelquefois veut qu'on les ſacrifie;
Et graces aux leçons de la philoſophie,
Tous les autres liens ſont lâchés & rompus,
Les plus proches parens ne ſe connoiſſent plus,
Hors ceux dont on tient l'être, ou ceux dont on eſpere
Un héritage.

ARISTE.

On dit qu'un fils avec ſon pere (1),
Un jour ſe rencontra dans la même maiſon.
Ils cauſent; le fils ſort, ſans qu'on eût dit ſon nom;

(1) Ce trait eſt de la Fontaine, mais tourné en vice. Lorſque le bon-homme fort diſtrait rencontra ſon fils chez M. Dupin, il y avoit très-long-tems qu'il ne l'avoit vu. M. de Harlai, premier Préſident du Parlement de Paris, s'étoit chargé de ſon éducation & de ſa fortune.

Le pere veut ſavoir quel eſt donc ce jeune homme ?
On rit de la demande, enfin quelqu'un le nomme.
Il eſt bien né, dit-il, je rends grace au haſard ;
Je me rappellois bien l'avoir vu quelque part.

HERMINIE.

Le fait eſt ſingulier, mais pourtant vraiſemblable ;
Votre excuſe n'eſt donc du tout point recevable.
Chez un vieux oncle, à moins que d'en être héritier,
On ne va point ainſi tout un ſoir s'ennuyer.
Ma fille, votre femme un jour, n'a qu'une tante ;
Elle n'en a rien ſçu que par ſa gouvernante ;
Dorimont preſque ſeul la connoît pour ſa ſœur :
Elle a l'eſprit d'un mince, & lui d'une épaiſſeur,
Qu'on ne les croiroit pas enfans de même mere.
La dame rougiroit de l'avouer pour frere ;
En le traitant tout haut comme ſon Intendant,
Sur cet homme elle a pris le plus grand aſcendant.
Au logis aujourd'hui vous la verrez peut-être,
Il faut l'avoir pour vous.

LE MARQUIS.

Faites-la-moi connoître :
Un peu plus en détail dites-moi ce que c'eſt.

HERMINIE.

Une beauté ſans grace, un eſprit ſans arrêt.

Peignez-vous une femme occupée à médire,
Ecoutant ſans entendre & parlant ſans rien dire;
Se flattant de penſer, n'ayant que du jargon;
Par quelques petits mots prétendant au bon ton;
Croyant qu'à cultiver les talens on déroge;
Voulant qu'on ſoit titré pour entrer dans ſa loge,
Fiere d'avoir mal fait trois ſaluts à la Cour,
Voyant tout en petit, & tout dans un faux jour,
Ayant tous les grands airs & les prenant à gauche;
C'eſt de ma belle ſœur une légere ébauche.

LE MARQUIS, *d'un ton ironique.*

D'après ce médaillon que l'envie a frappé,
Cette femme eſt charmante, ou je ſuis bien trompé.

HERMINIE.

Vous voilà donc au fait, Marquis.

LE MARQUIS.

Laiſſez-moi faire,
C'eſt en la perſifflant que je prétends lui plaire.

HERMINIE.

Vous pourriez ſubjuger le frere également;
C'eſt, ſi vous le voulez, l'affaire d'un moment.
Sur de prétendus droits de quelque Seigneurie,
Sur des cens, des champarts, ou des bois en grûrie,

Sur mille cas pareils il faut le consulter ;
Vous allez le flatter, l'appâter, l'enchanter.

LE MARQUIS.

C'est compensation, que les esprits vulgaires
Tiennent à grand honneur, d'entendre les affaires.
La nature devoit ce dédommagement
A ceux qu'elle a privés de penser finement.

HERMINIE.

Procès, discussion, affaires de famille,
Je ne m'en mêle pas, c'est où mon mari brille.

....

....

ARISTE, *en lui montrant le Marquis.*

Descendant aux effets & remontant aux causes,
Combien les moindres mots lui fournissent de choses!

LE MARQUIS, *froidement.*

C'est votre esprit actif, qui, dans cet entretien,
Madame, met en jeu tous les ressorts du mien :
A votre feu brillant je dois mes étincelles.
Tout sous votre pinceau prend des graces nouvelles;
Et vous seule pouvez faire dans le moment,
Eclore une pensée ou naître un sentiment.

HERMINIE.

Que vos expreſſions ſont vives, élégantes !
Peut-on n'en pas goûter les images charmantes ?
Mais, n'eſt-ce pas, Marquis ? vous pouvez avec nous
Paſſer dans le loiſir des inſtans aſſez doux ?

LE MARQUIS.

Comment ? mais avec vous je prends un nouvel être.
Ce n'eſt que du moment que j'ai pu vous connoître,
Que ma vie en effet a commencé ſon cours ;
L'ennui juſques alors avoit filé mes jours.
Combien ce tourbillon qu'on appelle le monde,
En travers, en erreurs, en miſeres abonde !
La triſteſſe s'y joint à la frivolité.
Qu'entend-on ? que voit-on dans ce monde vanté ?
Des folles de ſang froid, des prudes infideles ;
Des hommes moins ſenſés, plus faux, plus femmes
qu'elles,
D'eux-mêmes fatigués & remplis tour-à-tour ;
Des eſprits ſans eſprit, des amours ſans amour ;
Des jeux ſans agrément, de longs ſoupers ſans joie,
Pas un ſeul entretien où l'ame ſe déploye ;
On s'y cache par-tout ſous des airs de grandeur,
Politeſſe d'eſprit & baſſeſſe du cœur,

Ris faux, amitié feinte, eſtime contrefaite,
Voilà de ce beau monde une image parfaite.
L'ennui des complimens, la formule du jour,
Les plaiſans de la ville & les ſots de la Cour,
Les propos découſus, les phraſes meſurées,
Les brillans tourbillons des fêtes préparées,
Cette diverſité de frivoles plaiſirs,
Ces flots tumultueux de projets, de deſirs,
Ce chaos agité d'intrigues & d'affaires,
Ce choc rapide & prompt d'événemens contraires,
L'étude, la contrainte où ſans ceſſe l'on eſt,
Tout y porte au dégoût, & rien n'y ſatisfait.
Quelle vie à la longue eſt plus laborieuſe?

HERMINIE.

Notre ſociété ſera délicieuſe.
Il faut penſer pour être au rang de mes amis,
Les beaux eſprits manqués n'y ſeront point admis;
J'en veux laiſſer jouir une Madame Hortenſe
Qui, pour le ſentiment n'ayant plus d'exiſtence,
Croit qu'on a de l'eſprit, en raſſemblant le ſoir,
Ceux qui dans le public paſſent pour en avoir.
Bien peu de gens en ont, diſons-le, ſans ſcrupule
Et de tout cet eſprit qui dans Paris circule,
Il eſt peu de cerveaux qui fourniſſent les fonds.

Quelques hommes choisis ſont légers & profonds,
Quelques femmes auſſi peuvent être citées ;
Mais tout le reſte vit de choſes empruntées.
Vous feriez-vous le protecteur
De ces plaiſans aréopages,
Où préſide toujours une femme docteur,
Qui raſſemblant de petits perſonnages,
Recueillant de petits ſuffrages,
Dicte des loix au peuple auteur ?
On vit là, comme ailleurs, de phraſes rebattues;
Je compare ces tribunaux
A des cabinets de ſtatues,
Où ſont ſur de grands piédeſtaux,
De petits buſtes peints, figures inconnues
Qu'un curieux étiquette du nom
D'Ariſtophane ou de Platon.
Chacun de ces bureaux ſe croit la ſeule école
Des talens & du goût, de la proſe & des vers.
Dans une outre, on a dit qu'Eole
Renferma tous les vents divers :
De nos bureaux d'eſprit, cette outre eſt le ſymbole;
Chacun croit contenir, comme dans une phiole,
Tout le bon ſens de l'univers.
Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Critiques,

Tout

Tout abonde en ces lieux : je crois voir ces boutiques
Où je lis quelquefois, en traverſant Paris,
Sur des vaſes rangés, d'Eſculape chéris,
Emétique, antimoine, eſſence, eſprit de nitre.
Eh bien ! ces vaſes-là n'ont ſouvent que le titre.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raiſon, & c'eſt en un ſeul trait
De cent ſociétés nous faire le portrait.
La nôtre, ce me ſemble, eſt à-peu-près complette.
De quelques complaiſans on pourroit faire emplette,
Lycidas par exemple ; on dit du bien de lui,
Il paroît qu'il eſt fort à la mode aujourd'hui.

ARISTE.

Son eſprit n'eſt formé que des bons mots d'autrui.
Il répete vingt fois d'une voix importune,
Des choſes qu'avec peine on peut écouter une.
Fécond en apparence & ſtérile en effet,
Il ne conte jamais que des choſes qu'on ſait ;
Ou, plus fâcheux encor, vous oblige d'entendre
Vingt petits faits obſcurs qu'on ne veut point apprendre.

De tout cela pourtant il trouve le débit;
Il a fait ériger sa mémoire en esprit.
D'ailleurs, quoiqu'il affiche une morale austere,
C'est un homme peu sûr, méchant de caractere;
Pour l'indiscrétion il est fort décrié;
Jamais il ne connut l'esprit de l'amitié.

HERMINIE.

Que je le plains! ôtez l'amitié de la vie,
Ce qui reste de biens, est peu digne d'envie:
On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.
L'amour, ce sentiment aveugle & passager,
Est souvent un tourment & toujours un délire:
Loin de remplir le cœur, sans cesse il le déchire.
L'amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon;
Pour se faire écouter il emprunte son nom.
La perte des amis est la seule réelle;
Leur mémoire est pour nous une dette éternelle;
Et ne croyons jamais que, pour un nœud si beau,
Il n'est plus de devoirs au-delà du tombeau.
Desir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,
Trésor des malheureux, divinité des sages,
L'amitié vint du Ciel habiter ici bas;
Elle embellit la vie, & survit au trépas.

LE MARQUIS.

Oui, l'amitié ſans doute eſt le bonheur ſuprême.
Qui vous entend parler, croit l'entendre elle-même.
Vous donnez le précepte & l'exemple à la fois.

Herminie & le Marquis, après avoir conſulté leurs goûts, leurs inclinations, leurs manieres de penſer, ſe tracent un plan de vie pour être heureux lorſqu'ils ſeront enſemble. Lucile arrive.

SCENE III.

LE MARQUIS, HERMINIE, ARISTE, LUCILE.

Le Marquis dit à Lucile beaucoup de mal du jeune Comte, mais d'une maniere détournée. Il l'exhorte à ne pas ſe laiſſer ſéduire & prévenir aiſément.

Peut-être avez-vous pris quelques fauſſes idées?
Il eſt beaucoup d'erreurs en fait de ſentiment;
Sur celui qu'on inſpire on ſe trompe aiſément:
On croit que la triſteſſe annonce une ame tendre.

Sur ce qu'on ſent ſoi-même on peut bien ſe mé-
prendre ;
Et ſouvent un objet a paru nous charmer,
Qui n'a fait naître en nous que le beſoin d'aimer.
Ce premier ſentiment, quand on ſe l'exagere,
Reſſemble à l'amour même, & l'erreur eſt ſi chere,
Qu'elle domine l'ame & dure juſqu'au jour,
Où l'on connoît enfin le véritable amour.

Herminie ſort, en diſant à Ariſte de la ſuivre, & pour laiſſer Lucile avec le Marquis. Lucile veut ſortir avec ſa mere qui lui ordonne de reſter.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

S'IL ne peut être un cœur ſans penchant pour un
autre,
Tout me dit que le mien fut formé pour le vôtre.

LUCILE.

Je ne pourrois, Monſieur, vous faire un tel aveu :
Vous avez tant d'eſprit, & moi j'en ai ſi peu !

LE MARQUIS.

Si le plus tendre amour mérite de vous plaire,
Si votre cœur attend l'aveu de votre mere,
Vous voyez à vos pieds le plus heureux époux.

LUCILE.

Combien d'autres objets ſont plus dignes de vous?

LE MARQUIS.

La foule d'agrémens, qui vous eſt départie,
Prend un nouvel éclat de votre modeſtie.

Le Marquis inſiſte; Lucile ne paroît point perſuadée. Fatiguée, tourmentée, attriſtée, elle devient rêveuſe. Le Marquis habile à ſe flatter redouble d'empreſſement. Elle ne lui répond que par des mots équivoques qu'il interprête à l'avantage de ſa vanité. Il cherche encore à diſſiper par des ſermens les doutes dont il ſuppoſe Lucile agitée. Elle garde un profond ſilence : ſa rêverie met le comble à la fatuité du Marquis. « *Vous rêvez*, » dit-il, *ah ! je vous attendris ! vous ne doutez* » *plus de la vérité de mes ſentimens. Je crois voir* » *couler des larmes qui m'en aſſurent. Je m'étois* » *flattée*, répond-elle, *que vous ne m'aimiez point;*

» *mais je vois avec douleur que je me ſuis trom-*
» *pée. Vous pouvez tout ſur ma mere. En dou-*
» *tant de votre amour, je comptois ſur votre gé-*
» *néroſité. Si vous m'aimez, vous m'épouſerez mal-*
» *gré ma répugnance, & je ne puis compter que*
» *ſur un malheur certain* ». *Elle ſort.*

SCENE V.

LE MARQUIS.

Les dernieres paroles de Lucile l'ont déconcerté; il s'imagine qu'elle aime le jeune Comte, & ſe réſout de s'attacher à la Vicomteſſe. Ariſte vient.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ARISTE.

Ariſte veut ſavoir le ſuccès du tête à tête que le Marquis a eu avec Lucile. Celui-ci lui déclare qu'il renonce à ſon deſſein, & qu'il n'épouſera pas cette enfant malgré elle. Ariſte lui dit que c'eſt une fantaiſie de fille qui paſſera. « La jeu-

» *nesse veut être contrainte pour son bonheur. Vous*
» *rendrez heureuse Lucile ; sa mere desire ce*
» *mariage, & il est très-utile à vos parens. Vous*
» *vous devez à eux avant tout ; & vous ne devez*
» *pas être arrêté par une délicatesse déplacée qui*
» *n'arrêteroit personne. Le grand intérêt que vous*
» *avez, vous & votre famille, à ce mariage, doit*
» *l'emporter sur la petite répugnance de Lucile.*
» *Un mariage n'est jamais qu'une affaire de con-*
» *venance. D'ailleurs, la répugnance de Lucile ne*
» *vient pas de son cœur ; elle lui est suggérée.*
» *Le jeune Comte & Moncade n'omettent rien*
» *pour vous l'enlever. Vous la rendriez la victime*
» *de l'intérêt des personnes à qui vous en feriez le*
» *sacrifice ». Moncade arrive.*

SCENE VII.

LE MARQUIS, ARISTE, MONCADE.

Le Marquis déploye toute son importance, en offrant son crédit & son amitié à Moncade qui refuse l'un & l'autre avec douceur & noblesse. Le Marquis sort en laissant échapper quelques traits de fatuité.

SCENE VIII.

ARISTE, MONCADE.

Ariste dit à Moncade que, sans le connoître particuliérement, il sait discerner son mérite, quelque soin que Moncade prenne à le cacher; qu'il n'a pas besoin d'un vain étalage des maximes de la philosophie pour avoir également des droits sur l'estime de Moncade; qu'il s'est toujours fait une loi de parler peu de la vertu, mais de la pratiquer dans toutes ses actions, & qu'il se fé-

licite d'être à portée de lui prouver la vérité des principes qui les dirigent, en lui donnant un avis important pour le jeune Comte, en faveur de qui Moncade s'intéresse vivement. Cet avis est que la mere de Lucile veut absolument donner à sa fille le Marquis pour époux; que les raisons sur lesquelles elle se fonde sont si fortes, qu'elles prévaudront sûrement sur celles de Dorimont; que Moncade rendroit au jeune Comte un grand service s'il lui conseilloit de renoncer au projet qu'il a d'épouser Lucile; il lui éviteroit la honte d'un refus, & feroit renaître dans la maison de Dorimont la paix qui en a été bannie par sa désunion avec Herminie. Moncade lui répond que, Dorimont lui ayant confié ses vues sur Lucile, il n'a pu qu'applaudir à son choix; mais que si Lucile a quelque répugnance pour cet établissement, son pere ne contraindra jamais son inclination; que le jeune Comte, essuyant le refus dont parle Ariste, n'aura pas à en rougir, s'il ne met point en jeu le manege & l'intrigue; d'ailleurs, continue-t-il, *j'ai toujours regardé le mariage comme un événement d'une trop grande conséquence pour me mêler d'en former ni d'en rompre, & je*

ne ſortirai point de mon caractere dans cette occaſion. Ariſte lui replique que c'eſt mal juger de ſa ſincérité ; qu'il croyoit que tous les deux réunis partageroient la gloire d'avoir obligé toute une famille ; que puiſqu'il s'eſt trompé, en croyant Moncade touché de l'avantage d'empêcher le mal & de faire le bien, il va travailler ſeul au bonheur des autres. Il quitte brusquement Moncade.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMINIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Vous vous piquez, je crois, d'aimer la vérité?

HERMINIE.

Voûs pouvez me parler en toute liberté.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! à leurs grands mots sûr des choses frivoles,
A la fécondité de leurs vaines paroles,
A leur impolitesse, à leurs bas complimens,
A l'intrépidité de leurs faux jugemens,
Aux traits dont ils ont peint la Cour comme la Ville,
A leurs propos hardis, à leur maintien servile,
A leur air, à leur ton, aurois-je tort? j'ai pris
Vos convives bruyans, pour de francs beaux esprits.

HERMINIE.

Au milieu d'un repas vous venez me ſurprendre,
Madame; à cet honneur ſi j'avois pu m'attendre,
J'aurois eu ſoin d'avoir des gens plus élégans,
Mais je n'aurois pas eu de plus honnêtes gens.

LA VICOMTESSE, *d'un ton ironique.*

Comment donc ? ces Meſſieurs m'ont paru très-aimables.

HERMINIE.

Peut-être; mais du moins ils ſont fort eſtimables:
Ils ont pour la plûpart des talens reconnus;
Ces hommes-là chez moi ſont toujours bien venus.

LA VICOMTESSE.

Je fais de vos Meſſieurs le cas qu'on en doit faire.

Elles s'accordent enſuite, & ſe demandent réciproquement leur appui auprès de Dorimont; Herminie, celui de la Vicomteſſe, pour qu'elle engage Dorimont à donner Lucile en mariage à un homme charmant dont elle lui fait le portrait, plutôt qu'à ce petit Comte pétri de ridicules; la Vicomteſſe, celui d'Herminie, pour qu'elle em-

pêche Dorimont de mettre obſtacle au projet qu'elle a d'épouſer un homme aimable qu'elle peint à ſa maniere.

HERMINIE.

Le mien a tout l'eſprit que l'on ſauroit avoir.

LA VICOMTESSE.

Le mien, tout l'agrément qu'on puiſſe jamais voir.

HERMINIE.

Mon héros, quoiqu'il ſoit d'une naiſſance illuſtre,
De ſon eſprit brillant tire ſon plus beau luſtre.

LA VICOMTESSE.

Mon héros, quoiqu'il ait l'eſprit délicieux,
Soutient toujours le nom, le rang de ſes ayeux.

Elles ſe promettent de ſe ſervir réciproquement : chacune d'elles doit préſenter à l'autre l'homme dont elle a fait le portrait. C'eſt le Marquis ; il arrive.

SCENE II.

HERMINIE, LA VICOMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *en entrant, à Herminie; sans voir la Vicomteſſe.*

ON fuit beaucoup de gens pour différentes cauſes;
Un créancier d'abord, c'eſt dans l'ordre des choſes;
Un verſificateur qui ſe croit inſpiré;
L'homme plein d'une affaire, & l'homme déſœuvré;
Un homme de fortune évite un parent mince,
Qui vient le couſiner du fond de la province.

....

....

(En ſe tournant vers la Vicomteſſe.)

Que vois-je?

HERMINIE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

LA VICOMTESSE.

C'eſt lui, n'en doutons pas, c'eſt lui.

LE MARQUIS.

C'eſt elle-même.

Le Marquis, fort embarraſſé de ſe trouver entre ces deux femmes, leur coupe ſans ceſſe la parole. Pour éviter toute explication, il va de l'une à l'autre, en leur diſant à l'oreille quelques mots pour les engager à ſortir l'une ou l'autre. Enfin il parvient à écarter Herminie; il reſte avec la Vicomteſſe.

SCENE III.

LE MARQUIS, LA VICOMTESSE,

Le Marquis veut cacher à la Vicomteſſe l'intérêt qui l'a amené dans cette maiſon: la Vicomteſſe veut lui cacher qu'elle eſt dans la maiſon de ſon frere; cependant elle l'avoue à la fin, en s'excuſant de ne l'en avoir pas inſtruit. Elle ajoute qu'elle commence à comprendre les mots obſcurs qu'on lui a jettés ſur la conduite du Marquis, & elle ne doute pas qu'il n'ait eu deſſein d'épouſer ſa niece. Le Marquis s'en défend; il dit qu'il

connoissoit Dorimont pour le frere de la Vicomtesse; que, ménageant sa délicatesse, il s'étoit introduit chez lui, sans l'en avoir prévenue, pour gagner son estime; qu'il n'ignoroit pas l'influence que Dorimont avoit dans ses affaires. « *Puisque* » *la chose est ainsi*, dit-elle, *rien ne m'arrête*, » *& je vais déclarer à mon frere que je vous* » *épouse. Gardez-vous-en bien*, répond le Mar- » quis, *vous gâteriez tout. Laissez-moi m'emparer* » *de son esprit; je sais comment il faut le pren-* » *dre* ». *Au milieu de cette dispute*, *Dorimont arrive avec Lucile.*

SCENE IV.

LA VICOMTESSE, LE MARQUIS, DORIMONT, LUCILE.

Dorimont présente sa fille à la Vicomtesse: celle-ci coupe court aux complimens, & dit à son frere qu'elle lui présente son futur mari. Le Marquis tourne la chose en plaisanterie. Au milieu de cet embarras, Moncade arrive avec le jeune Comte; il annonce que tout est prêt pour la tran-

faction, & qu'il n'est plus question que d'aller chez le Notaire. La Vicomtesse répond qu'elle est occupée de soins plus importans, & sort en emmenant le Marquis. Dorimont emmene Moncade, & ordonne à sa fille de rester avec le jeune Comte.

SCENE V.

LE JEUNE COMTE, LUCILE.

LE JEUNE COMTE.

EH, quoi ! vous me fuyez !

LUCILE.

Mais qu'osez-vous prétendre ?
Je ne puis vous parler ni ne dois vous entendre.

LE JEUNE COMTE.

Je vois que dès long-temps vous m'avez entendu;
J'ai cru que quelquefois vous m'aviez répondu,
Que vous m'aviez promis le bonheur où j'aspire.

LUCILE.

Nous devons oublier ce que j'ai pu vous dire.

LE JEUNE COMTE.

Vous me haïssez donc !

LUCILE.

S'il ne m'est plus permis
De suivre mes penchans & d'avoir des amis,
Que vous importe alors ma tendresse ou ma haine ?
Ah ! n'entretenons pas une espérance vaine.

Cependant elle ne peut s'empêcher d'avouer au jeune Comte qu'elle l'aime encore. Transporté de joie, il s'écrie :

Vous m'aimez !

LUCILE.

Ce secret, vous le saviez, Valere,
Et mon aveu ne fait que vous le confirmer.

LE JEUNE COMTE.

M'aimerez-vous toujours ?

LUCILE.

On cesse donc d'aimer !

LE JEUNE COMTE.

Le véritable amour, l'amour pur est durable,
Quand il est sans erreur, il est inaltérable ;

Quand il eſt mutuel, c'eſt le ſouverain bien,
Et pour notre bonheur le Ciel ne peut plus rien.
Toute autre impreſſion de notre cœur s'efface;
L'amour tient lieu de tout, & rien ne le remplace.
La gloire même n'eſt, à côté de l'amour,
Que comme une nuit ſombre auprès du plus beau
jour.
La plus tendre amitié, croyez-le en aſſurance,
Comparée à l'amour eſt de l'indifférence.
Tous les arts ſont pour lui de charmes revêtus,
Il a donné naiſſance aux plus grandes vertus.
Tous les cœurs en ſecret lui rendent quelque hommage :
Qui ne peut le ſaiſir, embraſſe ſon image.
Ce n'eſt point une flamme errante & ſans chaleur,
Un phoſphore qui n'a du feu que la couleur;
C'eſt un feu vif & doux, qui, de ſes pures flammes,
Pénetre, brûle, attire, unit, confond les ames:
De deux cœurs qu'il embraſe, il ne forme qu'un
cœur.

Après ce tableau, le jeune Comte & Lucile promettent de s'aimer toujours avec la même ardeur. Lucile ſort.

SCENE VI.

MONCADE, LE JEUNE COMTE.

LE JEUNE COMTE.

LE Ciel comble mes vœux, j'aime & je ſuis aimé.
Le bonheur n'eſt donc point une vaine chimere !
Lucile, objet divin ! Amour, deſtin proſpere !
....
....

(*Moncade vient.*)

Moncade, qu'à propos le hazard vous envoie !

MONCADE.

Je vais vous affliger.

LE JEUNE COMTE.

Prenez part à ma joie ;
Mon bonheur eſt parfait.

MONCADE.

Ecoutez un moment.

LE JEUNE COMTE.

Lucile, de ſes feux m'a fait l'aveu charmant.

Après avoir exprimé toute ſa joie, il ajoute que ſes vœux vont être remplis par l'hymen.

Je poſſede ſon cœur, & j'obtiendrai ſa main.

MONCADE.

Mais rien n'eſt plus douteux.

LE JEUNE COMTE.

Non, rien n'eſt plus certain.
Ah ! que notre deſtin ſera digne d'envie !
Epoux, nous n'aurons plus qu'un être, qu'une vie !

MONCADE.

Il vous faut obtenir l'aveu de ſes parens ?

LE JEUNE COMTE.

Qu'importe, lorſque j'ai ſon amour, ſes ſermens ?
Les inſtitutions, les polices humaines,
Pour le bien général nous accablent de chaînes :
Mais lorſque l'on en veut trop aggraver le poids,
Nous pouvons les briſer, & rentrer dans nos droits.
Hier un Philoſophe, à dîner chez Tymele,
Eclaircit tous les points de la loi naturelle :
Quelque ſoumiſſion qu'on doive à ſes parens,
On eſt libre auſſi-tôt qu'ils deviennent tyrans.

MONCADE.

Intrépides eſprits, Philoſophes ſublimes;
Les voilà donc les fruits de vos belles maximes!
L'homme, graces à vous, n'a plus aucun lien,
Il n'a plus de parens, il n'eſt plus citoyen.
Je place d'un côté, dans votre heureux ſyſtême,
Tous les devoirs de l'homme & la nature même,
Je me place de l'autre avec mon intérêt;
S'il parle, dans l'inſtant la nature ſe taît.
Le pere ſur ſon fils n'aura qu'un droit précaire;
Et le fils devra moins que ne lui doit ſon pere.
Qu'eſt-ce que la patrie? un nom républicain.
Des préjugés communs à tout le genre humain,
Contre ma liberté n'ont jamais pu preſcrire;
Et la philoſophie a détruit leur empire.
L'intérêt général ou le droit paternel
Doivent-ils balancer l'intérêt perſonnel?
Ainſi, chacun marchant loin des routes traçées
A ſes riſques peut vivre au gré de ſes penſées!
Si ce ſyſtême affreux de fauſſe liberté,
Pouvoit, aux yeux d'un homme, être une vérité,
Il devroit la cacher avec un ſoin extrême.
Conſultons, écoutons la nature elle-même.
Un inviſible nœud aſſemble tous les corps;

Ainſi tous nos devoirs entre eux ont des rapports.
C'eſt ſur quatre élémens que l'univers roule,
Et de quatre vertus la morale découle.
La juſtice eſt le nœud de la ſociété ;
La prudence, un flambeau pour voir la vérité ;
La force eſt une digue aux paſſions des autres ;
La modération eſt un frein pour les nôtres.
Voyez par ſon poids ſeul ce globe ſuſpendu :
Un atome de moins, l'équilibre eſt perdu.
De nos devoirs divers imaginez la chaîne :
Un ſeul anneau briſé, le reſte l'eſt ſans peine.
Le devoir paternel une fois affoibli,
Tous les autres bientôt ſeront mis en oubli.
C'eſt la pierre jettée au ſein d'une eau tranquille ;
Du cercle qu'elle forme on en voit naître mille.
Cependant eſſayez de rompre tous ces nœuds
Dont le Ciel a lié tous les hommes entre eux ;
A Lucile arrachez la crainte filiale,
D'autres l'affranchiront de la foi conjugale ;
Et vos enfans ſauront ſans doute quelque jour
De ces mêmes leçons profiter à leur tour.

LE JEUNE COMTE.

Vous m'éclairez, je cede & n'ai plus rien à dire.
Ce ton ſur les eſprits vous aſſure l'empire :

Que ne l'employez-vous à faire mon bonheur ?
Lorſque j'ai pour rival un homme ſans honneur,
Voulez-vous que je garde un ſilence timide ?

MONCADE.

Mais ſur l'honneur des gens eſt-ce ainſi qu'on décide ?
Pouvez-vous le juger, s'il eſt votre rival ?
Sur la moindre apparence on ſoupçonne le mal ;
Et, pour croire le bien, les preuves les plus sûres
Nous paroiſſent encor de foibles conjectures.
L'honnête-homme toujours ſuppoſe dans autrui,
Ce qu'il exigeroit qu'on ſupposât en lui.

Moncade promet au jeune Comte de parler en ſa faveur ; mais il ajoute que ſon pere, informé de ſes démêlés, veut qu'il n'aille chez Dorimont que fort rarement & toujours avec lui. Le jeune Comte promet de ſuivre la volonté de ſon pere.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERMINIE, LA VICOMTESSE, MONCADE, ARISTE.

LA VICOMTESSE, *à part, à Herminie, & désignant Ariste.*

Quel est cet homme ? il a l'air froid & le ton brusque ;
Ce ton là me repousse, & cet air là m'offusque.

HERMINIE.

Vous avez tort vraîment, c'est Ariste, celui
Pour qui j'avois tantôt demandé votre appui.

LA VICOMTESSE.

Je vais l'interroger sur ce que l'on peut faire.

HERMINIE.

Gardez-vous bien......

LA VICOMTESSE.

Je sçais ce qu'il faut dire ou taire.
Nous allons en deux mots arranger tout cela.

HERMINIE.

Il n'eſt point du tout fait pour ces queſtions-là.

LA VICOMTESSE.

Monſieur, que faites-vous ? pardon de l'apoſtrophe.

ARISTE.

Qui, moi ? je ne fais rien.

HERMINIE.

Oui, c'eſt un philoſophe.

LA VICOMTESSE.

Vous êtes Philoſophe ! excuſez, s'il vous plaît,
J'ai toujours deſiré de ſavoir ce que c'eſt.

ARISTE, *après quelques moments d'un ſilence dédaigneux.*

Quand vous vous promenez dans un jardin de plantes,
Vous voyez tout au plus leurs formes différentes,
Leurs tiges, leurs rameaux, leurs feuilles, leur couleur ;
Le Botaniſte ſeul en connoît la valeur.
Tel eſt le Philoſophe au milieu de ce monde.

LA VICOMTESSE, *en lui faiſant la révérence.*

J'ai pour le Philoſophe une eſtime profonde.

Mais ici bas quel eſt ſon état, ſon devoir ?

ARISTE.

Madame, ſon état eſt de n'en point avoir ;
Et pour devoir il n'a que celui qu'il s'impoſe.

LA VICOMTESSE.

Ce métier eſt fort bon, s'il produit quelque choſe.
Mais la philoſophie, à ce qu'il me paroît,
Indigente d'honneurs, mépriſe l'intérêt.

ARISTE.

Dans l'enfance du monde, elle étoit adorée.
Dans ces tems malheureux qu'elle eſt dégénérée !
Autrefois elle étoit la lumiere des Rois,
L'oracle des ſujets ;

LA VICOMTESSE, *d'un ton frondeur.*

Elle a perdu ſes droits.

ARISTE.

Elle en conſerve encore, & de plus d'une eſpece,
Celui de diſpenſer des preuves de nobleſſe.

MONCADE.

Les ſages en effet ont pu dans tous les tems
Faire par leurs vertus oublier leurs parens.

ARISTE, *d'un ton plus haut & souriant à Moncade dont il croit être appuyé.*

Nous savons les propos qu'on tient en leur absence;
C'est alors que des sots s'étale la licence.
Mais dans ce même cercle où l'animosité
Regne en proportion de l'incapacité,
Qu'on annonce un esprit qui sait avec justesse
Distinguer les objets qu'ils confondent sans cesse,
Et qui vient comme un astre éclairer leur néant,
Tous de ce nom connu subissent l'ascendant.
L'un n'est plus écouté, fit-il une satyre:
L'autre oublie à l'instant ce qu'il avoit à dire:
Le fat en vain voudroit cacher son embarras:
Le financier rougit; le robin parle bas.
Je n'apperçois enfin, dès qu'il vient à paroître,
Qu'esclaves effrayés à l'aspect de leur maître.
Ne vous offensez pas de la comparaison;
Ils sont hommes encor & craignent la raison.

MONCADE.

Mais si cet homme est tel que vous voulez le peindre,
Et s'il n'a des talens que pour se faire craindre,
Le Philosophe est donc bien digne de pitié!

Tous les cœurs ſont pour lui fermés à l'amitié ;
Son nom ſeul interdit, ſa préſence importune ;
Pour le bannir du monde on fait cauſe commune.
D'un ſi triſte deſtin ſera-t-il ſatisfait ?
Je ne reconnois point le ſage à ce portrait ?
Montrons le vrai tableau de la philoſophie ;
De la ſaine raiſon au ſentiment unie,
Naquirent les vertus, les arts & le bonheur :
Du ſentiment naquit le véritable honneur.
De la ſociété trouver les loix premieres ;
Des ſiecles différens raſſembler les lumieres ;
Eclairer l'induſtrie, animer les talens ;
Prendre le bien public pour l'objet de ſes plans ;
Des dons du Ciel apprendre & combiner l'uſage,
Sans, du froid pédantiſme affecter l'étalage ;
Donner à la raiſon toute ſa dignité ;
D'une vertu farouche adoucir l'âpreté ;
Ranimer le flambleau que l'erreur veut éteindre ;
Etendre notre ſphere au lieu de la reſtreindre ;
Diriger par les mœurs l'heureux don de ſentir ;
Rendre l'homme meilleur & non l'anéantir ;
Tel eſt le noble emploi de la philoſophie.
Par ſa douce chaleur tout germe & fructifie,
Tout devient ſentiment : ſans elle tout languit ;

Du vuide du cœur vient le vuide de l'esprit.
Cette philosophie, aimable autant qu'utile,
Est sérieuse & gaie, agissante & tranquille,
Et, loin de consacrer l'insensibilité,
N'inspire, ne ressent, qu'amour, qu'humanité.

ARISTE.

Devant elle par-tout le préjugé recule;
Quoiqu'on veuille aujourd'hui la rendre ridicule,
Railler le philosophe, est du fat le seul lot,
Et nuire aux gens d'esprit, est tout l'esprit du sot.
Mais quoi qu'on ose dire & quoi qu'on puisse faire,
L'esprit philosophique entre dans chaque sphere.
Au courage alliant la sensibilité,
Il inspire au guerrier la tendre humanité.
Le grave Magistrat, à ses leçons fidele,
Interprête les loix par la loi naturelle.
Il unit sous les traits de son sage pinceau,
Le modele du juste au modele du beau.
C'est la flamme du Ciel par l'audace ravie
Pour répandre ici bas la lumiere & la vie,
Qui dans ce siecle heureux vient de se rallumer,
Et qu'on voudroit envain éteindre ou renfermer.

. . . .

. . . .

Ses progrès éclatans s'étendent chaque jour ;
On devient philoſophe enfin même à la Cour.

(Moncade & Ariſte ſortent.)

LA VICOMTESSE.

Certes, c'eſt un beau nom que la philoſophie,
Mais à tous ſes diſcours eſt bien fou qui ſe fie.

....

....

Elle fait le portrait du Philoſophe de la manière ſuivante.

Quand vous rencontrerez un homme à face blême,
Ignorant, dédaigneux, diſtrait, plein de lui-même,
Sans principes, ſans mœurs & ſans reſpect humain,
Prenant de ſes diſcours la vertu pour refrein,
Monté ſur le haut ton, armé de l'apoſtrophe,
Vous pouvez parier que c'eſt un Philoſophe.

Herminie prend la défenſe des Philoſophes, trouve leur ſociété ſûre, & met en eux toute ſa confiance.

LA VICOMTESSE.

Et moi, je m'en défie.

Ces Meſſieurs parlent trop de leur philoſophie ;
Et leur titre pompeux a perdu ſon crédit :
Leur conduite dément tout ce qu'ils en ont dit.
Ils banniſſent loin d'eux les préjugés vulgaires ;
Mais à ces préjugés peut-être néceſſaires,
Qu'ont-ils ſubſtitué ? de funeſtes erreurs.
Diſcoureurs inſolens, impérieux, frondeurs ;
Ils prononcent des loix, ils diſpenſent la gloire ;
Tyrans illuminés, ils commandent de croire.
L'un qui veut par orgueil confondre tous les rangs,
Exige des petits ce qu'il refuſe aux grands,
Et ſans doute ſe met par ſa ruſe profonde
Seul au-deſſus des rangs qu'il veut que l'on confonde.
L'autre érige en courage, en force, en liberté,
L'audace, la licence, & leur impunité.
Que dans un même lieu le haſard les raſſemble,
A peine une heure ou deux peuvent-ils vivre enſemble ?
L'envie eſt de leur cœur le premier élément ;
Ce grand reſſort les met ſans ceſſe en mouvement.
Ils vantent leur amour pour la nature humaine,
Mais chacun d'eux pour l'autre eſt un objet de haine.
Il vaudroit mieux haïr les hommes en commun,
Mais en particulier faire grace à chacun.

Il en eſt cependant, quoiqu'à peine on les nomme,
Chez qui l'homme d'eſprit eſt joint à l'honnête-
homme.
Peut-être je pourrois en trouver jusqu'à trois,
Mais on riſque beaucoup à ſe charger du choix.

Herminie ſoutient toujours le parti des Philoſophes, & fait de nouveaux efforts pour gagner en leur faveur la Vicomteſſe; mais voyant qu'ils ſont inutiles, elle la laiſſe ſeule.

SCENE II.

LA VICOMTESSE.

Elle a appris que le Marquis a le deſſein d'épouſer ſa niece, & que c'eſt Ariſte qui ménage cette affaire. Tandis qu'elle fait des réflexions ſur la fourberie & la méchanceté des hommes, le Marquis arrive.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, LE MARQUIS.

La Vicomtesse dit au Marquis qu'elle sait le dessein qu'il a d'épouser Lucile, & lui reproche sa perfidie. Le Marquis s'en défend, & proteste qu'il n'a jamais aimé qu'elle. Sa justification est si adroite, que la Vicomtesse commence à croire qu'on l'a trompée. Le jeune Comte & Moncade arrivent; la Vicomtesse & le Marquis sortent.

SCENE IV.

LE JEUNE COMTE, MONCADE.

Le jeune Comte sachant que le Marquis met les plus grands obstacles à son mariage avec Lucile, fait éclater sa haine contre lui.

Dans ce monde il n'est plus d'honneur, de bonne foi.
Malgré vous, le Marquis l'emportera sur moi.
Je le cherche, il est tems que tout ceci finisse,
Il faut que dans ce jour l'un ou l'autre périsse.

Je vais lui demander un moment d'entretien.

MONCADE.

Non, vous m'écouterez, & vous n'en ferez rien.
Ne verrons-nous jamais délivrer la patrie
D'un monſtre que jadis vomit la barbarie ?
Ne le verrons-nous point à ſes pieds abbattu ?
L'audace eſt donc ſans frein & la loi ſans vertu,
Si chaque citoyen, pour venger ſon injure,
Rentre, quand il lui plaît, dans l'état de nature ;
Et je dois donc livrer ma vie à l'inſenſé,
Qui veut riſquer la ſienne à titre d'offenſé ?
Si dans le ſang l'offenſe étoit toujours lavée,
Bientôt la terre entiere en ſeroit abreuvée.
Que ſert d'avoir quitté les antres & les bois,
De s'être réunis ſous de communes loix,
De vivre raſſemblés dans l'enceinte des villes,
Dès que ces mêmes loix deviennent inutiles ?
On dit que la fureur des combats ſinguliers,
De tous les citoyens fait autant de guerriers,
Qu'elle entretient au moins dans l'ordre militaire
Ce mépris de la mort, aux guerriers néceſſaire.
Quel délire ? en valeur, les Francs & les Germains,
Ont-ils donc ſurpaſſé les Grecs & les Romains ?

Chaque jour, le Pyrée & les rives du Tibre
Etoient couverts des flots d'un peuple fier & libre,
Sans qu'Athenes ou Rome ait vu ſes habitans,
Seuls à ſeuls, ſous ſes murs, chaque nuit combattans.
Rome n'égala point au brave Capitaine
Le vil Gladiateur, triomphant ſur l'arêne.
Et le François, barbare au mépris de ſa foi,
Du Ciel, de la raiſon, de l'ordre, de la loi,
Du véritable honneur, reſtera tributaire
D'un honneur fantaſtique, idole ſanguinaire,
Tyran, fléau ſacré, plus terrible cent fois,
Que l'affreux Teutatès, adoré des Gaulois!
Ah! c'eſt pour le braver qu'il faut un vrai courage,
Non pour ſuivre à l'aveugle une imbécille rage.
Le courage à mes yeux n'eſt que férocité,
S'il ne tend pas au bien de la ſociété.
Où regne la juſtice, il devient inutile.
S'il vient audacieux, en cruautés fertile,
Enſanglanter la paix & violer les loix,
Briſons leur joug, ou bien qu'il en ſente le poids.
Aux barbares laiſſons ces coutumes fatales,
Héritage odieux des Gots & des Vandales.
De lâcheté Turenne étoit-il accuſé?
Cependant un cartel fut par lui refuſé.

Déteſtons, proſcrivons ces hommes dont l'épée,
Coupant tous les liens, à nos yeux eſt trempée
Du ſang de leurs pareils, du ſang de leurs amis,
Peut-être pour un mot ou pour une laïs :
Si quelqu'un ne craint pas de vous faire une injure,
Pour vous-même écoutez le cri de la nature,
Epargnez votre ſang en épargnant le ſien,
Et ſongez que comme homme & comme citoyen,
Vous n'êtes point à vous......

Le jeune Comte goûte les raiſons de Moncade, mais ſans pouvoir étouffer dans ſon cœur le deſir de la vengeance. Il inſiſte :

Mais quand j'ai, pour rival, un lâche ſuborneur,
Mon honneur n'eſt-il pas de le perdre d'honneur ?

MONCADE.

Pouvez-vous le juger, dans l'état où vous êtes ?
Modérez un moment ces fougues indiſcretes.
Si l'on oſe bleſſer ou vous ravir vos droits,
Il eſt des Juges ſaints ; ces Juges ſont les loix.

LE JEUNE COMTE.

Les loix gardent ſouvent un dangereux ſilence ;
Thémis ne peut tout faire entrer dans ſa balance ;

Plus d'un genre de torts échappe à ſa rigueur ;
Elle ne parle enfin qu'au défaut de l'honneur.
Terribles pour le crime, & vaines pour le vice,
Les Loix levent à peine un bras de la Juſtice.
Souvent à leur pouvoir envain l'on a recours :
Les torts ſont impunis, & le mal va ſon cours.

MONCADE.

Si, ſelon votre avis, les loix devoient ſe taire,
Si leur autorité n'étoit pas néceſſaire,
Chacun eſtimeroit l'injure qu'il reçoit,
La réparation que l'offenſeur lui doit :
On pourroit ſe livrer une guerre ſans treve ;
Et l'on verroit bientôt la balance & le glaive
Paſſer du Magiſtrat dans la main du plus fort,
Le bon droit du plus foible être ſon premier tort,
Et la ſociété, ſans égards déchirée,
Rentrer dans le chaos dont elle fut tirée.

Moncade parvient enfin à détromper le jeune Comte.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA VICOMTESSE, MONCADE.

Ils entrent, en continuant une conversation au sujet du Marquis que Moncade a démasqué. La Vicomtesse est désespérée d'avoir été dupe. Moncade, en la consolant, lui parle de ses préjugés sur la naissance, cause de sa prévention pour le Marquis qui l'avoit subjuguée par ses faux airs. Il la blâme tantôt avec force, tantôt avec sentiment, de se livrer toujours sans examen & d'en croire toujours le dernier qui lui parle. La Vicomtesse convient de ses torts. Enchantée des bonnes qualités de Moncade, & moins engouée des gens titrés, elle lui offre sa main; Moncade la refuse avec générosité, & l'éloigne du mariage en lui représentant son âge & la situation de ses affaires. « Vous seriez bien mieux, lui dit-il, *de donner, » moyennant une rente viagere, votre bien au » jeune Comte, sous la condition qu'il épousera*

» Lucile. Par-là vous termineriez tout procès,
» vous doubleriez votre revenu, & vous vous met-
» triez à l'abri des projets du premier fat qui
» voudroit s'emparer de vous. Quand on se con-
» noît aussi foible que vous l'êtes, il faut se don-
» ner des chaînes. Outre les avantages que vous
» retireriez de ce mariage, vous auriez la douce
» satisfaction de contribuer au bonheur de deux
» cœurs vertueux & faits l'un pour l'autre. Il
» est des plaisirs pour tous les âges; ceux du
» vôtre doivent être de vivre dans le sein de la
» paix, loin du tourbillon des affaires & des tra-
» casseries du monde. D'ailleurs, le jeune Comte
» & Lucile gagneroient aussi du côté de la for-
» tune par cet arrangement, non-seulement parce
» qu'il mettroit fin aux discussions, mais encore
» parce qu'il est bon d'avoir dans les premiers
» tems de sa vie de petits embarras d'affaires qui
» engagent à mettre de l'économie & de l'ordre
» dans sa dépense ». La Vicomtesse adopte le pro-
jet de Moncade. Herminie & Dorimont arrivent.

SCENE II.

LA VICOMTESSE, MONCADE, HERMINIE, DORIMONT.

La Vicomteſſe dévoile à Herminie la fourberie & l'impoſture du Marquis. Elle lui apprend que, par les conſeils d'Ariſte, il la berçoit de la promeſſe de l'épouſer, lorſqu'il travailloit avec la plus grande chaleur à obtenir Lucile. Herminie ſurpriſe & indignée abandonne le Marquis, & conſent à ce que Lucile épouſe le jeune Comte. Le jeune Comte & Lucile paroiſſent ſur la ſcene.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, MONCADE, HERMINIE, DORIMONT, LE JEUNE COMTE; LUCILE.

Lucile & le jeune Comte, remplis de l'amour le plus tendre, attendent leur ſort en tremblant. Enfin ils apprennent que tous les obſtacles qui

s'oppofoient à leur union, font levés. Leur mariage eft conclu. Pendant qu'ils témoignent avec tranfport leur reconnoiffance, Arifte & le Marquis paroiffent.

SCENE IV.

LA VICOMTESSE, MONCADE, HERMINIE, DORIMONT, LE JEUNE COMTE, LUCILE, ARISTE, LE MARQUIS.

DORIMONT, *à Arifte.*

MONSIEUR le Philofophe, allons, hâtez vos pas :
Vous voudrez bien tirer vos amis d'embarras.
Ici de croire en vous chacun fe glorifie :
Notre oracle fera votre philofophie.

LA VICOMTESSE.

Pour homme de confeil on vous connoît d'abord.
Celui que vous guidez va sûrement au port.

A l'air ironique de ces perfonnages, Arifte

ſoupçonnant que ſes deſſeins en faveur du Marquis ſont avortés, prend le parti de ſe retirer en diſant :

Pardon : je ne ſuis pas conſeiller de famille :
Des inconvéniens dont ce rôle fourmille,
Je m'exempte, adieu.

DORIMONT.

Va, je puis bien t'aſſurer,
Que tu ſors de chez moi pour n'y jamais rentrer.

HERMINIE.

Comme vous, je renonce aux gens de cette eſpece.

Tous les perſonnages, excepté Moncade, ſont des reproches au Marquis, & ſortent les uns après les autres. Moncade & le Marquis reſtent ſeuls.

SCENE V & derniere.

MONCADE, LE MARQUIS.

Moncade console le Marquis, & l'exhorte à faire un meilleur usage de ses talens. Celui-ci met plus que jamais de l'importance & de la fatuité dans ses propos. « *Je vois bien*, dit alors » Moncade, *que les caracteres ne changent point;* » *la nature l'emporte toujours. Il seroit aussi diffi-* » *cile à cet homme de devenir bon, qu'il le seroit* » *à un homme de bien de devenir méchant* ».

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de M. Desmahis.* A Paris, ce 25 Février 1777.

PIDANSAT DE MAIROBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur DE TRESSÉOL, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *les Œuvres Complettes de M. Desmahis*; S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers

audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, & conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMÉNIL, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-ſixiéme jour du mois de Mars l'an mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Regne le troiſieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BÈGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 971, fol. 317, conformément au Réglement de 1723 ; qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de

vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 26 Mars 1777.

Signé, LAMBERT, Adjoint.

J'ai cédé le présent Privilége au sieur Denis Humblot, suivant nos conditions d'aujourd'hui. A Paris, ce 16 Avril 1777.

Signé, DE TRESSÉOL.

Registré la présente cession sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 491, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 18 Avril 1777.

Signé, LAMBERT, Adjoint.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande.

1777.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.